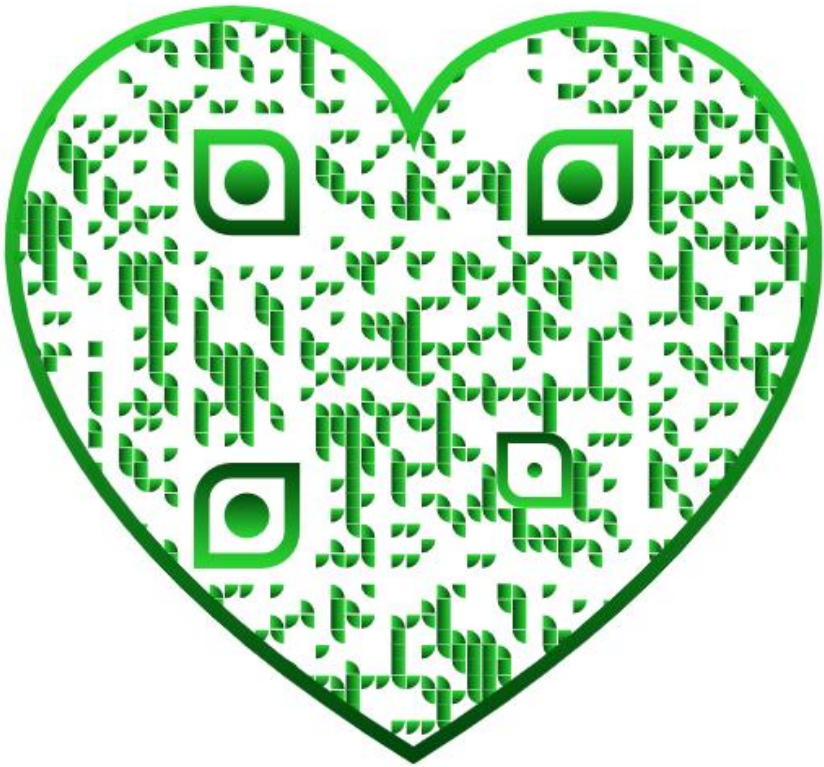
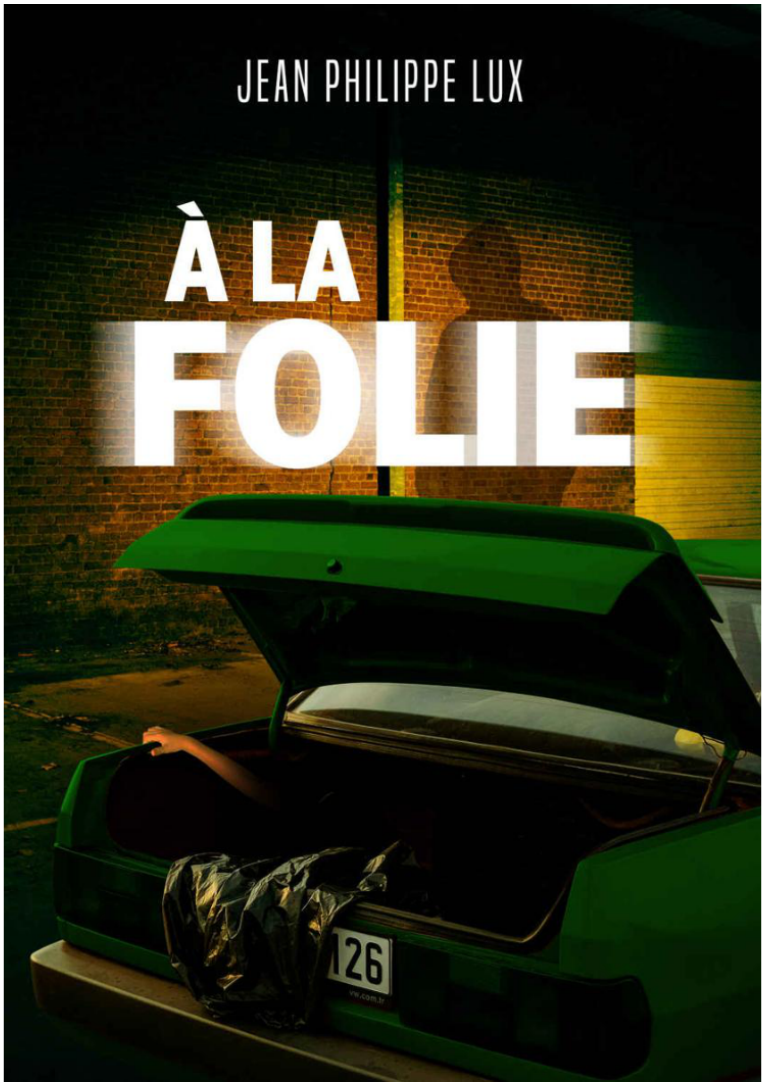
JEAN PHILIPPE LUX

À LA FOLIE




JEAN PHILIPPE LUX
À LA
FOLIE
126

Jean-Philippe Lux

À la folie

IBSN : 978-2-8083-1941-6

© 2022 - Jean-Philippe Lux. Tous droits réservés pour tous les pays.

Illustration : © Lydie Wallon

L’histoire rapportée dans ce livre est une fiction basée sur des faits réels. Les noms et les événements ont été modifiés afin de respecter l’anonymat des personnes concernées.

Prologue

Les trois hommes terminaient la soirée dans le salon après une journée mouvementée. La pièce était plongée dans l'obscurité. Seuls les halos bleutés de la télévision, qui transmettait en direct un match de *football*, illuminaient l'endroit par intermittence. Le plus jeune de la bande, nerveux, ne pouvait s'empêcher de faire les cent pas. Il donna un coup de pied dans l'une des bouteilles qui traînaient sur le parquet et râla :

— Vous ne pouvez pas ramasser vos cochonneries ?

Ses deux comparses, affalés sur le divan, bougèrent légèrement la tête dans sa direction sans répondre, puis fixèrent à nouveau l'écran, qui proposait le ralenti d'un magnifique arrêt du gardien de but.

Le désordre était partout alors qu'ils n'avaient emménagé que depuis deux semaines.

La maison avait été louée à un couple de personnes âgées. Aimables et serviables, elles étaient loin d'imaginer ce qui allait advenir de leur bien immobilier au moment de signer les documents.

Le jeune, de plus en plus agité, emprunta l'escalier pour accéder à l'étage. Il s'engagea dans le couloir pour se rendre aux toilettes. En passant, il colla l'oreille contre la première porte à droite, derrière laquelle se trouvait l'une des chambres. Aucun bruit, il fut rassuré. Il continua jusqu'au fond pour se soulager.

— Quand viennent-ils les chercher ? questionna-t-il en revenant dans la pièce principale.

— Aucune idée, mais ça ne devrait pas tarder ! répondit l'un de ses deux compères, avant de porter une bouteille à sa bouche et de la vider d'une traite. Détends-toi, ça se passera bien... ça se passe toujours bien !

— Oui, mais la dernière fois, on a dû déménager à cause de vos idioties. Et je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas ce nouveau repaire ! rétorqua l'impatient.

Celui-ci se dirigea vers la fenêtre et écarta légèrement le rideau. La rue était déserte, le lampadaire qui éclairait d'ordinaire leur

périmètre avait rendu l'âme une heure plus tôt. L'homme ne distinguait absolument rien à quinze mètres à la ronde. Dans la pièce, les supporters vibraient au rythme des dribbles de l'équipe locale.

— Je n'ai pas envie de traîner dans le coin, ajouta le guetteur, sans quitter l'extérieur des yeux. Dès que nous avons finalisé la transaction, on remet les clés aux vieux et on se barre !

— Tu plaisantes ? Un endroit tranquille comme ce quartier, c'est le paradis. Aucun voisin proche qui appellerait la police parce qu'on fait trop de bruit, l'abonnement satellite offert, un magasin qui nous fournit en bières à deux rues d'ici, on ne peut pas rêver mieux ! Viens regarder le match avec nous et détends-toi.

— Tu as peut-être raison, mais je ne le sens pas, ce coin…

Un son de verre brisé termina sa phrase telle une ponctuation. Le corps lourd du guetteur s'écrasa sur le sol. Les deux autres se dressèrent, le premier entrevit une visée laser sur le torse de son partenaire, mais n'eut pas le temps de réagir qu'un second projectile traversa la pièce et se logea au niveau de l'épaule de son comparse. Celui-ci s'écroula à son tour.

— Bordel de merde ! s'écria le seul encore debout.

Dans un réflexe, il leva les mains, mais un troisième tir l'atteignit. Il ressentit une vive douleur, baissa la tête et aperçut le point d'impact au niveau de son flanc gauche. Il retira le corps étranger et fixa la minuscule fléchette qu'il tenait entre ses doigts. Le produit qu'elle contenait circulait déjà dans ses veines, sa vision se troubla. Il s'écroula sur la table basse qui se brisa sous le choc.

Quelques secondes plus tard, la porte principale s'ouvrit et une dizaine d'agents des forces spéciales pénétrèrent, arme au poing, dans la résidence. Les faisceaux de plusieurs lampes torches balayèrent la zone rapidement.

— *Entrée et salon sécurisés*, communiqua l'un des hommes dans sa radio.

Avec une efficacité redoutable, l'équipe d'intervention passa chaque pièce du rez-de-chaussée au peigne fin afin de s'assurer que tout danger était écarté. Deux policiers bifurquèrent vers l'escalier. Ils connaissaient la maison, les propriétaires leur avaient donné les informations nécessaires. Arrivés en haut, ils avancèrent lentement dans le couloir. Leur oreillette leur annonça que l'étage du dessous était maîtrisé. Le premier agent ouvrit la porte de gauche et tomba sur une chambre déserte. Le second s'arrêta face à celle de droite. L'arme

prête à tirer, il poussa le battant avec précaution pendant que son collègue le couvrait. Un léger grincement résonna dans tout l'étage. Il illumina la pièce à l'aide de la torche fixée sur son fusil d'assaut. En balayant l'endroit, il aperçut des couvertures au sol, des assiettes à moitié vides et une fenêtre condamnée par des planches de bois. Lorsque sa lampe éclaira la partie derrière la porte, il notifia immédiatement l'équipe à travers son microphone :

— Les enfants sont là, faites entrer les secours tout de suite !

À l'extérieur, la rue baignait dans le bleu des gyrophares des ambulances qui venaient de s'arrêter en face de la maison de l'horreur.

Chapitre 1

Claude ouvrit lentement les yeux. La veille, il avait organisé une nocturne à sa salle de sport où, en plus d'être le gérant, il travaillait en qualité de *coach*. Il était rentré très tard et avait gagné sa chambre à pas de loup pour ne réveiller personne dans la maison.

Il tourna la tête et remarqua le renfoncement dans l'oreiller voisin. Il mit quelques secondes avant de sortir du lit. Il ne comprenait pas comment Delphine pouvait se lever si tôt un samedi. Les enfants étaient assez grands pour se débrouiller seuls maintenant, s'ils ne voulaient plus dormir. Le jeune homme aurait aimé profiter de cet instant d'intimité pour partager quelques câlins sous la couette avec sa compagne.

Il se traîna jusqu'au salon, où la télévision était allumée.

— Bonjour, les garçons. Il y a déjà des dessins animés à cette heure ?

Lucas, le cadet, âgé de quatre ans, ne détourna pas le regard.

— Mais tu le sais très bien, papa, chaque semaine tu poses la même question ! rétorqua Maxence, l'aîné, de sept printemps.

Delphine déboula de la cuisine, apprêtée. Elle embrassa la marmotte qui avait encore les paupières lourdes.

— Tu es déjà habillée ? s'étonna-t-il. Depuis quand es-tu debout ?

— Tu le fais exprès ou quoi ? Je te l'ai répété hier, avant que tu ne partes travailler. J'ai un rendez-vous très tôt ce matin !

Claude leva les yeux au ciel, puis s'excusa de son oubli. Il s'installa à table pour prendre son petit déjeuner tout en regardant ses enfants obnubilés par le petit écran. Delphine s'éclipsa dans la salle de bains et revint quelques minutes plus tard.

— Tu fais manger les garçons ? lança-t-elle avant d'embrasser un à un les fronts des trois hommes de la maison. Et n'oublie pas d'appeler pour les toilettes, elles coulent encore !

Elle posa une veste d'été sur ses épaules et disparut en claquant le battant de l'entrée. Claude observa la voiture stationnée

devant le garage pendant la manœuvre, puis termina son repas. Quand il eut fini, il se tourna vers les deux téléspectateurs.

— Je vais me laver. Je vous prépare un bol de céréales ?

Ses enfants approuvèrent d'un hochement de tête sans détourner le regard du petit écran. Leur père installa le nécessaire et remplit les récipients de pépites de chocolat et de lait.

— Lorsque je descends, j'aimerais que vous ayez mangé. Ce n'est pas parce qu'on ne bouge pas de la matinée que vous allez rester vautrés en pyjama sur le divan !

Il vit Maxence, son aîné, donner l'exemple et se lever pour rejoindre la table sans pour autant quitter le dessin animé des yeux. Son frère lui emboîta le pas quelques secondes plus tard. Le père de famille sourit et remonta pour se doucher.

Lorsqu'il ne travaillait pas, Claude prenait tout son temps pour se préparer. Il se rasa de près, puis se lava les dents avant de s'enfermer dans la spacieuse cabine. Il dirigea le pommeau vers le mur en attendant que l'eau arrive à température et laissa ensuite celle-ci ruisseler sur son corps. Le bruit de l'écoulement l'emporta dans sa bulle et les sons de la télévision s'effacèrent. Il se frictionna les cheveux, puis se savonna. Alors qu'il se rinçait, il entendit la porte du rez-de-chaussée claquer.

— Vous n'ouvrez pas quand il n'y a pas d'adultes avec vous ! cria-t-il en écartant légèrement la paroi vitrée.

Sans réponse, il coupa l'eau. Il reconnut le générique de l'émission préférée de ses garçons qui montait de l'étage inférieur. Le père en déduisit qu'ils étaient à nouveau absorbés par leur visionnage. Il referma et acheva de se laver. Pendant de longues secondes, il laissa couler les gouttes tempérées sur son corps. C'était un moment de la journée qu'il appréciait particulièrement, il aurait pu rester là pendant des heures à sentir la chaleur sur sa peau.

Il coupa la douche à regret, puis s'essuya avant de passer un caleçon, son jean et une chemise qu'il avait au préalable posés sur une chaise.

Il s'arrêta dans les chambres de ses fils pour prendre leurs habits du jour, qui avaient été préparés la veille par Delphine. Elle ne laissait jamais Maxence et Lucas décider de leurs tenues et n'avait pas confiance dans les choix qu'aurait pu faire son conjoint. Elle craignait les assortiments de couleurs douteux.

Claude descendit les bras chargés.

En arrivant dans le salon, il remarqua la table désertée et les deux bols encore à moitié remplis. Il voulut gronder Lucas et Maxence, mais ceux-ci ne se trouvaient pas sur le divan comme il l'avait imaginé.

— Allez, les garçons, je ne suis pas d'humeur à jouer, sortez de votre cachette, maintenant !

Il éteignit la télévision et un silence pesant s'abattit sur lui, accompagné d'un terrible pressentiment. Quelque chose clochait, les enfants n'étaient pas du style à quitter la maison en pyjama et il tenait leurs vêtements dans ses bras. Au bout de quelques minutes, et après avoir crié plusieurs fois, il fit le tour des pièces du domicile. Il connaissait toutes les cachettes habituelles de ses deux chenapans, mais il les trouva inoccupées.

Désemparé, Claude composa le numéro de Delphine en espérant qu'elle était revenue chercher les garçons sans l'avertir. Les sonneries s'enchaînèrent dans le vide. À chaque tonalité, l'inquiétude montait en lui. Il tomba sur le répondeur, son cœur s'accéléra, il sentit ses mains trembler, ses jambes le soutenir avec difficulté. Il s'assit et effleura l'écran de son portable pour joindre le dernier contact appelé, mais le résultat fut similaire et à nouveau le timbre de sa compagne l'invita à laisser un message sur la boîte vocale.

L'homme entrevoyait le pire, ses pensées s'assombrissaient, le néant gagnait son esprit. Il lâcha son téléphone et posa les paumes contre ses tempes, dans un geste d'annihilation. Il comprenait que le destin venait de le frapper une nouvelle fois. La vie ne semblait pas vouloir lui accorder de répit. Après une période compliquée, le *coach* sportif s'était reconstruit un bonheur qui prenait brusquement une tournure éphémère.

Dans son regard, l'angoisse dévorait son âme.

Chapitre 2

Alyana Sora progressait le long des couloirs agencés en labyrinthe tortueux. Elle ouvrit une première porte, se faufila dans la pièce en restant aux aguets et vérifia si quelqu'un s'y trouvait. L'endroit était vide, elle sortit en refermant derrière elle. La jeune femme sentit la pression monter, elle utilisait sa lampe torche pour se diriger entre ces parois austères, accompagnée par un silence angoissant entrecoupé de bruits de chaussures qui ricochaient contre les cloisons. Le temps comptait. Elle savait que dans quelques minutes, il serait trop tard. Les laisser mourir n'était pas une option dans son esprit, elle ne pouvait pas se permettre d'échouer !

Alyana percevait la présence des deux hommes dans son dos, ils la suivaient à quelques mètres à peine, observant tous ses faits et gestes. Elle ne se retourna pas et avança droit devant tout en essayant de rester concentrée.

Elle bifurqua à gauche, puis à droite. Elle passa sa manche sur son front qui perlait, la température était insoutenable. Elle trouva enfin une nouvelle porte. Elle mit toute son énergie dans un coup de pied dévastateur ; le battant céda au premier contact. Elle s'engouffra et repéra deux silhouettes menaçantes. Elle fit feu, deux fois, sans douter de son choix.

Une alarme retentit et de gros spots illuminèrent la pièce. La jeune femme regarda les trous qu'elle venait d'engendrer entre les yeux des deux cibles en carton qui représentaient des bandits. Deux autres personnages, des enfants innocents cette fois, étaient installés dans un coin. Ils n'avaient subi aucun dommage, Alyana souffla un grand coup.

Ses suiveurs entrèrent à leur tour. Elle se retourna dans leur direction et attendit. Ils griffonnèrent quelques notes dans leur carnet.

— Nous pouvons déjà vous certifier que vous avez réussi, lança le premier en relevant la tête. Vos tests sont exemplaires, inspectrice Sora. Même sous la pression, vous ne cédez pas à la panique. Vous avez le niveau et la brigade des mineurs de la ville va vous accueillir à bras ouverts dès aujourd'hui !

Alyana sourit en comprenant que son transfert était enfin acté. Depuis qu'elle était entrée dans la police, et encore plus depuis qu'elle

endossait le rôle de maman, l'agent des forces de l'ordre s'était fixé comme objectif de venir en aide aux victimes les plus fragiles. Elle avait commencé tout en bas de la hiérarchie et avait gravi les échelons un à un. Elle avait passé les examens avec brio et avait réussi tous les tests qui lui barraient la route.

La jeune femme remercia les deux formateurs qui la félicitèrent une dernière fois, puis elle rebroussa chemin et parcourut les différents couloirs, éclairés à présent. Elle se dirigea vers les vestiaires, où elle prit une douche et se changea. Elle déposa l'arme utilisée pour l'exercice à l'accueil et récupéra son semi-automatique de service. Elle se rendit ensuite à son véhicule et composa le numéro de son mari.

— Chéri, j'ai réussi, exulta-t-elle à l'instant où il décrocha. Tu pourras dire à notre fille qu'à partir d'aujourd'hui, maman sauvera des enfants !

Ils discutèrent un instant, Alyana débordait d'enthousiasme et de joie qu'elle déversait sur l'homme de sa vie à travers le combiné. Son bonheur était contagieux et son compagnon souriait en écoutant ses explications. Elle termina la conversation en promettant de ne pas rentrer trop tard.

L'inspectrice raccrocha et regarda sa montre : ses nouveaux bureaux se trouvaient à dix minutes en voiture, elle aurait un quart d'heure d'avance, c'était parfait.

Elle démarra et prit la direction d'une journée qui s'annonçait calme, mais qui en réalité marquerait le début de sa première enquête dans cette brigade des mineurs qui l'accueillait pour la première fois. Une enquête à rebondissements qu'elle n'oublierait jamais !

Chapitre 3

Claude n'y croyait pas. Que se passait-il ? Il aurait voulu se pincer et se réveiller. L'inquiétude montait crescendo dans son esprit. Il avait déjà téléphoné à cinq reprises à Delphine, sans succès. Non seulement il tombait sur son répondeur, mais elle ne le rappelait pas.

Il regarda sa montre, quarante-sept minutes s'étaient écoulées depuis qu'il s'était levé. Il composa le numéro de ses parents avec l'espoir que sa famille s'y trouverait. Son père décrocha et, après un bref échange, il l'informa n'avoir croisé personne. Claude contacta ensuite ses connaissances les plus proches, même s'il savait au fond de lui que Delphine ne serait jamais allée les saluer sans lui. La jeune femme était assez renfermée, elle n'appréciait pas spécialement la compagnie des autres. Lorsqu'il voulait l'emmener à une soirée chez l'un d'eux ou à une réunion dans un restaurant, il devait préalablement négocier et, surtout, lui concéder une contrepartie.

— J'accepte qu'on voie quelques heures ta bande de potes, mais en échange, la semaine prochaine, on met les enfants chez tes parents pour se faire un week-end en amoureux, soumettait-elle avec fermeté dans ces moments-là.

Et il validait, car il y gagnait à tous les niveaux : il pouvait passer du temps avec ses amis et les tête-à-tête avec Delphine étaient toujours des instants de grande tendresse. Seul le fait de ne pas être avec les garçons pendant quarante-huit heures le chagrinait un peu, mais il se rattrapait auprès d'eux les jours suivants.

Son téléphone vibra, un message venait d'arriver. Il regarda l'écran avec un espoir fragile. Dans la précipitation, il fit disparaître la notification. Ses doigts tremblaient, il s'y reprit à deux fois pour déverrouiller l'appareil. Mais lorsque le texte non lu apparut, il se laissa tomber sur une chaise à proximité. « Ton père m'a raconté, tu as des nouvelles ? » lui avait écrit sa mère. Il se figea quelques secondes, la tête entre les mains, puis répondit par la négative.

Le temps continuait inlassablement de s'écouler. Plus d'une heure qu'il avait la sensation d'être dans l'obscurité. Quelque chose clochait, il le savait, il avait beau réfléchir, il ne trouvait aucune raison pour que Delphine soit repassée chercher les garçons. Et puis il repensa au bruit de la porte qu'il avait entendu pendant qu'il se

douchait. S'il avait pris la peine de sortir dans le couloir, il aurait vu, il aurait réagi en cas de problème. Depuis toujours, il répétait à ses enfants de ne pas ouvrir à des inconnus. Pourquoi auraient-ils désobéi ? Tout cela n'avait aucun sens !

Il se frappa les joues pour se donner du courage. Il attrapa un bout de papier et un stylo bille afin de laisser un mot sur la table au cas où quelqu'un repasserait pendant son absence. Il se rendit ensuite dans le garage où l'attendait la seconde voiture du couple. Il sortit le véhicule, puis verrouilla le domicile. Juste avant de retourner derrière le volant, il découvrit la montre de Maxence au sol. Ses yeux s'embrumèrent au moment où il ramassa l'objet et l'enfouit dans sa poche. Tous les indices lui indiquaient qu'un malheur s'était produit. Il n'avait pas de temps à perdre, il regagna sa place de conducteur et prit la direction du centre-ville.

Il se rappela les paroles de Delphine. Elle avait rendez-vous chez le coiffeur, et c'est là qu'il se précipita en premier. En arrivant, il questionna la propriétaire des lieux qui ignorait tout d'une éventuelle venue de la jeune femme.

— Elle m'a confirmé ce matin qu'elle allait chez vous ! précisa Claude avec insistance.

L'indépendante le regarda, pensive.

— Attendez, je vais contrôler, lui répondit-elle en laissant sa cliente en plan, les cheveux à moitié coupés.

Elle consulta son petit carnet posé à côté du téléphone, Claude patientait nerveusement. Après avoir tourné plusieurs fois les pages, la professionnelle releva la tête.

— Je suis désolée, c'est mon employée qui devait s'en occuper, mais je vois qu'elle a indiqué que votre compagne n'est pas venue.

Il la remercia et s'excusa auprès de la cliente agacée pour le dérangement occasionné. La coiffeuse reprit ses ciseaux pendant que Claude sortait précipitamment.

Le père de famille, de plus en plus affligé, roula dans les artères de la ville à la recherche d'espoir. Il contrôlait toutes les cinq minutes son téléphone, mais celui-ci restait muet. Soudain, ses yeux tombèrent sur sa propre voiture, stationnée le long d'une chaussée où le trafic était important. Il s'arrêta cinquante mètres plus loin et courut jusqu'au véhicule. Il regarda à l'intérieur en posant sa main telle une visière de casquette. L'habitacle était vide. En se relevant, il remarqua

que la vitre arrière droite était brisée. Cette fois, il n'avait plus de doute, quelque chose de grave s'était produit. Il ne toucha plus à rien, de peur d'effacer un indice ou de compromettre une information importante.

Machinalement, il composa le numéro d'urgence en essayant de contrôler ses tremblements. Après avoir écouté un menu automatique interminable, il appuya sur le chiffre 2. La voix artificielle lui indiqua qu'il serait bientôt mis en contact avec le service de police…

Interlude

La ville sortait peu à peu de sa somnolence. Le samedi, la circulation s'intensifiait un peu plus tard qu'en semaine. Les parents avaient un *planning* précis, des arrêts millimétrés. Ils devaient jongler entre les magasins et les activités sportives de leurs enfants. Tous savaient que faire les courses à ce moment-là n'était pas optimal, mais personne n'avait la possibilité de changer cela. Après cinq jours de travail, le week-end commençait par le ravitaillement, puis le ménage et se terminait par des moments de loisir.

Dans l'ensemble des voitures qui circulaient en ville ce matin-là, l'une d'elles se distinguait des autres. De l'extérieur, elle n'avait rien de singulier. Elle était propre, roulait à vitesse modérée et respectait le Code de la route. Sa banalité et sa neutralité lui auraient permis de passer au travers des mailles du filet d'un contrôle de police. Pourtant, son contenu était glaçant.

Les amortisseurs ne suffisaient pas à effacer les aspérités de la rue qui ballottaient le véhicule. Le coffre était secoué régulièrement, le bruissement des roues sur le bitume endommagé résonnait dans ce minuscule habitacle. À l'intérieur de cet espace étriqué, deux respirations se faisaient entendre. Un duo de corps internes, contigus, endormis.

Maxence, sept ans, et son frère, Lucas, quatre ans, roulaient vers un destin plus qu'incertain.

Chapitre 4

Claude était dans sa bulle. Il ne voyait pas les personnes qui passaient derrière lui et l'observaient avec curiosité. Cela faisait plusieurs minutes que le père de famille patientait près de la voiture. Ce laps de temps lui parut interminable, il ne pouvait cesser de fixer la vitre arrière brisée. Il en déduisait que la scène avait dû être violente, que Delphine avait sûrement été malmenée. Un premier véhicule de police débarqua toutes sirènes hurlantes et sortit l'homme de ses pensées. Celui-ci, en panique, avait bégayé quelques mots au bout du fil, et cela avait suffi à donner l'alerte. Il avait balbutié le nom de la rue ainsi que celui d'un magasin comme point de repère. Il avait parlé de la disparition de ses enfants et de Delphine. Il avait ensuite raccroché et s'était laissé tomber à genoux sur le trottoir, près de la voiture vide de vie. C'était certainement le dernier endroit où sa compagne s'était retrouvée avant de se volatiliser.

Le premier agent s'approcha de lui pour l'aider à se relever pendant que son collègue faisait le tour du véhicule abandonné.

— Vous allez bien, monsieur ? Que se passe-t-il ?

Claude raconta le début de sa journée, son intuition, la découverte qu'il venait de faire et qui confirmait son pressentiment. Son interlocuteur prenait des notes tout en hochant la tête avec un détachement qui agaçait de plus en plus le *coach* sportif. Au moment où celui-ci voulut lui en faire la remarque, une voiture banalisée s'arrêta à leur hauteur. Une jeune femme dynamique en sortit sans s'inquiéter de bloquer la circulation.

— Je suis l'inspectrice Alyana Sora, se présenta-t-elle en s'approchant des deux hommes. C'est moi qui suis responsable de cette affaire. Qu'avons-nous exactement ?

— Ce véhicule appartiendrait à ce monsieur. Il pense que son épouse a été enlevée.

— Ma compagne, reprit Claude avec énervement. Et je ne pense pas, j'en suis certain. Regardez vous-même la vitre cassée à l'arrière. Delphine ne répond pas à mes appels et mes enfants ont aussi disparu !

— Je suis au courant, j'ai eu l'occasion d'écouter votre coup de

fil. Je suis de la brigade des mineurs, expliqua Sora.

Elle leva les yeux au ciel, observa, un bref instant, les sombres nuages, puis se tourna vers ses collègues et ordonna :

— Établissez un périmètre de sécurité et faites venir la scientifique ! Je veux qu'ils examinent l'extérieur du véhicule avant l'arrivée de la pluie. Nous sommes face à un triple enlèvement !

Claude fut rassuré de remarquer avec quelle poigne l'inspectrice prenait les choses en main. Il raconta brièvement les événements de la matinée. Elle l'invita à monter dans sa propre voiture.

— Où habitez-vous ?

Il lui indiqua son adresse et Sora démarra en trombe. Elle attrapa sa radio et demanda à une équipe de la rejoindre sur les lieux pour une vérification minutieuse du domicile de Claude. Sur le trajet, elle intima à son passager de tout lui expliquer à nouveau avec le plus de détails possible.

— J'espère que vous vous trompez et que votre compagne ainsi que vos enfants vous attendent déjà chez vous, réagit-elle après avoir entendu tous les faits. En revanche, si vous avez raison, il faut faire vite, car les premières heures sont cruciales dans ce genre d'enquête.

Malgré la tournure que revêtait cette histoire, Claude se sentit rasséréné. L'inspectrice ne semblait pas être du style à lésiner sur les moyens et elle prenait la chose à cœur.

Ils arrivèrent les premiers, Sora considéra les alentours de la maison rapidement. Le *smartphone* de Claude vibra.

— Ma mère, précisa-t-il après avoir répondu au message. J'ai téléphoné tout à l'heure et depuis, elle s'inquiète.

Deux véhicules d'intervention débarquèrent à leur tour. Une petite équipe de quatre agents conversa brièvement avec Alyana, puis s'attela à récolter les empreintes et autres éventuels indices à l'extérieur, avant de demander à Claude d'ouvrir la porte. Ils entrèrent en laissant le duo sur place.

— Nous devons attendre dehors pendant qu'ils font leur boulot, précisa l'inspectrice. Nous permettez-vous d'emporter des effets personnels ? Une brosse à cheveux par exemple, afin d'en récupérer de l'ADN ! Ça pourrait s'avérer utile si nous devons faire des comparaisons.

Il acquiesça d'un léger hochement de tête. Il semblait perdu, dépassé par les événements. Elle lut le désespoir dans les yeux du père de famille et ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, cette équipe est la meilleure. S'il y a quelque chose à dénicher ici, elle va le trouver. Vous avez un système de sécurité ? Des caméras peut-être ?

— J'avais pensé en installer un, mais je n'ai jamais pris le temps, répondit son interlocuteur d'une voix frêle. C'est un quartier très calme, vous comprenez.

— Oui, en plus, on imagine souvent que tout ceci n'arrive qu'aux autres ou uniquement dans les films, à la télévision.

— À ma connaissance, il n'y a qu'un seul voisin dans la rue qui en possède…

Il fut coupé par la sonnerie du téléphone de l'inspectrice. Elle s'éloigna en faisant un signe de la main pour préciser que ce ne serait pas très long. Un premier homme quitta la maison et Claude remarqua les vêtements que ses enfants devaient porter dans un sac, ainsi que les bols du petit déjeuner, qui étaient restés sur la table, dans un second.

— Ils ont déjà fini avec la voiture, annonça l'inspectrice en revenant. Ils vont l'emmener dans notre garage et l'intérieur sera passé au peigne fin.

Les autres membres de l'équipe sortirent, Claude s'étonna de la vitesse à laquelle ils avaient opéré.

— Nous n'allons pas retourner toutes les pièces, vous savez. Ça, c'est bon pour les films. Nous nous sommes concentrés sur certains endroits, d'après votre témoignage.

La pluie se mit à tomber et le duo s'abrita dans l'entrée pendant que les véhicules de la brigade scientifique démarraient.

— Que fait-on, maintenant ? s'enquit Claude.

— Si vous pouviez me donner une photo récente de votre famille, nous allons diffuser un avis de disparition.

Il s'éclipsa à l'étage et revint avec un portrait d'eux quatre pris dans un parc d'attractions quelques semaines plus tôt.

— Voilà, c'est ce que j'ai de plus actuel.

— C'est parfait ! Dites, pour revenir aux caméras et à votre

voisin. Pensez-vous qu'il me soit possible d'aller lui demander les enregistrements avant de retourner au commissariat ?

— Oui, c'est la maison blanche barricadée.

Il indiqua la direction du bout du doigt avant de reprendre :

— On peut tenter notre chance, mais je vous préviens, c'est un homme étrange qui habite là depuis des lustres. Un véritable ermite !

Interlude

La pluie martelait la tôle du véhicule dans un bruit fracassant. Maxence mit de longues secondes avant de sortir de sa somnolence. Le vacarme des gouttes l'assourdissait et l'obscurité fit monter en lui une crise de panique. Il cria tout en pleurant, mais l'environnement étouffait ses appels à l'aide.

Il essaya de bouger, mais remarqua qu'il n'avait pas assez de place pour s'étendre entièrement. Il conclut qu'il était enfermé dans un endroit exigu. Le bruit âpre et les secousses lui apprirent qu'il était en mouvement, dans une structure métallique. Il s'efforça de se souvenir, mais sa mémoire le ramenait inlassablement au divan de sa maison et à l'écran de télévision qui diffusait son programme favori. Entre ce moment de plénitude totale et l'instant présent, c'était le trou noir.

Le jeune garçon déplaça lentement la main sur le sol qui avait l'aspect d'un tapis. Il entra en contact avec une matière plus chaude, légèrement flasque au toucher, vivante. Il comprit qu'il s'agissait de peau. Il écarquilla les yeux, la peur l'envahit, il n'était pas seul ! L'autre personne ne bougeait pas, Maxence essaya de parler, mais aucun son ne sortit cette fois. Il glissa le bout des doigts sur ce qu'il devina être un visage et un souffle lui apprit que son compagnon d'infortune respirait. Il soupira de soulagement avant d'être brusquement ballotté. Une voix s'éleva dans les ténèbres et Maxence laissa couler une larme de soulagement : il était auprès de son frère !

Chapitre 5

La pluie accompagnait le tandem, qui ne cherchait pas à se protéger des gouttes. Claude marchait près de l'inspectrice, silencieux, déterminé à faire avancer les choses. Trois cents mètres les séparaient de la maison blanche de son voisin. Dans sa tête, tout s'embrouillait. Les événements se succédaient à une vitesse vertigineuse. Il entendait les rires de ses garçons et les mots doux de Delphine. Ce qu'il était en train de vivre était démesuré. Qui pouvait lui en vouloir à ce point ?

Ils arrivèrent face à la propriété. Elle était entourée d'une clôture doublée d'une haie d'énormes sapins qui empêchait quiconque de voir à l'intérieur du terrain. Sora s'approcha du portail en bois sur lequel était accrochée une pancarte. Celle-ci portait la mention « Je monte la garde » juxtaposée à une tête de berger allemand aux crocs bien visibles. La jeune femme se retourna vers Claude, qui haussa les épaules. Elle appuya sur l'interphone, puis se recula légèrement. Elle observa la corniche en dessous de laquelle était fixée une caméra.

— Vous aviez raison, voilà déjà une caméra, murmura-t-elle.

Puis elle montra du doigt l'un des sapins pour attirer l'attention de Claude sur un objectif camouflé.

— Je pense que votre voisin en a mis un peu partout. Si la voiture des ravisseurs a pris cette direction, ils ne pourront pas nous échapper !

— Qui est là ? lança une voix rauque au travers du haut-parleur surpuissant.

— C'est la police, monsieur. J'ai quelques questions à vous poser.

La pluie s'arrêta net, comme si la météo s'était tue pour distinguer la réponse de l'habitant des lieux.

Un crépitement jaillit, suivi d'un bruit strident qui laissa sa place au silence. Le duo échangea un regard sans trop savoir comment réagir. Quelques gouttes coulaient de leurs cheveux.

— Je vous l'avais dit : il est étrange. Il paraît qu'il ne va même plus chez les commerçants. Il téléphone et demande qu'on lui dépose

ses achats devant le portail. Il paie par virement pour ne croiser personne. Je ne sais pas si c'était une bonne idée de venir jusqu'ici.

Le *coach* sportif s'arrêta de parler en entendant le bruit d'une porte s'ouvrir. L'inspectrice pencha la tête et aperçut le mystérieux propriétaire qui sortait de chez lui, accompagné d'un molosse aux dents longues tenu en laisse.

L'homme s'approcha lentement et les deux visiteurs eurent le temps de le détailler. C'était une personne de grande taille, d'une quarantaine d'années, mal rasée. Il portait un bleu de travail rapiécé, de grosses bottines de l'armée et une chemise de bûcheron rouge et vert. D'un geste nonchalant, il passa la main dans ses cheveux bruns, hirsutes, sauvages. Il fixa ses visiteurs de son œil gauche, plus imposant que le droit, et cracha par terre avant de s'exprimer :

— J'vous r'connais vous. Vous êtes le voisin avec les deux gosses. Z'êtes pas d'la police.

— Lui, non, mais moi, si, précisa Sora en prenant immédiatement la parole. Il est avec moi, car depuis ce matin, ses enfants ont disparu.

Elle ne faisait pas de détour, le temps était trop précieux pour mettre des gants. Elle lui montra sa carte, l'homme s'avança pour y lire le nom de son interlocutrice.

— Enchanté, moi, c'est Florent, je n'ai pas de carte à vous présenter, sourit-il. Pour les garçons, c'est pas moi qui ai fait l'coup, m'dame, j'vous l'jure. Qu'est-ce que j'aurais à faire de mioches chez moi ? Et puis mon Brutus, il n'aime personne. Il les aurait bouffés, les p'tits, s'ils étaient venus dans ma propriété. Hein, mon Brutus ?

Il baissa les yeux vers son chien, qui s'assit en fixant les deux étrangers.

— Rassurez-vous, nous ne vous accusons de rien. Je voulais juste savoir s'il était possible de voir les enregistrements de vos caméras.

Alyana pointa du doigt les deux objectifs qu'elle avait repérés et espérait que d'autres étaient cachés. Le maître se mit à rire en toussant, puis cracha à nouveau près de ses pieds.

— Vous embêtez pas, m'dame, elles ne sont pas branchées. J'connais la loi, j'ai pas le droit de filmer la rue. Elles sont juste là pour dissuader les curieux.

— On pourrait tout de même entrer ?

— Vous avez un papier… un mandat, comme ils disent dans les séries ?

— Non, répondit-elle en hochant la tête. Mais je peux en demander un !

— Faites donc ça, rétorqua-t-il. D'façon, vous perdez votre temps, puisque j'vous dis qu'elles ne fonctionnent pas.

Puis, sans laisser l'opportunité à l'inspectrice de réagir, Florent opéra un demi-tour et repartit vers son domicile. Brutus aboya une fois, comme pour mettre la policière en garde, avant de suivre son maître. Lorsque le battant claqua, elle soupira en se tournant vers Claude.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit-il en découvrant la mine ennuyée de Sora.

— Je peux demander un mandat, mais ça risque de prendre du temps. Les juges sont devenus frileux depuis que des plaintes ont été déposées pour abus de pouvoir par certaines familles perquisitionnées à tort. Si notre dossier n'est pas solide, c'est peine perdue.

Ils rebroussèrent chemin.

— Quelles sont les prochaines étapes ?

— Je vais retourner au commissariat pour y laisser la photo que vous m'avez donnée et voir s'ils ont déjà trouvé quelque chose à la suite des prélèvements effectués.

— Je peux venir avec vous ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Vous pensez qu'il y aura une demande de rançon ? interrogea soudain le jeune homme, la voix tremblante.

— C'est possible, mais…

Il lui jeta un regard inquiet, elle fixa le sol en accélérant.

— Mais quoi ? Vous pouvez tout me dire, j'étais un peu de la maison, avant, la relança-t-il.

Elle était au courant de son passé, elle avait eu quelques informations sur lui au moment de se voir affecter l'enquête. Certains de ses collègues le connaissaient bien et avaient demandé à l'inspectrice de le traiter comme l'un des leurs. Ils avaient travaillé avec lui du temps où il était garde du corps. Ils lui avaient expliqué qu'elle

ne devait pas voir Claude comme un père de famille désemparé, comme une victime, mais plutôt comme un atout dans cette enquête.

— Je ne sais pas si je dois vous le dire, mais… depuis quelques mois, une bande sévit dans le pays. Vous avez dû le voir aux informations, plusieurs disparitions ont eu lieu et la semaine dernière, une tentative d'enlèvement s'est produite dans la ville voisine, sur le *parking* d'une grande surface, en plein jour ! C'est un groupe qui ne demande malheureusement pas d'argent. Ce sont des passeurs d'enfants qui les revendent à une organisation pédophile bien rodée. Une fois la transaction effectuée, les acheteurs font rapidement sortir leurs proies du pays. Nous avons maximum quarante-huit heures pour les retrouver !

Interlude

Lucas se mit à gémir tout en sanglotant. Son aîné se retourna avec difficulté pour lui faire face. Malgré le noir absolu, Maxence ressentait la présence de son frère. Il posa ses mains sur les joues du petit comme pour l'envelopper de sa protection.

— Ne t'inquiète pas, tu sais très bien que papa va nous sortir de là ! murmura-t-il.

Il serra ensuite Lucas dans ses bras durant un long moment. Il lui frotta le dos en signe de réconfort. Son cadet finit par se calmer.

— Où on est ? demanda ce dernier tout en reniflant.

— Lorsque je me suis réveillé, je croyais qu'on était dans une boîte, mais comme ça bouge, je pense que nous sommes plutôt dans un coffre.

— De notre voiture ?

— J'imagine que oui. Le bruit de tout à l'heure, c'était de la pluie, mais il s'est arrêté.

L'aîné gardait une lucidité étonnante malgré les circonstances. Il essayait de se souvenir, mais sa mémoire restait bloquée à l'écran de télévision. Il s'était ensuite réveillé dans cet endroit confiné, les questions avaient fusé. Il aurait aimé continuer à pleurer, à hurler, mais il se devait de montrer l'exemple par rapport à son frère.

Passer son temps à se plaindre n'aidera pas à résoudre notre problème, pensa-t-il.

Il endossait l'armure du protecteur dans cette situation inconcevable. Il devait faire fi de ses inquiétudes pour ne pas laisser celles de Lucas prendre trop d'espace dans ce minuscule endroit.

La voiture bifurqua brusquement, les secousses devinrent plus soutenues, l'état de la route se dégradait.

— Tant qu'on est en mouvement, je pense que nous ne craignons rien, ajouta-t-il d'une voix chevrotante.

À peine eut-il le temps de finir cette phrase qu'un freinage brutal les projeta contre la paroi. Maxence n'en doutait plus, ils se

trouvaient dans un véhicule, et celui-ci venait de s’arrêter…

Chapitre 6

L'inspectrice n'avait pas voulu abandonner Claude seul chez lui. Elle n'avait aucun mal à comprendre à quel point cette épreuve était difficile.

Si un jour ma fille disparaissait… considéra-t-elle. Mais elle préféra laisser cette phrase en suspens et se rassura en se persuadant que cela ne lui arriverait jamais.

Les premiers éléments de l'enquête n'étaient pas encourageants. Sur le chemin qui les menait au commissariat, elle avait posé quelques questions de routine, s'était intéressée aux enfants, à leurs loisirs, à leurs résultats scolaires, afin de permettre à l'esprit du père de lâcher un peu prise.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le bâtiment principal de la police, toute l'équipe qui s'occupait de l'affaire était en effervescence. Sora n'eut pas le temps d'atteindre son bureau que deux hommes l'accostèrent.

— Nous avons déjà le rapport sur les prélèvements réalisés autour de la voiture, commença le premier. Rien de concret. Nous avons plusieurs séries d'empreintes, mais aucune n'est connue de notre base de données.

— J'ai une autre nouvelle beaucoup plus importante, enchaîna le second. Nous avons trouvé dans un *parking* souterrain, non loin de l'endroit où le véhicule a été découvert, un téléphone éteint et des débris de verre. Ce sont des habitants de l'immeuble qui sont venus à la rencontre de l'un des agents sur place pour le signaler. Ils avaient repéré l'agitation autour de la voiture et ont pensé que l'appareil pouvait être lié. Ils ont certifié ne pas l'avoir manipulé. Nous devrions récupérer l'objet d'un instant à l'autre.

Il fit une pause quelques secondes, comme s'il cherchait un second souffle avant de continuer.

— Nous avons aussi découvert plusieurs empreintes de chaussures, pointure 46. Ce sont des traces de sang. Nous pensons que la victime ou l'agresseur a été blessé. Des prélèvements ont été effectués et envoyés au labo !

Claude se tenait à quelques pas, derrière le trio. Il écoutait

d'une oreille distraite, ne retenant que les mots principaux. Son cauchemar se prolongeait de minute en minute. Il se sentit mal, l'oxygène ne remplissait plus ses poumons. Il s'assit de justesse sur un siège qui se trouvait près de lui.

— Allez me chercher de l'eau, ordonna l'inspectrice en se retournant.

Elle s'approcha de l'homme en difficulté, posa la main sur son épaule et l'incita à se calmer.

— Respirez profondément, lentement. Essayez de penser à autre chose. Vous voulez vous allonger ?

Il refusa poliment d'un geste de la main. Il reprenait le contrôle sur son organisme, sur son esprit. Claude était un ancien garde du corps, les situations de stress, il connaissait. Il savait gérer toutes ces sensations, mais pas quand cela touchait à sa famille, à la chair de sa chair.

On lui apporta un verre, il but quelques gorgées, lentement. Sora vit les couleurs revenir sur son visage.

— Ça va aller, maintenant, merci. J'ai juste eu un petit passage à vide.

— Très bien, restez assis encore quelques minutes. Je n'aurais peut-être pas dû vous amener ici.

— Vous avez très bien fait, au contraire. Merci beaucoup, inspectrice.

— Appelez-moi Alyana, ce sera plus sympa, sourit-elle pour essayer de détendre l'atmosphère.

Ils furent interrompus par l'arrivée d'un agent qui tenait un sac transparent dans la main. Claude reconnut le téléphone de Delphine, retrouvé près des bris de verre.

— Vous permettez ? osa-t-il.

Elle lui tendit le plastique en précisant qu'il ne pouvait pas l'ouvrir. Il regarda au dos de l'appareil et confirma qu'il s'agissait bien de celui de sa compagne en découvrant un autocollant personnalisé qu'elle avait apposé dessus. Il rendit la pièce à conviction. Il se sentait désemparé.

— Nous allons relever les empreintes, puis une équipe l'allumera pour analyser les données qui s'y trouvent. Vu votre état,

vous devriez rentrer chez vous en attendant, je vous appelle dès qu'on a du nouveau. Essayez de vous reposer un peu.

Il releva la tête et demanda de but en blanc :

— Si ce sont des passeurs d'enfants, pourquoi ont-ils kidnappé Delphine ?

L'inspectrice fut prise de court par la question.

— Si c'est la même bande que pour les précédents enlèvements, c'est la première fois qu'ils agissent de la sorte. On pourrait imaginer qu'ils vous ont épiés, qu'ils ont étudié vos faits et gestes. Ils ont utilisé votre compagne pour entrer facilement dans votre domicile. D'ailleurs, nous n'avons trouvé aucune trace d'effraction chez vous.

— Et pourquoi l'ont-ils emmenée ensuite ?

— Elle était peut-être la seule à pouvoir calmer les petits ? Ou alors…

— Ou alors elle a vu quelque chose de compromettant, s'affola-t-il. Elle est devenue un témoin gênant !

L'inspectrice resta muette quelques instants. Elle avait fait venir Claude sur les conseils de ses collègues, mais avait maintenant l'impression que l'idée n'était pas la meilleure.

— Espérons qu'on en apprendra plus avec le téléphone, reprit-elle. Je vais demander à une unité de vous raccompagner chez vous. Je vous tiens au courant dès que nous aurons du nouveau.

Le temps filait, l'après-midi touchait déjà à sa fin, Claude comprit qu'il ne servait plus à rien pour l'instant. Il accepta la proposition. Quelques minutes plus tard, il reprenait la route vers son domicile.

Ce que l'inspectrice ignorait, c'est que le *coach* sportif ne rentrait pas pour se reposer. Une idée avait germé en lui pendant qu'il observait la valse des policiers qui apportaient les maigres indices. Il avait justement besoin d'être seul pour la réaliser…

Interlude

Maxence se mit à crier, profitant du silence qui avait suivi l'arrêt du véhicule. Il espérait être entendu par un passant qui se serait trouvé non loin d'eux. Son petit frère l'imita à son tour, leur peur se transforma en courage, en envie incompressible de sortir et de s'en sortir.

— Au secours, nous sommes ici, ouvrez-nous !

Soudain ils sentirent un léger mouvement de leur prison, accompagné d'un claquement de porte. Quelqu'un venait de quitter le véhicule. Maxence posa la main sur la bouche de son cadet.

— Écoute, murmura-t-il.

Des bruits de pas étouffés par un sol végétal les contournèrent. La voiture n'était plus sur le bitume, ils se trouvaient dans la nature, peut-être sur un petit chemin de terre, ce qui expliquait les secousses ressenties avant l'immobilisation.

— Qui est là ? s'écria l'aîné. Laissez-nous sortir… s'il vous plaît.

Lucas décrypta la peur dans le timbre de voix de son frère et se remit à pleurer, de plus en plus fort.

— Arrêtez, les enfants !

Cette phrase fit l'effet d'une bombe dans leurs têtes, ils se figèrent et le silence s'installa pendant de longues secondes. Cette voix, ils la connaissaient : Delphine se trouvait là, à quelques centimètres d'eux. Ils n'étaient plus seuls, ils étaient même peut-être sauvés ! Maxence sentit monter une lueur d'espoir au creux de son cœur, et un léger soulagement.

— Si vous continuez à faire du tapage, il va s'occuper de vous ! reprit-elle avec des larmes au fond de la gorge.

— Pourquoi tu n'ouvres pas ? Pourquoi tu ne nous libères pas ? De qui parles-tu ? s'époumonèrent les prisonniers.

Une détonation stridente leur répondit, suivie d'un bruit sourd. Quelque chose ou quelqu'un venait de tomber lourdement sur le sol. Maxence déglutit, il connaissait le son d'un coup de feu, il en avait déjà

entendu à la télévision, mais jamais il ne s'en était imaginé la puissance dans la *vraie vie.*

— Vous êtes contents de vous ! s'énerva une voix robotique, discordante. Elle vous avait demandé de vous taire, ce n'était quand même pas si compliqué ! Si elle est morte, maintenant, c'est votre faute ! Si vous hurlez encore une fois, ce sera votre tour !

Maxence sentit ses veines cogner dans ses tempes, son cœur s'accélérer, son esprit se disloquer. Des pleurs étouffés s'élevèrent dans l'obscurité. Il serra son frère dans ses bras pour lui donner du courage, et pour s'en donner par la même occasion. Les ordres étaient clairs, la sanction qu'avait subie Delphine leur montrait le sérieux de la situation. Il leur restait une chance, s'ils demeuraient silencieux.

À quelques centimètres de leurs têtes, de l'autre côté de la tôle, le bruit d'une masse traînée sur le sol confirma l'horreur de la scène à laquelle ils venaient d'assister, impuissants.

Chapitre 7

La voiture déposa Claude juste devant son entrée. Ce dernier salua les agents d'un léger hochement de tête avant de pénétrer chez lui. Il sentit le vide l'envahir au moment où il aventura le pied dans le salon. Le silence était lourd, la boîte de céréales toujours sur la table, les chaises désespérément inoccupées. Ses yeux s'embuèrent.

Tu n'as pas de temps pour te morfondre, se reprit-il.

Il se rendit dans son abri de jardin pour y récupérer une pince, ainsi qu'une cage imposante qu'il avait achetée à l'époque où la famille possédait un berger allemand. Il revint dans la cuisine, ouvrit le frigo et y trouva le poulet qui aurait dû servir de pièce maîtresse pour le repas de midi.

Il quitta son domicile et marcha deux cents mètres pour rejoindre un sentier réservé aux promeneurs. Il chemina jusqu'à l'arrière des maisons et longea les clôtures de plusieurs propriétés. Il s'arrêta à la hauteur du terrain de Florent, son voisin qui possédait les caméras. Il récupéra la pince dans sa poche et commença à couper le grillage en vérifiant régulièrement que personne n'arrivait. Il passa ensuite la cage par-dessus la haie et se faufila par le trou. Le plus discrètement possible, il posa le gibier au fond du piège. Il siffla et se cacha dans les buissons. Le chien du propriétaire sortit en montrant les dents. Claude entendit son grognement, il siffla à nouveau, ce qui fit s'avancer le molosse dans sa direction. Ce dernier se mit à renifler au sol et fut attiré par l'odeur de la viande fraîche. Lorsque la bête s'en approcha, l'infiltré se lança vers la cage et la referma d'un geste rapide et précis. Il vit le canidé se retourner et tenter de l'attraper entre ses crocs acérés. Il eut le temps de se projeter en arrière, le cœur battant à toute allure.

— Tu m'excuseras, mon gros, ton maître viendra te libérer lorsque nous aurons fini de discuter.

Claude regarda autour de lui, le jardin parfaitement entretenu ne collait pas avec l'homme débraillé rencontré plus tôt dans la journée. Celui-ci cachait bien son jeu, sa marginalisation lui assurait la tranquillité. Son aspect peu ragoûtant éloignait les curieux, mais finalement, son voisin était une personne méticuleuse.

Il s'avança avec précaution, à l'affût du moindre bruit. Dans son

dos, le chien préférait se régaler de son morceau de viande plutôt que de donner l'alerte sur la présence de l'intrus.

Juste avant d'entrer, Claude hésita, ce qu'il s'apprêtait à faire ne faisait pas partie de ses convictions, mais il était en présence d'un cas de force majeure. Sa famille était en danger et les explications que son voisin avait fournies à l'inspectrice ne l'avaient pas persuadé de sa bonne foi.

Il mit un pied dans la demeure.

Le *coach* sportif traversa un petit débarras, puis la cuisine pour enfin arriver dans le salon. L'intérieur ressemblait à une maison témoin, chaque chose était à sa place, rien ne venait entacher l'ordre défini par le propriétaire des lieux. Une musique descendait de l'étage. L'intrus continua la visite, à la recherche d'un indice qui lui indiquerait où trouver les précieux enregistrements. Car il en était persuadé, les caméras n'étaient pas factices !

En passant dans le couloir de l'entrée, il repéra une large goulotte qui courait le long du mur, puis disparaissait au coin d'une porte. Il ouvrit le battant, un escalier descendant lui montrait la voie vers les sous-sols. Le cambrioleur improvisé appuya sur l'interrupteur situé à sa gauche, mais rien ne s'alluma. Il sortit son téléphone et activa la fonction lampe de poche avant d'avancer. Les marches en bois grinçaient à chacun de ses pas, la musique de l'étage s'atténuait en même temps qu'il s'enfonçait dans l'obscurité.

Lorsqu'il atteignit le sol en béton, il dut se pencher : la cave était basse de plafond. Il inspecta la pièce envahie de bouteilles de vin, d'eau et de jus de fruits. Il repéra, dans un coin, un baquet en métal contenant un monticule de pommes de terre. L'endroit était humide et poussiéreux. Il fit volte-face pour regagner le niveau supérieur, mais son attention s'arrêta sur une étagère remplie de caisses. L'homme passa la main sur des marques en arc de cercle qui prenaient naissance au pied du rayonnage. Il posa sa source de lumière et tira sur le montant le plus près. Une ouverture apparut comme la gueule béante d'un monstre sorti de nulle part. Il ramassa son téléphone et s'engouffra vers l'inconnu.

Il se redressa, la pièce secrète était plus haute, carrelée, propre. Elle baignait dans une ambiance bleutée provenant des LED d'un matériel informatique de pointe. Il y avait une armoire contenant un *switch,* plusieurs serveurs et du câblage de toutes les couleurs. Sur la gauche, Claude illumina une table où trônaient trois écrans éteints.

C'est un véritable poste de contrôle, s'étonna-t-il.

Soudain, un bruit le fit sursauter. Il n'eut pas le temps de se retourner qu'un coup brutal s'abattit sur sa nuque.

Il s'écroula.

Un néon clignota plusieurs fois avant de plonger la pièce dans un éclairage intense et froid. Florent se tenait débout, une arme à la main et observait sa victime avec dédain.

— Tu pensais pouvoir entrer ici comme dans un moulin ? grommela-t-il.

Interlude

Le véhicule avait redémarré après l'incident qui avait coûté la vie à Delphine et avait roulé pendant plusieurs heures. Maxence était incapable de définir le laps de temps précis. Le matin même, il portait une montre à son poignet, mais celle-ci avait disparu. Il avait posé les mains partout autour de lui, sur la moquette feutrée, bien trop douce pour être le sol de sa prison ! Il n'avait rien trouvé et avait conclu que le bracelet s'était peut-être brisé lors des événements de la matinée. Sa montre devait être tombée à l'extérieur et pouvait être un indice pour son père.

Lucas avait continué à pleurer et à crier, puis il avait fini par se calmer. Il avait alors été en proie aux spasmes du sanglot et son aîné l'avait à nouveau pris dans ses bras, où le jeune garçon s'était endormi.

— Tu peux te reposer, je te protégerai, avait murmuré Maxence, pour le rassurer.

Mais à sept ans, ce dernier ne se sentait pas à la hauteur. Il aurait dû être dehors, occupé à jouer au *football* avec son petit frère, au lieu de s'inquiéter de sa survie. Il espérait être retrouvé au plus vite. Il savait que leur père les cherchait sans relâche.

Le nombre de véhicules croisé avait fortement diminué depuis quelques instants. Maxence en avait compté deux cents, tout pile, depuis son réveil. La conduite du ravisseur était plus souple, il avait ralenti l'allure. À travers le siège qui les séparait de l'habitacle, le garçon avait entendu un monologue, sans pouvoir en déchiffrer la plupart des termes. Il avait capté les mots « casse », « rendez-vous », « argent », « retard ». Et puis le ton était monté, la voix s'était faite grinçante, antipathique, puis plus rien. La conversation semblait s'être terminée en dispute.

Perdu dans ses pensées, Maxence n'avait pas senti l'arrêt du véhicule. Il sursauta lorsque le coffre s'ouvrit pour la première fois de la journée !

Mais la journée n'était plus, le soleil s'était couché et une ombre menaçante, arme au poing, se tenait debout à quelques centimètres de lui…

Chapitre 8

Claude ouvrit les yeux avec difficulté, il avait l'impression qu'un marteau cognait dans sa tête. Il regarda tout autour de lui et remarqua qu'il se trouvait toujours dans la salle informatique de son voisin. Par réflexe, il posa la main sur sa poche, mais son téléphone n'y était pas. Il se leva en grimaçant et s'approcha de l'un des ordinateurs. Nerveusement, il appuya plusieurs fois sur la barre d'espacement du clavier. Le voyant vert de l'écran s'alluma, puis l'heure apparut au centre de l'image. « 20 h 30 », lut-il avant de tenter de déverrouiller la machine. Il abandonna tout de suite en découvrant que le système était bloqué par un mot de passe. Ce dernier ne pouvait pas être simple à trouver, Florent était trop prévoyant pour le laisser seul près de ses ordinateurs si ceux-ci n'étaient pas protégés. Il savait qu'il perdrait son temps à essayer de contourner la sécurité.

Il s'approcha de la porte par laquelle il était entré. Celle-ci était fermée de l'extérieur. Il jeta à nouveau un œil dans la pièce, il n'existait aucune issue possible. Il s'avança jusqu'à l'unique chaise qui trônait au centre et s'y installa.

La tête entre les mains, le prisonnier visualisa les visages de ses garçons. Ils étaient dévorés par la peur, par l'angoisse. Il les entendit crier son nom, cela le rendait fou. Il était venu pour essayer de récolter plus d'informations, il se retrouvait coincé dans un sous-sol alors que chaque minute comptait. Comment avait-il pu être aussi négligent ? Comment avait-il pu se laisser surprendre ?

L'écran se coupa et l'obscurité reprit ses droits. Ce fut à cet instant qu'il entendit des bruits de pas dans l'escalier. Son voisin revenait. Claude pensa dans un premier temps à se cacher derrière la porte pour lui sauter dessus, puis il se ravisa et se coucha à terre, là où il s'était réveillé.

Le battant pivota, le faisceau d'une torche parcourut la pièce, Claude ne bougeait pas. Il entendit un bruit de pas s'avancer dans sa direction, ainsi que les pattes du chien, que le propriétaire avait libéré de sa cage métallique. Un nouveau son résonna, c'était le glissement si spécifique de la mise en chambre de la cartouche d'un pistolet automatique. L'homme au sol ouvrit légèrement l'œil droit pour tenter de connaître la position exacte de son voisin. Le fait que ce dernier était armé et accompagné de son molosse changeait les règles du jeu.

Non seulement l'ancien garde du corps devait sortir de là pour retrouver ses enfants, mais à présent, il devait éviter de se prendre une balle !

Le propriétaire des lieux était à quelques centimètres, Claude pouvait sentir l'intensité lumineuse dirigée sur ses yeux clos. Il tentait de ralentir sa respiration, de rester calme. Il fut submergé par la peur de se faire tirer dessus à bout portant. Soudain, il perçut le froissement d'un vêtement et comprit que l'homme s'abaissait à ses côtés. Le froid du canon lui donna des frissons lorsqu'il fut posé contre la peau de sa tempe droite.

Sans réfléchir plus longtemps, Claude déglutit et, dans un mouvement vif, se retourna tout en attrapant l'arme qui le menaçait. Il fit ensuite glisser ses jambes et asséna un coup violent dans les chevilles de son adversaire pour le déstabiliser. Ce dernier tomba lourdement en poussant un cri. La lampe torche roula dans un coin de la pièce et Claude se releva en pointant le pistolet dans la direction de son assaillant. Le molosse lui sauta dessus pendant que l'homme désarmé s'écriait dans le noir :

— Ne nous tuez pas ! Par pitié…

— Dites à votre chien d'arrêter tout de suite ou je lui tire une balle entre les yeux !

Un sifflement stoppa net l'animal, qui lâcha prise et s'assit près de son maître.

Claude devinait les ombres de son voisin et de son fidèle compagnon à terre. Il récupéra la source de lumière et découvrit un homme apeuré, beaucoup moins sûr de lui que dans l'après-midi, lorsqu'ils s'étaient vus près de l'entrée.

— Où est l'interrupteur de cet endroit ?

—En sortant, sur le mur de gauche.

Sans quitter sa cible des yeux, Claude passa la main à l'extérieur de la pièce et appuya sur le commutateur. Après plusieurs hésitations, le néon finit par éclairer le local avec intensité. Le père de famille regarda la morsure de son avant-bras, qui saignait légèrement.

— Il ne vous a pas loupé, fit remarquer Florent.

— Ça ira, ne vous inquiétez pas pour moi. Relevez-vous, maintenant, ordonna Claude en remuant vers le haut la main qui tenait l'arme.

— Qu'allez-vous faire de nous ?

— Je ne vous veux aucun mal, pour qui me prenez-vous ? Je suis là car j'aimerais voir les vidéos de la rue.

— Mais je vous ai dit que…

— On ne me la fait pas, à moi ! coupa brutalement le père à bout de nerfs. Je sais que vous filmez l'extérieur de votre propriété. Je n'ai pas de temps à gaspiller, vous comprenez. Ma famille est en danger ! Donnez-moi ce que je suis venu chercher et je vous laisse tranquille !

Il sentait la tension monter et commença à faire les cent pas pour ne pas perdre le contrôle tout en maintenant son voisin en joue. Florent fixait l'arme avec inquiétude.

— Je veux bien vous aider si vous baissez mon arme, lâcha-t-il en pointant du doigt son propre Glock.

Claude s'arrêta, regarda le revolver et s'exécuta. Il s'approcha ensuite des écrans.

— Montrez-moi, je dois savoir quels véhicules sont passés dans la rue aux alentours de neuf heures trente-cinq !

Le propriétaire des lieux fit un signe du bout des doigts à son chien pour que celui-ci ne bouge pas. Il se releva et se dirigea vers les moniteurs. Il déverrouilla le système et attira à lui la chaise qui se trouvait au centre de la pièce pour s'y installer.

Au bout de quelques secondes, les images commencèrent à se succéder sous le regard attentif du duo. Deux voitures de voisins conduites par des mères de famille passèrent dans la rue. La vidéo continua de défiler jusqu'au moment où Claude tressauta en découvrant une mystérieuse berline bleu foncé.

— Stop ! Appuyez sur pause ! Revenez légèrement en arrière.

Ils remontèrent le temps lentement. Le véhicule suspect s'immobilisa au centre de l'écran. Florent agrandit l'arrêt sur image et les visages de deux hommes apparurent devant leurs yeux ébahis.

— Vous pouvez me sortir ça sur papier ?

— Sans problème.

— Et la plaque, on ne peut pas l'avoir plus nette ? Ce serait génial qu'on puisse la lire.

Le propriétaire appuya sur quelques boutons et l'immatriculation surgit comme par magie. Une imprimante *laser* s'activa dans leur dos. Ils continuèrent à visionner le va-et-vient de la rue des vingt minutes suivantes, mais aucune autre découverte douteuse n'attira leur attention.

— C'est bon, on peut arrêter là, je ne suis pas resté aussi longtemps sous la douche.

Florent le regarda avec incompréhension.

— Quoi ? Ça s'est produit pendant que je me lavais ! De toute façon je suis certain que nous avons nos hommes !

Florent récupéra les feuilles, qu'il tendit au père de famille.

— Ne dites pas à l'inspectrice que ça vient de moi ! Sinon je suis bon pour avoir des problèmes !

— J'imagine qu'elle comprendra tout de suite, mais je vais voir si elle peut fermer les yeux sur ce délit à condition que les caméras soient redirigées ou coupées rapidement.

— Vous avez ma parole !

— Tant que j'y pense, où avez-vous mis mon téléphone ?

Florent se retourna, ouvrit l'armoire réseau et attrapa le *smartphone* qu'il avait dissimulé derrière une série de câbles de son installation.

— Tenez, dit-il en tendant l'appareil. Je peux récupérer mon arme ? s'enquit-il ensuite en faisant un signe de la tête en direction de la main de Claude.

— Vous avez un permis ?

— Heu… pas vraiment, mais c'est pour me défendre uniquement.

— Je le garde, vous êtes trop dangereux avec ça en votre possession !

Il coinça le pistolet à l'arrière de son jean et plia les feuilles avant de les glisser dans sa poche.

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin !

Et alors que les pas montant l'escalier résonnaient dans la pièce, Florent se laissa tomber sur la chaise, caressa son chien et

soupira un grand coup.

— Espérons qu'il les retrouvera à temps !

Interlude

Maxence se retourna lentement avant de river ses yeux sur la silhouette qui lui faisait face. Il pouvait entendre la respiration bruyante de son tortionnaire à travers le masque qui dissimulait l'entièreté de sa tête. Il ressemblait à une mouche géante, avec deux énormes billes noires qui lui mangeaient les trois quarts du visage.

— Sortez, intima l'ombre avec une voix robotique.

Maxence n'aurait pas pu estimer l'âge de son ravisseur. Le seul mot prononcé, déformé par un dispositif électronique, était directif, glaçant, affolant. Il avait cru remarquer un léger roulement du « r », mais sans certitude.

Le jeune garçon bougea, mais il avait les muscles tétanisés. Avec beaucoup de difficulté, il se hissa hors du coffre sous le regard impassible de son kidnappeur. Il aida ensuite son cadet à sortir. Il ressentait la douleur dans chacun de ses membres, restés trop longtemps recroquevillés. Il savait que s'enfuir n'était pas une option. Non seulement il n'aurait jamais la force et la vitesse pour échapper à leur gardien, mais surtout, il ne pouvait se décider à abandonner Lucas qui ne possédait pas sa rapidité. Laisser son jeune frère revenait à le condamner à mort. Il se rappela les mots de Delphine, le coup de feu et le bruit de la chute du corps. Le ravisseur n'avait aucune limite. Une larme silencieuse roula le long de sa joue, son compagnon d'infortune le fixa avec une terreur angoissante au fond des pupilles. Jamais Maxence n'avait vu une telle détresse, cela le bouleversa.

— Un malheureux contretemps nous oblige à passer la nuit ici, notifia la voix transformée derrière eux.

Les séquestrés levèrent la tête en même temps et observèrent la maison qui se dressait face à eux. Une poussée dans le dos de l'aîné l'informa qu'il devait avancer. Ils marchèrent en silence, main dans la main, le diable à leurs trousses. Ils arrivèrent sur le perron, la mouche humaine ouvrit la porte.

— Entrez !

Lucas sursauta, son frère posa la main sur son épaule pour lui transmettre du courage et ils pénétrèrent dans la demeure obscure.

Cette fois, Maxence en était certain, le « r » avait à nouveau roulé. Le battant claqua, le ravisseur actionna l'interrupteur et le salon s'illumina.

— Vous allez dormir à l'étage, informa l'adulte en pointant du doigt l'escalier situé sur la droite.

Les enfants progressèrent dans le mutisme. Chaque marche craquait sous leurs pas. Maxence sentait son menton trembler, mais il restait fort, pour ne pas énerver l'horrible personnage qui les accompagnait vers leur chambre de fortune.

— À droite !

La porte était entrouverte, telle la bouche d'un terrible loup prête à les avaler comme d'innocents moutons. Maxence passa le premier, son cadet s'accrocha à son bras, submergé par la peur. Après deux pas, le battant se referma dans leur dos et le bruit d'une clé les informa qu'ils étaient à nouveau enfermés.

Chapitre 9

Claude sortit de la maison de son voisin, toujours en proie à la panique. Il avait failli perdre le contrôle de la situation et avait risqué de réduire à néant tout espoir de retrouver ses enfants par la même occasion. Il regarda sa main, qui tremblait encore malgré le soulagement d'avoir fait avancer les choses. Il pensa aux trois pages imprimées qui se trouvaient dans sa poche. Maintenant qu'il possédait plusieurs photos du véhicule suspect, il devait retourner au commissariat au plus vite pour partager les nouvelles informations avec l'équipe d'agents qui travaillait sur son affaire. Le temps pressait, la nuit commençait déjà à tomber. Tout en rejoignant son domicile, il attrapa son *smartphone* et envoya un message à l'inspectrice pour la prévenir de son arrivée. Il entra dans son garage et récupéra l'arme cachée dans son dos. Il la vida de ses balles et la dissimula à l'arrière de ses poubelles. Il stocka ensuite les munitions dans sa boîte à outils. Il ressortit aussitôt, gagna son véhicule et démarra à vive allure.

Au même moment, Alyana Sora recevait le détail des données retrouvées dans le téléphone de Delphine. L'informaticien qui avait craqué l'appareil s'approcha de son bureau.

— Comment se passe l'enquête ? s'enquit-il d'un ton amical et bienveillant. Comment va Claude La Poisse ?

Elle écarquilla les yeux en entendant ce qualificatif.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce surnom ? questionna-t-elle.

— Ah ! Ce n'est rien, ça date de l'époque où l'on était ensemble à l'école. Tu lui demanderas si tu veux des explications, sourit-il en déposant le dossier en face de l'inspectrice.

Elle ouvrit la chemise en carton et feuilleta son contenu. L'informaticien avait retranscrit les derniers messages reçus, ainsi que les géolocalisations de la matinée. D'autres documents affichaient une dizaine de photos.

— Pour le trajet qu'elle a emprunté, il n'y a rien de suspect. Elle est partie de son domicile pour aller à son rendez-vous chez le coiffeur. Elle s'est arrêtée le long de la route, non loin de là. Ensuite elle serait partie dans le *parking* souterrain pour une raison qu'on

ignore. L'appareil n'a plus bougé de l'endroit où nous l'avons trouvé.

L'inspectrice observait les documents tout en gardant une oreille attentive aux explications de son collègue.

— Où ça devient intéressant, continua-t-il, c'est au niveau des messages. Il y en a un qui n'a jamais été envoyé, mais que j'ai réussi à récupérer depuis la mémoire de sauvegarde.

Il lui montra le début d'une phrase que la victime n'avait clairement pas eu le temps de terminer : *« au secours, Claude, je suis »*. Ensuite, il désigna l'une des photos où l'on pouvait apercevoir l'ombre d'une personne.

— Ce cliché a été pris dans le *parking !* Si tu regardes, à l'arrière-plan, on remarque les tubes néon du plafond qui sont assez caractéristiques de l'endroit. De plus, l'heure du fichier indique quelques secondes avant l'écriture du message. Nous avons donc un visuel de l'un des agresseurs !

— Mais que veux-tu qu'on en fasse ? C'est à contre-jour, on ne voit qu'une tache noire.

— J'ai mis un expert dessus, justement, il va retravailler l'image pour la rendre plus lisible. On a de la chance que les téléphones d'aujourd'hui prennent des clichés avec des résolutions très élevées.

Elle le regarda quelques secondes, refit un tas avec les feuilles et referma le dossier.

— J'aimerais comprendre ce que tu fais encore là ! Va dire à ton équipe de passer ce dossier en top priorité. Je ne veux pas que tu reviennes tant que tu ne peux pas nous montrer le visage de l'homme qui se trouve sur la dernière photo !

L'inspectrice vit arriver Claude accompagné de l'agent de l'accueil au moment où l'informaticien quittait la pièce. Les deux anciens amis d'école se saluèrent brièvement avant que le visiteur ne continue sa progression entre les bureaux. Il avançait rapidement, d'une démarche nerveuse.

— Merci de me l'avoir amené, lança Sora à son collègue avant de faire un geste de la main pour lui signaler qu'il pouvait retourner à sa place à l'entrée.

Elle montra ensuite la chaise qui se trouvait face à elle pour convier le père de famille à s'asseoir. Celui-ci déclina l'invitation d'un hochement de tête avant de déposer les documents venant de chez son voisin.

— Voici des captures d'écran des vidéos qui filmaient la rue ce matin au moment où mes enfants ont disparu, dit-il avec véhémence.

Elle regarda quelques secondes les trois images où l'on voyait clairement l'immatriculation du véhicule et les visages des deux hommes à l'avant. On pouvait aussi apercevoir l'ombre d'une troisième personne et de deux plus jeunes passagers à l'arrière.

— Je suppose qu'il vaut mieux pour vous que je ne vous demande pas comment vous avez eu ces clichés ! lança-t-elle d'une voix irritée.

— Je ne pouvais pas attendre les délais administratifs légaux, chuchota-t-il. Je lui ai promis que vous ne feriez rien contre lui et, en échange, il va débrancher les caméras qui filment la rue.

Il tenta un sourire crispé ; elle garda un visage froid et le regard dur. Elle n'approuvait pas sa façon d'agir, mais savait très bien qu'il avait raison, dans un sens. Elle avait essayé d'obtenir un mandat rapidement, mais on lui avait répondu d'appeler le lendemain, car le juge jouait au golf. Elle se pencha à nouveau sur les preuves apportées par le père de famille, puis releva la tête.

— Attendez, il me semble avoir déjà vu ces têtes. Venez avec moi !

Elle se leva brusquement en emportant les impressions. Claude la suivit telle son ombre. Elle marchait d'un pas pressé ; il restait silencieux alors que de nouvelles questions fusaient dans son esprit.

Ils prirent l'ascenseur pour se rendre à l'étage supérieur. Ils ne croisèrent pas leurs regards dans la cage, tous deux étaient pensifs. Alyana était survoltée. Impatiente, elle tapait ses doigts contre sa cuisse. Les portes coulissèrent et le duo sortit à la hâte. Ils slalomèrent entre les bureaux et les chaises jusqu'à l'autre extrémité du plateau. Elle ouvrit le battant vitré d'une salle où se trouvaient trois hommes en pleine discussion.

— Mais tu es folle, Sora ! s'écria le plus imposant. Tu sais très bien qu'on ne peut pas amener de civils ici !

— Salut, Franck, contente de te voir aussi, répondit Alyana au chef de l'équipe. Rassure-toi, il a fait partie de la maison. C'est un ancien garde du corps.

Pendant que le ton montait, Claude regarda l'énorme tableau blanc saturé de documents et de photographies en tous genres. Il

repéra les visages des deux hommes qu'il avait capturés sur les images vidéo de son voisin. Il faisait face à des clichés punaisés de résidences, de véhicules, mais aussi d'enfants. Ils étaient reliés par des fils de couleurs différentes. Il comprit rapidement que les suspects de l'enlèvement de sa famille faisaient partie du réseau des passeurs d'enfants dont l'inspectrice lui avait touché quelques mots plus tôt dans la journée. Il n'aurait pas pu imaginer une situation plus catastrophique. Ses garçons étaient sûrement retenus prisonniers quelque part en attendant d'être revendus au plus offrant et d'être acheminés hors du pays comme de vulgaires objets. Il blêmissait au fur et à mesure que des images horribles se formaient dans sa tête. Il sentit ses jambes flageoler, la sueur perler sur son front. Il comprit que ses forces le lâchaient et se laissa tomber sur les genoux.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Alyana en s'abaissant à sa hauteur.

Il ne réagissait pas, elle posa les paumes sur ses épaules pour qu'il reprenne ses esprits. Il tourna la tête dans la direction de l'inspectrice. Il avait le regard vitreux, vide, perdu. Elle lui tendit la main et il se releva comme on se redresse après une mauvaise chute à vélo, complètement désorienté. Il avait le teint blême ; elle attrapa une chaise pour l'y asseoir.

— Il ne va pas tomber dans les vapes quand même ! s'énerva Franck.

Alyana se retourna et lui jeta les clichés au visage avant de se soucier du *coach* sportif en perdition. Les trois agents regardèrent les documents pendant que Claude regagnait des couleurs.

— Mais ce sont nos lascars ! Où avez-vous pris ces clichés ?

L'inspectrice les débriefa rapidement sur les événements de la journée.

— Pour une coïncidence ! Nous sommes en train de préparer un plan d'action pour les arrêter demain dans la matinée. Nous avons enfin mis la main sur l'adresse de leur nouvelle planque et les photos que tu viens de nous apporter corroborent les informations en notre possession concernant le véhicule qu'ils utilisent actuellement !

À cet instant, Claude se releva, aidé par l'inspectrice. Il fixa tour à tour les trois agents des forces spéciales.

— Demain, il sera peut-être trop tard. Vous devez avancer l'opération à ce soir, supplia-t-il, d'une voix rauque et emplie de terreur…

Interlude

Maxence actionna l'interrupteur qui se trouvait près de la porte. Au centre du plafond, une ampoule suspendue par deux fils électriques apporta une faible lueur dans la pièce. Les murs étaient peints en bleu. Ils avaient un aspect délavé, défraîchi, sale. Un lit pour une personne était placé dans un coin, sur la gauche. À l'opposé, un ancien pot de chambre leur servirait de toilettes pour la nuit. Lucas se collait à son frère, le visage effrayé. Les larmes ne coulaient plus sur les joues du cadet ; ses yeux rougis n'avaient plus la force d'en produire.

— Tu peux faire pipi et ensuite te coucher un peu sur le lit pour te reposer, si tu veux, murmura l'aîné en s'abaissant à la hauteur du petit.

Ce dernier s'avança jusqu'au pot pour se soulager avant de laisser la place à son frère. Lorsqu'il eut fini, Maxence chercha un moyen de le vider, mais la chambre ne disposait pas de lavabo. Il tenta d'ouvrir la seule fenêtre, mais elle était verrouillée, et le volet fermé à l'extérieur. Il reposa le récipient en espérant que l'odeur n'envahirait pas trop cette chambre de fortune.

Lucas attrapa le bras de son protecteur et le guida jusqu'à la couchette. Ils s'allongèrent tous les deux sur le matelas usé par le temps qui cachait la poussière qui le tapissait et fit tousser les frères. Ils ne virent ni oreiller ni couverture. Le confort, pourtant bien meilleur que dans le coffre de la voiture, restait sommaire.

— Quand crois-tu que papa va venir ? demanda le plus jeune en fermant les yeux.

— Bientôt, il va arriver bientôt, répondit calmement Maxence avant de clore ses paupières à son tour.

Ils entendirent du bruit provenant du rez-de-chaussée. Le kidnappeur avait allumé la télévision et son timbre reflétait de la nervosité. Il conversait avec une seconde personne, mais les deux frères ne pouvaient pas déchiffrer les mots qui parvenaient hachés à leurs oreilles.

— Avec qui parle-t-il ? s'inquiéta Lucas.

— Je ne sais pas, il est peut-être au téléphone. Je n'entends

pas de seconde voix.

Le dialogue se termina et l'émission télévisée continua seule à briser le silence. Les deux garçons ne bougeaient plus, chacun écoutant la respiration saccadée de l'autre. La crainte ne les quittait plus, les questions se bousculaient dans leurs têtes.

— J'ai peur, chuchota Lucas après quelques minutes.

— Je ne laisserai personne te faire du mal. Si quelqu'un essaie de toucher au moindre de tes cheveux, je deviendrai aussi fort que *Hulk* tellement je serai fâché.

Des bruits de pas stoppèrent net le bref échange. Les garçons écoutèrent avec angoisse le craquement du bois des marches provoqué par le poids du corps qui gagnait l'étage. Maxence se releva sur les coudes, alors que son frère n'osait pas remuer. Leur geôlier progressait à présent dans le couloir, la lampe scintilla plusieurs fois, prête à rendre l'âme. L'aîné pria pour que cela n'arrive pas. Il ne craignait plus le noir, mais s'il devait s'endormir dans cette lugubre pièce, il avait absolument besoin d'une lueur d'espoir.

Soudain, la clé tourna dans la serrure, les frères fixèrent le battant et virent la poignée s'abaisser lentement avant que la porte ne s'ouvre brusquement…

Chapitre 10

Des informations supplémentaires venaient d'être ajoutées au dossier. Les traces de sang retrouvées dans le *parking* souterrain, sous forme d'empreintes, avaient révélé leur secret. L'ADN correspondait à celui de Delphine qui avait certainement été blessée pendant l'enlèvement. Cette nouvelle donnée avait appuyé la demande de Claude d'agir sans plus attendre.

Le père de famille observait les agents qui finissaient de se préparer. Gilets pare-balles, casques, fusils, le groupe était suréquipé. Franck, le responsable de cette brigade d'intervention, s'avança vers Sora et lui.

— Mettez ça, ordonna-t-il en leur tendant une protection pour le torse. Vous n'agissez pas pendant l'opération, mais on ne sait jamais, je préfère ne pas risquer que vous preniez une balle perdue !

Le plan était simple. Ils avaient fait couper les luminaires avoisinant la planque des kidnappeurs d'enfants pour s'approcher au maximum sans être repérés. Dès que le signal serait donné, les forces de l'ordre paralyseraient les cibles à distance avec des fléchettes tranquillisantes, puis pénétreraient dans le bâtiment pour obtenir le contrôle des lieux. Une fois le danger écarté, Claude et l'inspectrice pourraient enfin s'avancer à leur tour.

D'après les informations récupérées, trois hommes se trouvaient barricadés dans la maison louée à un couple de sexagénaires. Les deux enfants de Claude devaient aussi être présents, comme le supposaient les images des caméras de surveillance que ce dernier avait récoltées chez son voisin.

— Nous présumons que les otages sont au premier, dans l'une des chambres, précisa le chef de l'équipe juste avant le départ. Dès que nous avons un visuel sur les ravisseurs, nous passons à l'action !

Deux fourgons sortirent de l'entrepôt de l'unité spéciale d'intervention. Claude n'y croyait pas, la décision avait été prise rapidement et son appel à l'aide avait été entendu sans retenue. Il se trouvait dans le premier des deux véhicules et roulait avec confiance vers la libération de ses proches. Il repensa à la vidéo, à l'ombre des enfants à l'arrière de la voiture. Il imaginait que ses fils avaient certainement été sédatés pour être si dociles. Il planta ses yeux dans

ceux d'Alyana. Elle était assise face à lui, entourée de deux agents à la carrure impressionnante. Mis à part eux deux, tous les occupants étaient casqués et armés. Dans leurs regards, le père anxieux devinait une concentration intense.

Ces hommes surentraînés roulaient vers la conclusion de plusieurs mois d'investigations qui avaient épuisé le trio responsable du groupe que Claude avait rencontré en début de soirée. Cette bande de ravisseurs de mineurs était soupçonnée d'avoir agi dans plusieurs villes environnantes, mais jamais les agents n'avaient réussi à capturer ces passeurs d'enfants. Ceux-ci se volatilisaient comme par enchantement chaque fois que les enquêteurs étaient à deux doigts de les attraper. Seule la dernière transaction n'avait pas abouti : les enfants, au nombre de trois, avaient été récupérés de justesse en franchissant la frontière. Les perquisitions qui avaient suivi avaient fait progresser rapidement l'affaire et les clients appréhendés avaient été très bavards. Ils avaient formellement identifié un groupe de trois malfrats dans la base de données judiciaire. Les forces de l'ordre avaient mis les bouchées doubles pour neutraliser cette filière à la source et enfin permettre aux jeunes de la région de se sentir en sécurité.

Les fourgons blindés s'arrêtèrent à deux rues de la planque de leurs cibles. Les forces de l'ordre terminèrent le trajet à pied, en file indienne et de manière silencieuse. La maison des passeurs d'enfants était sous surveillance depuis plusieurs heures. L'équipe de Franck avait eu confirmation que le véhicule suspect, le même que dans la vidéo, s'était rangé dans le garage en début de soirée. Depuis, plus personne n'était entré ou sorti.

Le peloton parvint à l'arrière de la propriété qui faisait face au bâtiment qui serait assiégé sous peu.

— D'après nos observations, ils seraient au rez-de-chaussée, stipula l'un des agents en planque. La caméra thermique nous indique que deux hommes sont assis et un troisième semble avoir la bougeotte. Juste avant que vous n'arriviez, ce dernier s'est immobilisé près de la fenêtre.

— Et les enfants ? interrogea Franck.

— Ils sont à l'étage, dans l'une des chambres.

— C'est l'occasion d'agir ! murmura le chef d'équipe.

Il se retourna et fit signe à son groupe de prendre position. La dizaine d'agents spécialisés dans les interventions musclées se mit en

mouvement. Une partie progressa sur la gauche de la maison qui faisait office de centre des opérations pendant que l'autre partait vers la droite. La zone était plongée dans le noir absolu sur une cinquantaine de mètres autour de la cible. Les occupants de la demeure où les forces de l'ordre avaient implanté leur quartier général avaient été invités à quitter les lieux à l'instant où le processus avait été lancé. Il régnait un calme presque inhabituel, un peu comme si toute la rue retenait son souffle !

En tête du petit groupe, un *sniper* armé de son fusil de précision s'arrêta au niveau du trottoir. La vue était dégagée, il se coucha à plat ventre et installa son outil de travail. Il activa la vision nocturne et mit en joue l'homme qui se tenait près de la fenêtre. Il observa à travers son viseur ses équipiers qui progressaient dans cet environnement teinté de verts. Les premiers se postèrent du côté de la porte d'entrée, à droite. Les seconds s'arrêtèrent à la hauteur des buissons, à quelques mètres de la façade. Le bras du meneur se leva, la main fermée, puis s'abaissa rapidement. Les deux groupes se mirent à bouger aussitôt. Le *sniper* appuya sur la gâchette et la première cible disparut en s'écroulant. Les agents s'approchèrent de la fenêtre et deux tirs visèrent l'intérieur de la maison prise d'assaut. Au même moment, l'autre moitié de l'équipe défonça la porte et s'engouffra dans l'entrée. Le policier au sol se releva et progressa à son tour rapidement pour rejoindre ses collègues. Dans son oreillette, il entendait des confirmations, pièce après pièce, que les lieux étaient sous contrôle. Il pénétra dans le salon, où les trois suspects gisaient à terre, assommés par les tranquillisants.

Deux membres de l'équipe avaient déjà pris le chemin de l'étage. Alors qu'il s'apprêtait à monter à son tour, une voix dans l'oreillette lui avéra que la mission était un succès : « Les enfants sont là, faites venir les secours tout de suite ! »

Interlude

La porte s'ouvrit brusquement, Maxence se précipita hors du lit, mais il eut à peine le temps de mettre les pieds à terre que le battant claquait déjà. Une boîte en carton avait été jetée au sol, ainsi que deux bouteilles d'eau, dont l'une roula jusqu'au mur du fond. Le jeune garçon n'avait pas eu l'occasion de voir le kidnappeur. Il aurait aimé lui parler, essayer de le convaincre de les relâcher. Il récupéra les trois objets à la lueur de la vieille ampoule qui scintillait régulièrement. Il retourna s'installer près de Lucas, qui n'avait pas bougé d'un centimètre.

Maxence ouvrit le colis avec précaution. Il sortit deux tranches de pain et une minuscule barquette de confiture rectangulaire qui lui rappela celles qu'il dégustait tous les jours au petit déjeuner lors de leur dernier voyage en famille. N'ayant pas de couteau, il utilisa son doigt pour étaler l'accompagnement en prenant soin d'en répartir un peu plus sur la tartine de son frère.

— Mange, ça te fera du bien, conseilla-t-il en voyant le visage dégoûté de son cadet.

Il montra l'exemple et avala une première bouchée. Il fut rassuré de constater que Lucas l'imitait. Leur maigre repas terminé, l'aîné posa les déchets sur le plancher et ils se recouchèrent. Ils entendirent quelques bribes de son monter depuis l'étage inférieur, où la télévision n'avait cessé de fonctionner.

— Tu crois qu'il va faire quoi de nous ? s'inquiéta le plus jeune.

— Je ne sais pas, mais s'il nous a donné à manger, c'est parce qu'il ne souhaite pas nous laisser mourir, le rassura Maxence.

Alors qu'il fermait les yeux, ce dernier déglutit pour avaler le chagrin qui lui montait dans la gorge. Il voulait rester fort pour ne pas voir sa frayeur glisser jusqu'à l'esprit de son frère, qui s'apaisait peu à peu. Plus le temps s'écoulait, plus l'espoir diminuait. Cela faisait plus de douze heures qu'ils étaient ballottés dans ce coffre de voiture pour une destination inconnue, puis séquestrés dans cette pièce. La semaine précédente, ils avaient partagé une super journée en famille dans un parc d'attractions. Les jeunes garçons étaient passés du paradis à l'enfer et le voyage n'était pas terminé.

Au bout d'un instant, Maxence entendit la respiration plus profonde de son frère et comprit que celui-ci s'était assoupi. Il sentit ses propres paupières devenir lourdes. Juste avant de sombrer, il murmura :

— Dépêche-toi d'arriver… papa.

Chapitre 11

Claude sortit du fourgon de police, longea la maison, puis traversa la route sans réfléchir, mû par la montée d'adrénaline survenue à l'instant où il avait entendu la phrase prononcée par l'un des agents dans le haut-parleur de la radio. Ils avaient retrouvé ses enfants, le cauchemar était sur le point de se terminer. L'inspectrice était sur ses talons, silencieuse. Elle comprenait la réaction du père de famille. De plus, tout danger était écarté, l'équipe d'intervention l'avait annoncé sur leur fréquence.

Au bout de la rue, les feux bleus de l'ambulance, restée en attente, illuminaient l'obscurité de la nuit. Claude n'y fit pas attention et se précipita en direction de la maison. Il s'engouffra dans le hall d'entrée et croisa deux policiers qui se dirigeaient vers le garage. Il traversa le salon, où les trois malfrats reprenaient déjà leurs esprits. Il les examina brièvement : ils étaient menottés et baissaient la tête. L'un des hommes de Franck lui indiqua l'escalier. Il le remercia d'un signe de la tête avant de progresser vers l'étage. Il monta les marches quatre à quatre, bouleversé comme il ne l'avait jamais été. Son cœur battait à tout rompre, sa respiration était rapide. Dans le couloir faiblement illuminé se tenaient trois autres agents qui avaient retiré leurs casques et leurs cagoules pour ne pas effrayer les enfants. La porte de droite était ouverte, Claude entendit les pleurs de deux garçons, ainsi qu'une voix qui tentait de les rassurer. Il s'arrêta net, Alyana posa la paume sur son épaule.

— Allez-y, ils vous attendent, souffla-t-elle dans son dos.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit-il en fixant le carrelage anthracite. Mes fils ne se trouvent pas dans cette pièce… Ce ne sont pas leurs pleurs.

Il s'écroula, la tête entre les mains, dans cet endroit trop étroit pour contenir la douleur qui l'envahissait. Cette folie ne s'arrêterait pas dans cette maison, sa famille était toujours dans la nature, certainement en danger.

Soudain, Claude se releva d'un bond, les yeux rouges, le visage décomposé. L'inspectrice eut du mal à le reconnaître, il avait pris dix ans en quelques secondes. Il resta pensif un long moment.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Il ne répondit pas et repartit en sens inverse. L'escalier, le salon, l'entrée, la pelouse, sur laquelle il se laissa tomber, à bout de force, complètement vidé. Il avait nourri tellement d'espoir quand les agents avaient identifié les hommes sur les clichés, dans le véhicule. Il avait aperçu le bout du tunnel lorsqu'ils avaient annoncé connaître l'endroit où les kidnappeurs d'enfants se terraient. Et là, dans sa tête, en entendant les plaintes des deux victimes depuis le couloir, tout s'était mélangé et ses certitudes s'étaient envolées.

Il releva le visage et vit les secours pénétrer dans cette maison de l'horreur. Il pensa aux parents des jeunes garçons qui seraient bientôt comblés de retrouver leur progéniture. La lumière des uns génère l'ombre des autres. Ce soir, ces familles allaient s'éclairer et son cœur resterait dans l'obscurité.

Deux hommes de l'équipe d'intervention faisaient rentrer les quelques voisins curieux qui se tenaient sur le pas de leur porte. Les deux fourgons arrivèrent et se garèrent devant l'ambulance. Il détourna le regard pour observer l'entrée lorsqu'il perçut des bruits de pas. Les trois criminels sortirent, escortés par plusieurs policiers. Claude appuya son poing sur l'herbe afin de s'aider à se relever. D'un pas décidé, il se dirigea vers eux. Dans le fond de ses yeux, la colère, la haine, la rage.

— Attendez, cria-t-il en faisant les derniers pas qui le séparaient du groupe. Où sont mes enfants ?

Les trois captifs le regardèrent sans dire un mot. Mais lorsque le père fut assez proche, il décrocha une droite dans la mâchoire du premier, qui tomba à la renverse. Il s'agenouilla sur sa proie et lui envoya deux nouveaux coups dans le nez.

— Bande de salopards ! Rendez-moi ma famille !

Deux agents l'attrapèrent par les épaules et le relevèrent. L'homme au sol ne bougeait plus, le visage ensanglanté.

— Détachez-nous, on va lui faire sa fête ! s'écrièrent les deux autres, surexcités.

L'inspectrice arriva en se pressant après avoir entendu les cris. Elle aperçut Claude à plat ventre, maîtrisé par trois policiers qui avaient accouru et qui s'apprêtaient à entraver le forcené.

— Mais vous êtes fous ! Occupez-vous des vrais coupables, je me charge de lui !

Elle aida le père à se relever et le força à reculer.

— Arrêtez vos conneries, maintenant ! Ce n'est pas ça qui fera revenir vos enfants et votre compagne. Nous allons les emmener au commissariat, où ils seront interrogés sans relâche. Croyez-moi, s'ils savent quelque chose concernant votre affaire, ils auront craché le morceau d'ici demain matin.

L'ancien garde du corps écoutait à moitié, il fixait d'un regard haineux le trio qu'il tenait pour responsable de la disparition de ses proches. Il les observa jusqu'à ce qu'on les enferme dans l'un des deux fourgons. Il attendit que la porte soit close, puis il tourna la tête vers Alyana.

— Vous avez raison, je ne sais pas ce qui m'a pris. La fatigue, certainement. Je n'ai jamais eu aucun mal à garder mon sang-froid, mais là, les circonstances sont exceptionnelles.

— Je comprends tout à fait. J'ai demandé à une patrouille de venir vous chercher. Elle va vous ramener chez vous. Reposez-vous un peu, je vous contacterai demain matin pour vous tenir informé des résultats des premières heures de l'interrogatoire. Croyez-moi, ces trois-là ne vont pas fermer l'œil de la nuit.

Ils restèrent debout, silencieux, à regarder le va-et-vient des agents et des secouristes. Après de longues minutes, les deux enfants sortirent enveloppés dans des couvertures. Ils furent emmenés jusqu'à l'arrière de l'ambulance, qui démarra immédiatement.

— Grâce à vous, ces petits vont retrouver leurs parents ce soir. Vous pouvez être fier de vos actions !

Il eut un rictus amer. En temps normal, il aurait apprécié ce moment, mais là, son cœur saignait bien trop fort pour qu'il ressente un réel contentement.

— Voilà votre taxi, sourit l'inspectrice en voyant la voiture de patrouille arriver.

Elle l'accompagna jusqu'au véhicule tout en gardant une main sur son épaule, comme pour lui faire comprendre qu'elle ne le laisserait jamais tomber. Elle lui ouvrit la portière arrière et lui fit signe de s'installer.

— Ça ne vous dérange pas de prendre la place d'un suspect ? plaisanta-t-elle.

Il s'assit sur le siège et fixa le grillage qui le séparait du conducteur. Il observait les barreaux devant lui et son cœur était lui aussi enfermé dans sa douleur. Alyana remarqua ses traits tirés, son

regard perdu dans le vide.

— Allez, on se voit demain ! ajouta-t-elle en fermant.

Elle tapa trois fois sur le toit pour indiquer à ses collègues de démarrer. Claude lui fit un léger signe de la main à travers la vitre pour la saluer.

Le fourgon où se trouvaient les détenus partit au même instant. Les deux véhicules se suivirent jusqu'au premier croisement avant de prendre chacun une route opposée.

L'inspectrice regarda les feux rouges se séparer. Frank arriva dans son dos, elle se retourna en entendant ses pas.

— L'équipe scientifique est en chemin, l'informa-t-il. Je devine que tu meurs d'envie d'aller superviser l'interrogatoire des gars arrêtés ce soir, alors je vais demander à l'un de mes hommes de t'y conduire. J'attendrai l'arrivée de la relève avec le reste du groupe avant de te rejoindre.

Elle le gratifia d'un sourire. La nuit risquait d'être longue. Au fond d'elle, l'inspectrice savait que chaque instant comptait. Elle ne pouvait pas se permettre de se reposer si elle voulait avoir une chance de retrouver la trace des proches de Claude.

Elle envoya un message à son mari, qui était seul avec leur fille, pour le prévenir qu'elle ne rentrerait pas avant le lendemain. Il lui téléphona, échangea quelques mots avant de lui passer leur enfant.

— Ne t'inquiète pas, ma puce, on se voit rapidement. Je viendrai te chercher à l'école.

— Dis, maman, tu vas les arrêter les méchants ? Tu me le promets ?

— Oui, ma chérie, je te le promets. Je vais sauver ces deux garçons et leur maman et mettre derrière les barreaux celui qui leur veut du mal !

Elle fit le bruit d'un bisou dans le combiné pour sa fille, puis fit la même chose avec son mari. Pour avoir une chance de réunir une famille, elle ne pouvait se permettre de retrouver la sienne ce soir-là…

Interlude

Maxence avait la sensation que le temps était suspendu, la nuit n'en finissait pas. Il ne dormait plus depuis un long moment et fixait les volets, coincés, qui empêchaient la lumière naturelle d'éclairer la chambre. Ses yeux firent une fois de plus le tour de la pièce et s'arrêtèrent sur son poignet dépourvu de montre. Il perdait peu à peu ses repères, enfermé dans cette sinistre prison illuminée d'une simple ampoule dont le filament affichait par périodes des signes de faiblesse et qui donnait l'impression de lutter pour ne pas laisser les garçons dans l'obscurité. En son for intérieur, l'aîné priait pour qu'elle ne s'éteigne surtout pas. Il ne supporterait pas de replonger dans le noir après y avoir passé toute la journée.

Tout contre lui, Lucas avait un sommeil agité, mais ne se réveillait pas pour autant. Son frère le tenait dans ses bras et sentait, à travers sa main posée sur son torse, les battements de son petit cœur. Il se laissa aller et se concentra sur ce rythme pour se rendormir.

Maxence sursauta quand la porte se referma. Il n'avait pas entendu le ravisseur monter et comprit qu'il avait réussi à somnoler. Il releva la tête et découvrit qu'un repas avait été apporté et se trouvait à même le sol. Il supposa que le matin était enfin là. Il secoua son frère, avec beaucoup de douceur, pour partager ce maigre repas. Celui-ci s'étira et ouvrit les paupières. Il mit de longues secondes avant de se souvenir d'où il était.

— Le kidnappeur nous a apporté le petit déjeuner, l'informa son aîné.

Ils récupérèrent la nourriture et s'installèrent en tailleur sur le lit, face à face. Maxence s'occupa de préparer les tartines et planta les pailles dans les deux berlingots de lait.

Ils mangèrent en silence, plongés dans leurs pensées. Maxence songeait à ce qui les attendait, à l'inconnu vers lequel son frère et lui se dirigeaient. Il termina sa boisson et sourit pour masquer son angoisse.

Soudain, il sentit que ses paupières s'alourdissaient, comme si l'on y avait accroché des poids invisibles. Ses membres s'engourdissaient, il lâcha son dernier morceau de pain. Il sombrait sans pouvoir contrôler ses réactions. Il regarda le plateau où la

nourriture avait été posée, puis le reste de la pièce, qui commença à tourner et lui procura un léger vertige.

Juste avant que ses yeux ne se ferment complètement, il vit Lucas tomber à la renverse…

Chapitre 12

Claude se reposait par bribes. Dès qu'il somnolait, les visages de ses garçons et de Delphine apparaissaient dans ses pensées. Lorsqu'il les ouvrait, il consultait les chiffres rouges de son réveil qui brillaient dans le noir. Il espérait une heure raisonnable pour se lever, mais celle-ci tardait à arriver.

À quatre heures du matin, il alla aux toilettes. Il se rappela les paroles de Delphine qui lui avait demandé de joindre le plombier pour qu'il s'occupe de la chausse d'eau qui fuyait et les obligeait à fermer la vanne après chaque utilisation. Il se rendit dans son garage et fouilla les tiroirs à la recherche de ses outils pour tenter de faire les réparations lui-même. Il pensa que mettre à profit cette insomnie était une meilleure idée que de remuer sans arrêt dans son lit. L'inspectrice lui avait intimé l'ordre de se reposer, il était hors de question qu'il la contacte pour l'instant.

En retournant le contenu de l'un des compartiments du meuble à la recherche d'une pince, il tomba sur une chemise cartonnée dissimulée. À l'intérieur, il trouva une multitude de feuilles imprimées. Il s'agissait de publicités pour des chalets en location, retirés dans de magnifiques paysages montagneux. Son anniversaire approchait, il se doutait que Delphine lui préparait une surprise de taille. Il l'avait interrogée ; elle avait nié. Ce qu'il venait de découvrir lui apportait la preuve que sa compagne organisait un petit voyage pour fêter son année supplémentaire. Elle se donnait à fond pour lui offrir quelques jours inoubliables avec les garçons ou en tête à tête. La dernière feuille était un courriel qui, d'après son contenu, confirmait la location. Il regarda l'adresse indiquée et la photo avec de la tristesse dans le fond de la gorge. Il ferma le tout et reposa les documents dans le tiroir avec l'espoir qu'ils pourraient tous profiter de cette surprise. Il trouva tous les outils dont il avait besoin et regagna la maison pour démonter le réservoir des toilettes. Après une demi-heure d'acharnement, il se rendit compte que le problème venait de la pompe et laissa son travail en plan. Il comprit qu'il devrait aller en acheter une neuve lorsqu'il aurait le temps. Quand toute cette histoire de fou serait derrière eux !

J'utiliserai les WC de l'étage en attendant, pensa-t-il.

Et il retourna se coucher.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il fut étonné de voir six heures trente s'afficher. Il avait fini par s'assoupir pendant plus d'une heure. Il sortit de son lit et descendit prendre son petit déjeuner dans un silence insupportable. Il n'avait rien avalé depuis près de vingt-quatre heures et il avait besoin de carburant pour tenir le coup. Il mangea les céréales préférées de ses garçons, le cœur serré.

Il se rendit ensuite dans la salle de bains. Dans le miroir, il détailla son air zombie. Il s'approcha pour observer les cernes gonflés sous ses yeux rougis. Une barbe de cinq jours le grattait alors qu'il s'était rasé la veille. Il ferma les paupières quelques secondes et l'impression que la terre bougeait s'accentua. Il comprit qu'il tenait encore debout par la seule force de l'envie de lutter pour retrouver les siens le plus vite possible.

Il se déshabilla et fila sous la douche. Pendant que l'eau ruisselait le long de son torse, il repensa à la matinée précédente. À l'instant où il avait laissé ses enfants se faire enlever. Il plaça son visage sous le jet, comme pour tenter de se nettoyer de ces souvenirs. Soudain, il entendit la porte d'entrée claquer. Sans réfléchir, il poussa le battant vitré et le flot coula à l'extérieur de la cabine. Il sortit de la pièce à la hâte sans y faire attention, descendit l'escalier et ouvrit. Dehors, il faisait encore sombre et le soleil commençait à peine à colorer l'horizon d'une fine ligne orangée, visible à l'autre bout des champs qu'il pouvait observer entre deux maisons. Il sentit un léger vent souffler sur son corps. Il reprit ses esprits, baissa la tête et remarqua qu'il était nu comme un ver. Il referma immédiatement et remonta pour découvrir que le sol de la salle de bains était détrempé. Il coupa l'eau et regarda le désastre sans jurer. Il avait perdu pied, la disparition de la chair de sa chair le faisait délirer, il était déboussolé.

Après avoir jeté quelques serviettes à terre pour absorber le liquide, il s'habilla et regagna le salon.

Claude s'assit sur le divan, à l'endroit même où il avait vu Maxence et Lucas pour la dernière fois. Il s'empara de son téléphone pour s'assurer qu'il n'avait manqué aucun appel ou message de la part de l'inspectrice. Mais au moment où l'écran allait s'allumer, la sonnette résonna dans toutes les pièces.

Il visualisa immédiatement la fin du cauchemar, le retour de sa famille saine et sauve. Il se leva d'un bond, plein d'espoir. Mais en découvrant l'invitée surprise, le mirage qui avait émergé dans son cerveau s'évapora. Il se retrouva nez à nez avec une jeune femme aux longs cheveux bruns.

— Vous êtes bien monsieur Méar ? s'enquit-elle.

Claude confirma d'un hochement de tête, déçu de s'être laissé berner par son imagination.

— Permettez-moi de me présenter, continua-t-elle en lui tendant la main. Je suis Maude Houx, journaliste *free-lance*. Je travaille actuellement pour une radio nationale qui m'a dépêchée pour venir vous interviewer au sujet de la disparition de vos fils.

— Comment êtes-vous au courant ? s'étonna-t-il.

— Mon employeur a des oreilles qui traînent un peu partout, expliqua-t-elle. Nous savons que vous êtes un héros et que vous avez permis le sauvetage de deux enfants la nuit passée. C'est pour ça que je suis ici… pour vous aider. Nous voulons faire un reportage sur cet événement tragique afin de le diffuser dans la première édition du jour.

— D'où votre présence si tôt chez les gens ?

— Exactement, sourit-elle.

Le père réfléchit un bref instant, puis se recula pour laisser entrer la jeune femme. Ils s'assirent autour de la table et la journaliste lança une application d'enregistrement sur son téléphone avant de poser celui-ci devant elle. Elle récupéra un carnet de notes et Claude commença à relater les faits de la veille. La disparition des garçons, la recherche de Delphine et la piste qui avait mené à la capture des trois kidnappeurs d'enfants. Il s'adressa directement aux ravisseurs de Maxence et de Lucas, en citant à de multiples reprises leurs prénoms. Il implora leurs ravisseurs de les libérer et termina les yeux noyés et la voix serrée par l'émotion.

— Merci pour toutes ces informations, c'était parfait, proclama la journaliste en arrêtant l'enregistrement. Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, il faut que je file si je veux que tout soit prêt pour l'édition de huit heures.

Maude Houx rangea ses notes et Claude la raccompagna jusqu'à sa voiture. Alors qu'ils échangeaient quelques mots, l'homme entendit la sonnerie de son téléphone qu'il avait laissé dans le salon. Il s'excusa, salua la jeune femme et se précipita à l'intérieur.

Il décrocha et la voix de Sora le fit retenir son souffle.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes, se désola-t-elle. Aucun d'eux n'a avoué avoir croisé la route de vos enfants ou de votre compagne.

Claude se passa la main dans les cheveux, leur seule piste s'effritait telle une feuille carbonisée que l'on essaie de maintenir entre

ses doigts. Il la coupa et expliqua son entretien avec la journaliste et l'espoir qu'il mettait dans ce reportage.

— Vous avez raison, plus on en parlera, plus nous aurons de chances de les retrouver sains et saufs. Nous avons diffusé les photos que vous m'avez données sur les réseaux sociaux et sur notre site spécialisé dans les disparitions. Les techniciens ont terminé le traitement de l'image récupérée dans la mémoire de l'appareil de Delphine. On n'y voit malheureusement aucun visage.

Un silence s'installa. Alyana cherchait ses mots.

— Pour revenir aux hommes que nous avons arrêtés hier, reprit-elle avec hésitation, nous avons de nouvelles données en notre possession, mais je préférerais qu'on en parle de vive voix.

En une fraction de seconde, Claude s'imagina des dizaines de scénarii au sujet de ses enfants. Tous partaient dans la même direction, vers une fin peu réjouissante. Il secoua la tête pour chasser ces réflexions.

— Vu que votre voiture est restée ici, une patrouille est en route pour vous chercher, l'informa-t-elle. Elle sera devant chez vous vers huit heures trente. Ça ira pour vous ?

— Oui, répondit-il en fixant ses pieds nus. Je vous laisse, je vais finir de me préparer.

Il monta dans sa chambre pour récupérer une paire de chaussettes, mais son regard s'arrêta sur son réveil-matin. Intrigué, il observa son téléphone en s'asseyant sur le bord du lit pour réfléchir. Il glissa son pouce sur la liste des contacts et la fit défiler jusqu'à l'enregistrement intitulé *Alyana Sora.*

« J'ai un service à vous demander. Pouvez-vous reporter l'arrivée de vos collègues ? »

La réponse ne tarda pas, l'inspectrice s'inquiéta de la raison de cette requête.

« J'ai un petit truc à vérifier, rien de grave. Je vous préviens dès que je suis prêt pour que vos hommes passent me prendre. Merci », envoya-t-il avant d'enfiler ses chaussettes.

Interlude

Maxence avait un marteau-piqueur dans le crâne. Dès son réveil, il avait senti ce mal de tête lancinant, et le ballottement incessant de sa prison. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre : il était de retour dans le coffre de la voiture.

Il tâta du bout des doigts l'endroit exigu dans lequel il se trouvait et fut soulagé en découvrant que son frère l'accompagnait, recroquevillé dans son dos et toujours endormi.

Il se rappela la chambre poisseuse, le lit aux ressorts distendus, le matelas inconfortable. Il se souvint d'avoir vu le petit déjeuner que leur avait offert le tortionnaire, mais cela s'arrêtait là. Comment avait-il pu être transporté de la maison au coffre sans être réveillé, lui qui avait le sommeil léger ? Tout en réfléchissant, il déchiffrait ce qui leur était arrivé. Ils avaient été drogués, les deux fois. Cela expliquait sa perte de mémoire. De l'enlèvement, il ne revoyait que l'instant où il regardait la télévision, bien confortablement installé sur son divan. De la matinée, il ne se souvenait que du repas et ne se rappelait même plus avoir mangé, comme si ses souvenirs s'effaçaient plusieurs minutes avant d'avoir ingurgité le poison. C'était donc forcément cela, il égarait chaque fois de petits bouts de sa vie, juste avant de sombrer sous l'effet des médicaments administrés à son insu.

Un gémissement le stoppa dans ses réflexions. Lucas se réveillait doucement. Maxence se tourna péniblement jusqu'à pouvoir prendre son cadet tout contre lui, afin de calmer le retour des sanglots.

— On est revenus dans le coffre ? s'enquit le plus jeune.

— Oui, il nous emmène ailleurs, expliqua l'aîné, la voix chevrotante.

— Il nous ramène à la maison ?

Aucune réponse ne succéda à ces mots. La gorge nouée, le frère protecteur serra plus fort le petit corps frêle pour le rasséréner, mais pour se rassurer lui-même aussi, comme il aurait pu tenir un oreiller ou son ours préféré au creux de ses bras.

Le bruit des roues devint constant, les secousses plus légères, ils roulaient à présent sur une voie en parfait état. De l'autre côté du

siège, un monologue démarra tout à coup. Maxence retint sa respiration pour mieux entendre et pour tenter d'en décrypter les mots, mais la parole qui arrivait jusqu'à lui était sourde, incompréhensible. La seule chose dont le jeune garçon était certain, c'était qu'il n'y avait aucune colère, aucune rage dans le discours, contrairement à ce qu'il avait perçu la veille. Le contretemps mentionné au moment où ils avaient pu sortir de leur prison était assurément du passé, conclut-il. Relâchant sa respiration, Maxence éprouva une forte angoisse à l'idée que tout se terminerait bientôt.

Il ferma les yeux et son cœur se mit à pleurer silencieusement.

Chapitre 13

Claude activa l'interphone et attendit quelques secondes avant d'entendre les aboiements du chien, suivis de la voix de Florent, son voisin.

— Vous n'allez pas venir tous les jours, grogna ce dernier. Je vous ai donné ce que vous vouliez !

— J'ai encore besoin de votre aide.

La porte de la maison s'ouvrit, le molosse courut jusqu'au portail et s'arrêta net en apercevant l'ancien garde du corps.

— Je vois qu'il vous a reconnu, lança son maître en passant la tête par le battant entrebâillé. Vous pouvez avancer, il ne vous fera rien.

Claude s'exécuta et caressa le chien au passage.

— Finalement, votre gardien n'est pas si méchant, sourit-il au moment d'entrer dans la demeure.

— En effet, il ne ferait pas de mal à une mouche, mais ne le dites à personne, sa carrure suffit à faire fuir les curieux en général. Mes images vous ont-elles permis de retrouver votre famille ?

— Non, et c'est pour cette raison que je suis ici justement.

Le père relata ce qu'il venait de découvrir. Il demanda un autre accès aux vidéos des caméras et les deux hommes prirent immédiatement l'escalier pour se rendre au sous-sol. Le propriétaire des lieux manipula le logiciel de surveillance en suivant les informations reçues. Les images se succédèrent et les quatre yeux se fixèrent sur les *pixels* à la recherche d'un nouvel indice. Personne ne parlait, ils étaient concentrés et les secondes défilaient en haut à droite du moniteur.

— Là, s'écria brusquement Claude en pointant du doigt le centre de l'écran. C'est ce pour quoi je suis venu, j'en suis certain !

Sa conviction était sans faille, Florent appuya sur quelques touches, puis cliqua à plusieurs reprises. Le moteur de l'imprimante se mit en route et une série de clichés se matérialisa sur le papier blanc en insufflant l'espoir dans l'esprit de Claude.

— Merci beaucoup, lâcha celui-ci en récupérant les documents.

Submergé par l'euphorie, il attrapa son hôte dans ses bras et le souleva de quelques centimètres avant de le reposer.

— Je file, ajouta-t-il en prenant la direction de l'escalier sans attendre de réaction de son voisin.

Le chien l'accompagna jusqu'à la sortie de la propriété en remuant la queue. Lorsque le père de famille passa le portail, Florent, qui avait été distancié, lui fit un signe depuis l'entrée.

— Ravi de vous avoir aidé.

Mais Claude ne l'entendit pas. Il téléphonait déjà à Alyana Sora pour qu'on vienne le chercher.

Vingt minutes plus tard, il entrait dans le commissariat avec empressement. Il fut conduit jusqu'au bureau de l'inspectrice, qui avait la tête plongée dans la paperasse. Après les salutations d'usage, elle l'emmena dans une pièce à l'écart pour discuter. Elle avait les traits tirés, il comprit qu'elle avait moins dormi que lui. Elle commença à lui dévoiler les premières informations, il écouta religieusement, la main posée sur sa poche où se trouvaient les impressions des clichés.

Elle lui montra la version retravaillée de la photo du téléphone de Delphine. On y voyait une personne dissimulée par ses vêtements et un masque qui recouvraient chaque centimètre carré de peau. Aucun indice n'était exploitable, on n'y apercevait même pas une mèche de cheveux.

Elle passa ensuite à l'autre piste et lui expliqua que les trois malfrats arrêtés la veille étaient indirectement liés à l'enlèvement de ses enfants. L'un d'eux avait fini par avouer avoir été contacté par l'intermédiaire de courriels anonymes.

— Une adresse poubelle, précisa-t-elle. Nous avons vérifié, elle a déjà été effacée par son propriétaire. Nous attendons une sauvegarde de l'hébergeur, mais je ne me fais pas d'illusions. Vu la minutie du commanditaire, il aura sûrement utilisé un VPN pour masquer sa véritable identité.

Elle raconta à Claude, mot pour mot, ce que le trio lui avait dévoilé. En échange de la promesse d'une somme d'argent conséquente, le mystérieux auteur des messages leur avait demandé de passer à une certaine heure dans la rue de Claude. Les instructions étaient précises, un colis leur avait été livré quelques jours avant avec deux mannequins d'enfants qu'ils devaient disposer à l'arrière de leur

véhicule. Une avance avait été versée sur leur compte en guise de signature du contrat.

— Mais c'est de la folie, ce que vous me racontez ! En plus, vu qu'ils se sont fait arrêter, ils ne toucheront jamais le reste de la somme.

Elle acquiesça.

— À mon tour, maintenant, dit-il d'un air satisfait. Ce matin, j'ai remarqué que l'heure dans ma chambre n'était pas la bonne. Certainement un coup des garçons, qui s'amusent parfois à reconfigurer mon réveil afin de différer mon lever le week-end pour pouvoir regarder la télévision plus longtemps.

Elle sourit en pensant à sa fille, qui était capable d'en faire autant.

— Lorsque j'ai visionné les images des caméras de mon voisin, j'étais donc calé sur un mauvais *timing.* Vingt-cinq minutes de retard, pour être précis.

Il sortit enfin les documents de sa poche et montra les photos imprimées où l'on pouvait apercevoir une vieille berline verte. Le chauffeur était méconnaissable. Il portait une casquette, des lunettes de soleil, des gants et un col roulé remonté sur le bas de son visage.

— Voilà ce que j'ai trouvé en retournant voir les images de la bonne heure ce matin. Avouez que c'est troublant !

— Vous avez été perspicace. Mais comment le ravisseur pouvait-il savoir que vous alliez avoir vingt-cinq minutes de décalage par rapport à la réalité ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. À moins que…

Il leva la tête, les yeux apeurés par la pensée qui venait de traverser son esprit.

— Delphine serait complice ? lâcha-t-il sans y croire.

— Il est encore trop tôt pour le dire. Si vous étiez sous la douche, le véritable kidnappeur a très bien pu aller dans votre chambre pour trafiquer l'heure. Quand on imagine son niveau d'organisation et comment il a piégé les ravisseurs d'enfants hier soir, on peut supposer que nous avons affaire à une pointure qui ne laisse rien au hasard ! Et ils sont peut-être plusieurs.

L'inspectrice saisit la photo du véhicule où l'immatriculation

était lisible.

— On va voir ce que dissimule ce numéro de plaque dans la base de données.

Ils se rendirent près d'un jeune agent à la petite moustache brune. Il lança la recherche ; Alyana descendit au rez-de-chaussée pour acheter trois cafés au distributeur. À son retour, les premiers résultats étaient déjà à l'écran.

— Alors voilà, la voiture aurait été vendue d'occasion il y trois semaines. D'après les documents de l'immatriculation, c'est un certain Stefan Esuideti qui en est propriétaire. Nous supposons qu'il faisait partie de la bande des kidnappeurs d'enfants que vous avez arrêtée hier.

— Pouvez-vous nous trouver plus d'informations sur ce Stefan ? demanda l'inspectrice en posant l'un des cafés sur le bureau.

Elle offrit le deuxième à Claude et but une gorgée du troisième pendant que le moustachu interrogeait la base de données centrale. Ce dernier sentait la pression sur ses épaules et n'osa pas toucher à son breuvage tant qu'il n'avait pas terminé sa tâche. Sa collègue avait la réputation de ne jamais abandonner, surtout quand la vie d'enfants était en jeu.

— Cette personne n'existe pas ! s'écria l'informaticien.

— Comment ça ? Tu en es certain ?

— Oui, je n'ai aucun doute là-dessus ! Le demandeur d'immatriculation a sûrement utilisé de faux papiers. Normalement, ils sont censés vérifier l'exactitude des informations, mais celui qui s'est fait appeler Stefan Esuideti est passé entre les mailles du filet.

Cela n'étonna pas Alyana. L'inconnu qui était derrière toute cette affaire était méticuleux, il ne laissait rien au hasard. Mais elle ne comptait pas s'avouer vaincue aussi facilement. Après avoir terminé son café, elle lança son gobelet vide dans la poubelle, puis se pencha près de son collègue.

— Je sais qu'il existe un nouveau système informatique en test. Il permet de tracer un véhicule sur le réseau de surveillance de la région. J'aimerais que tu y entres les informations de notre berline verte. Si elle est toujours dans les parages, je souhaite qu'on la retrouve au plus vite !

Cela faisait plus de vingt-quatre heures que l'enlèvement avait eu lieu. L'inspectrice connaissait les statistiques, les chances que les

enfants et Delphine soient encore dans sa juridiction étaient minces. Mais elle voulait y croire pour le père plein d'espoir qui se trouvait à côté d'elle.

Chapitre 14

À travers les écrans de contrôle, Claude, l'inspectrice Sora et l'informaticien à la fine moustache suivaient le parcours de la berline verte en accéléré. L'ordinateur analysait des dizaines de caméras à une vitesse vertigineuse. Pas une seule seconde ne lui échappait et depuis qu'il avait repéré l'immatriculation tant recherchée, il ne l'avait plus lâchée.

Certaines vidéos offraient un angle qui permettait d'apercevoir l'ombre du chauffeur, isolé dans l'habitacle. Alyana et Claude échangèrent un regard. Elle lut la peur dans ses yeux et le rassura en optant pour l'hypothèse que les garçons étaient transportés dans le coffre. Elle ne pouvait imaginer qu'un plan aussi élaboré par le kidnappeur n'avait servi qu'à se débarrasser d'eux quelques heures plus tard. Lorsque le père de famille prononça le prénom de Delphine, Alyana fut prise au dépourvu. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait la troisième victime.

Alors que les enregistrements approchaient de la soirée de la veille, le véhicule sortit des radars. Le temps se mit à défiler beaucoup plus vite jusqu'à ce que l'algorithme repère à nouveau sa cible le matin même. La voiture rebroussait chemin sur la route qu'elle avait empruntée quelques heures plus tôt. Après quelques minutes en accéléré, le trio l'aperçut terminer son voyage au cœur d'un *zoning*[1], là où les caméras étaient privées et où l'ordinateur s'avouait vaincu. L'heure affichée en haut à droite avait rattrapé son retard et indiquait l'instant présent.

Le jeune policier modifia quelques paramètres et cinq points de vue émergèrent sur l'énorme mur d'images face à eux.

— Avec ça, nous avons une vue sur les seules sorties possibles de la zone où ils sont. Il ne nous reste plus qu'à attendre que le véhicule ressurgisse.

— Hors de question que nous demeurions passifs, rétorqua Alyana en se levant. Je vais sur place. Tu surveilles les caméras et tu me contactes si la berline réapparaît ! Lance aussi un appel aux voitures banalisées qui seraient dans les parages en leur demandant de se rendre dans ce *zoning* pour essayer de localiser notre fugitif. Mais qu'ils soient discrets, je ne voudrais pas que notre lièvre nous

échappe.

— Je viens avec vous, enchaîna Claude en se levant.

L'inspectrice ne réagit pas et le laissa la suivre. Si elle tentait de le convaincre de rester au commissariat, elle était persuadée qu'il prendrait son propre véhicule pour aller sur les lieux de la traque. Elle préférait donc l'avoir à l'œil en sachant qu'il avait déjà démontré qu'il était capable d'ignorer les lois pour retrouver ses proches.

Moins d'une minute plus tard, Claude et Alyana Sora étaient sur la route. Elle alluma la radio pour garder le contact avec son collègue moustachu qui surveillait les caméras. Le père, plein d'espoir, récupéra son téléphone dans sa poche et afficha la carte des environs sur l'écran miniature. Il décortiqua les sociétés en escomptant deviner où le ravisseur se trouvait.

— Vous pensez que mes enfants et Delphine sont vraiment dans la voiture ? demanda-t-il soudainement.

— Oui, j'en suis persuadée. Bientôt, toute cette histoire sera terminée.

— Mais pourquoi se rendre dans ce *zoning ?* S'il voulait une rançon, il m'aurait contacté ! Je n'y comprends rien…

Le véhicule ne bougeait plus depuis de longues minutes. Maxence écoutait les bruits aux alentours. Il entendait des moteurs de machines tourner à plein régime à proximité, de gros engins passaient à côté en faisant vibrer leur prison métallique.

— Où on est, s'inquiéta Lucas en serra la main de son aîné.

— Nous ne sommes plus à la campagne, ça, c'est certain. Et nous ne roulons plus.

À cet instant, ils sentirent une portière claquer. Le ravisseur était sorti du véhicule et les bruits de pas sur les graviers les informèrent qu'il s'éloignait. Pourquoi les laissait-il seuls alors qu'il y avait du mouvement à proximité ? Le plus grand comprit qu'une opportunité s'offrait à eux. Il se mit à crier, à demander de l'aide, à s'égosiller pour tenter de surpasser le vacarme alentour et être découverts. Rapidement, il fut imité par son frère.

L'inspectrice et Claude venaient d'entrer dans le *zoning* par le sud. Elle examinait le côté gauche de la route pendant que Claude se concentrait sur les bâtiments de droite. Elle avançait au pas pour s'assurer de ne rien manquer.

— Et s'il s'est garé à l'arrière d'une société ? s'inquiéta-t-il.

— Pas de panique, la plus grande partie des *parkings* sont du côté de la rue.

Au fond d'elle, Alyana savait qu'il avait raison, mais il leur était impossible de mener une recherche plus détaillée sans risquer que la berline ne quitte la zone. Elle avait demandé qu'on boucle le *zoning*, mais les voitures de police tardaient et chaque seconde perdue rapprochait la famille de Claude d'une issue défavorable.

Plus ils avançaient, plus l'espoir du père diminuait. À la radio, ils apprirent que deux autres véhicules parcouraient ce labyrinthe d'asphalte où les immeubles remplaçaient les haies et se dressaient fièrement pour leur masquer la vue. Ils arrivèrent à la limite nord sans avoir débusqué la cible. Une interminable ligne droite de tarmac, entourée de prairies qui deviendraient un jour des terrains à bâtir, s'allongeait sur le sol face à eux. Au bout de celle-ci se trouvait une casse.

— Mais c'est bien sûr ! s'exclama l'inspectrice. Quoi de mieux pour cacher une voiture qu'une société qui les entrepose avant de les désosser ou de les détruire ?

Et elle accéléra pour parcourir au plus vite la distance qui les séparait de l'entrée.

Maxence entendit un véhicule s'approcher d'eux. Il se tut et posa la main sur la bouche de son compagnon. Le moteur ronronnait à l'extérieur, certainement à quelques centimètres. Au moment où il s'apprêtait à reprendre ses appels à l'aide, il sentit une forte secousse.

— On bouge à nouveau ? interrogea son frère.

— Oui, mais notre voiture n'est pas allumée ! Il se passe quelque chose d'étrange.

Un nouveau ballottement le fit se cogner la tête contre la paroi. La sensation était différente, comme s'ils étaient en équilibre instable. Le moteur à l'extérieur rugi, il effectuait une tâche ardue. Soudain, les garçons furent attirés vers leurs pieds, avec le sentiment que leur prison se redressait brusquement.

— J'ai peur, renifla Lucas.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, le réconforta son frère en lui serra la main.

L'inspectrice présenta sa plaque à l'employé qui se trouvait

dans son petit cabanon à l'entrée.

— Vous n'auriez pas vu une berline verte passer ce matin ? demanda-t-elle en montrant les impressions faites par le voisin de Claude.

— Je suis arrivé en retard, je viens juste de prendre mon poste, annonça l'homme en appuyant sur un bouton pour que la barrière se soulève. Avancez tout droit, vous tomberez sur mes collègues et vous pourrez les interroger, je suis certain qu'ils pourront vous aider.

Alyana Sora progressa dans ce dédale de carcasses en piteux état. Des véhicules trop vieux pour rouler, d'autres accidentés et déclassés. Il y en avait de toutes marques et de toutes tailles. Retrouver celui utilisé par le kidnappeur semblait plus compliqué que de dénicher une aiguille dans une botte de foin.

— Et s'il n'était pas venu ici pour cacher sa voiture ? s'inquiéta Claude. Et si son but était de s'en débarrasser ! D'après la carte trouvée sur Internet, ils ont des broyeurs et des presses au bout du terrain, droit devant.

Tout vibrait autour d'eux depuis quelques instants. Maxence était pétrifié par la peur. Il ne pouvait plus prononcer le moindre mot. Ses larmes coulaient dans cette obscurité oppressante. Leur cachot se déplaçait, il en était certain, mais comment ? Pour aller où ? Et puis, une sensation de chute, suivie d'un terrible choc, accompagné d'un bruit de métal strident, les secoua.

La berline verte venait d'être lâchée dans le vide avant de retomber lourdement dans la presse. L'inspectrice klaxonnait sans relâche pour attirer l'attention du grutier dont l'énorme engin s'apprêtait à compacter la voiture. Claude vit les pistons s'actionner et l'imposante plaque se refermer sur sa proie dont la tôle pliait comme du simple carton.

Maxence et Lucas entendirent le bruit du puissant moteur qui tassait peu à peu le coffre déjà trop étroit. L'aîné posa la main sur les joues humides de son cadet et lui embrassa le front en murmurant : « Je suis désolé de ne pas avoir pu te protéger. » Il se blottit contre lui pendant que la ferraille compressait leurs corps. « Je t'aime, mon frère ! » souffla-t-il dans une dernière expiration. À peine avait-il prononcé ces mots que le vacarme cessa brusquement. Il ouvrit les yeux et un rai de lumière se répercuta dans ses pupilles. Elle traversait la tôle pliée et éclairait le visage de Lucas. Le moteur redémarra, mais leur espace ne se condensait plus.

— Au secours ! se remirent à hurler les garçons alors que l'engin venait à nouveau de s'arrêter.

— Je suis là ! répondit une voix à l'extérieur. Ça va aller, on va vous sortir de cet endroit.

— Papa ? bredouilla Maxence, envahi par l'émotion qui enserrait ses cordes vocales.

Chapitre 15

Deux employés arrivèrent avec une pince hydraulique de désincarcération. L'inspectrice avait fait descendre le grutier après lui avoir présenté sa plaque.

— Restez sur le côté, je m'occupe de vous juste après, lui avait-elle lancé avec autorité. Vous avez failli tuer trois personnes.

Claude s'était approché de la presse et gardait le contact avec ses fils. Il n'entendait pas la voix de sa compagne, mais n'osait pas aborder le sujet avec eux. Les larmes coulaient toutes seules. Il était partagé entre le soulagement de les avoir retrouvés et l'inquiétude. La berline était dans un piteux état, broyée de toute part. Les enfants étaient-ils en bonne santé ? Où était Delphine ? Pourquoi ne se manifestait-elle pas ? Les questions fusaient dans son esprit, mais il tâchait de rester concentré sur l'instant présent.

La pince fut placée entre le vestige de la porte arrière et le toit pour commencer. Lorsque les employés la mirent en route, la tôle du véhicule se déplia telle une feuille de papier que l'on essaie de déchiffonner. Le père de famille observait avec impatience, la peur au ventre. Chaque crissement métallique le rapprochait de la libération, mais pouvait aussi lacérer l'un des séquestrés. *« Faites attention ! »* pensait-il sans oser prononcer ces mots.

Maxence et Lucas ne pleuraient plus, ils s'étaient recroquevillés sous une couverture qu'on leur avait glissée par l'ouverture créée par la déformation de la berline. Ils ne formaient qu'une boule afin d'éviter toute blessure supplémentaire pendant l'intervention qui faisait grincer leur prison de toute part. Peu à peu, la lumière entrait dans cet endroit étriqué, en même temps que la délivrance. La fratrie touchait à présent du bout des doigts la liberté !

Deux ambulances et trois voitures de police arrivèrent. Les secours coordonnèrent la suite des opérations de sauvetage. Au bout de plus de trente minutes à défroisser le métal, le coffre fut accessible et les brancardiers, après quelques vérifications de l'état des enfants, purent enfin les extraire en toute sécurité. Claude les enlaça et un bonheur ineffable l'envahit. Ils n'avaient que quelques égratignures sur les bras, les jambes et le visage.

— Delphine n'est pas avec vous ? demanda-t-il à Maxence

pendant que les deux frères étaient soignés au bord de l'un des véhicules de secours.

Le jeune garçon resta muet quelques instants, mais son regard inondé parlait pour lui. Le père essayait de comprendre, sans pouvoir imaginer le choc qu'avait subi son aîné.

— Elle était avec nous au début. J'ai entendu un coup de feu, puis il l'a glissée sur le sol…

— Qui ça, il ?

— La personne avec un masque qui a une tête de mouche, réagit Lucas avec de grands yeux effrayés.

L'inspectrice posa la main sur l'épaule de l'homme éploré qui venait de ployer sous le poids de l'annonce.

— Vous devriez les accompagner à l'hôpital, je vais essayer d'en apprendre un peu plus et je vous tiens informé. Je pense qu'il est temps pour vous de souffler, ces dernières vingt-quatre heures ont été pénibles pour vous. Profitez des retrouvailles, nous allons tout faire pour comprendre ce qui s'est passé avec votre femme !

Les garçons montèrent à l'arrière de l'une des ambulances en compagnie de Claude. Sora se retourna vers le grutier qui n'avait pas osé bouger.

— Vous venez avec moi au commissariat, l'informa-t-elle.

— Je ne savais pas qu'il y avait des enfants dans le véhicule, se défendit-il. Je vous le jure ! Je ne veux pas aller en prison…

— Tout dépendra de ce que vous avez à me raconter.

— Je peux prendre quelque chose dans la grue ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je pense que ça vous intéressera.

Elle fit un signe de la tête en guise d'autorisation ; l'homme récupéra une sacoche d'ordinateur, puis monta à l'arrière de l'un des véhicules de police.

Chapitre 16

Le grutier était assis dans une minuscule pièce, seul. Il attendait depuis de longues minutes dans le silence, sa sacoche posée sur la table devant lui. Sora entra avec deux cafés dans les mains. Elle lui tendit le premier et but une gorgée du second avant de s'installer face à lui.

— J'ai pris sans lait et sans sucre, j'espère que ça vous convient ?

— Parfait, répondit-il simplement avant de porter le gobelet à ses lèvres.

— Expliquez-moi tout, je suis curieuse ! Comment en êtes-vous arrivé à vouloir broyer deux jeunes garçons coincés dans le coffre d'une voiture ?

— Je vous l'ai déjà dit, je ne savais pas qu'ils étaient là. Si vous cherchez un meurtrier, vous vous trompez de suspect !

Et l'homme commença à raconter son histoire. La façon dont il avait été contacté par un numéro masqué deux semaines plus tôt. Une voix assurée lui avait offert un travail facile, il devait simplement se débarrasser d'une voiture en échange d'une forte somme d'argent.

Il poussa alors la sacoche.

— Voilà ce que j'ai reçu pour ce *job*. Je ne veux plus de ce fric sale, maintenant que je sais la véritable raison de la demande ! Jamais je n'aurais cru vivre une histoire aussi folle !

L'inspectrice passa une paire de gants en latex, ouvrit la fermeture éclair et regarda à l'intérieur. Elle découvrit des dizaines de liasses de billets de vingt euros. Elle en attrapa une et commença à faire glisser chacune des coupures sous son pouce pour découvrir que seules les deux extrémités étaient de l'argent. Entre elles, il n'y avait que du papier blanc.

— Vous n'avez pas vérifié le contenu ? s'étonna-t-elle.

— En vitesse, j'étais pressé. En réalité, je devais m'occuper de son véhicule hier, mais j'ai eu un contretemps qui a reporté l'opération à ce matin. La personne m'a contacté à de multiples reprises. Elle

voulait absolument que je la débarrasse de son problème avant de commencer ma journée. Elle avait l'air si sûre d'elle lors de nos échanges que jamais je n'ai douté !

— J'ai l'impression que ce n'est pas la première fois qu'on vous propose ce genre d'arrangement !

Mais l'homme ne réagit pas à cette affirmation et détourna le regard.

— Avez-vous rencontré le commanditaire ? reprit-elle. Le reconnaîtriez-vous ?

— J'ai reçu un coup de fil ce matin pour me signaler que la berline était là. Ah oui, je ne vous l'ai pas dit, mais… la voix était étrange, comme robotique. Ça donnait l'impression que la personne employait un modulateur vocal… Vous voyez, le *gadget* à la mode, utilisé par tous les jeunes. Mes enfants en ont d'ailleurs acheté un et je suis incapable de deviner qui s'en sert quand ils le font au téléphone.

Elle lui fit un signe de la main pour lui demander d'aller à l'essentiel.

— Lorsque je suis arrivé près de ma grue, j'ai découvert la sacoche posée contre la porte et le véhicule stationné à quelques mètres. J'ai regardé l'heure, il me restait peu de temps. J'ai jeté un œil rapide à l'intérieur et puis je suis monté dans mon engin pour me débarrasser au plus vite de la carcasse. C'est là que vous avez débarqué en brandissant votre plaque et que j'ai tout arrêté.

L'inspectrice se releva, irritée de comprendre que cette nouvelle piste finissait en impasse. L'homme n'avait rien vu, n'avait aucune information et s'était fait lui aussi rouler, tout comme les trois passeurs d'enfants. Finalement, le kidnappeur avait profité du travail de complices presque gracieusement. Dans le sac, il devait y avoir à peine mille euros, pas plus. Ce n'était pas cher payé pour se débarrasser de deux corps. Après l'interrogatoire, elle confierait cette pièce à conviction pour un relevé d'empreintes, mais elle était persuadée que cela ne mènerait à rien. Sa cible était bien trop minutieuse pour y avoir laissé la moindre trace.

— Je vais vous relâcher, mais votre dossier va partir chez mes collègues. Ils vont entamer une enquête pour association de malfaiteurs !

— Quoi !? bondit le suspect.

— Les véhicules que vous avez détruits ! s'énerva-t-elle. Ne

me dites pas que vous ne saviez pas qu'ils avaient sûrement servi pour des actes illégaux ! D'ailleurs, on va vous garder vingt-quatre heures.

Elle ouvrit la porte et appela un officier en uniforme. Elle le pria de s'occuper du grutier et de l'emmener en cellule afin de lui permettre de commencer à réfléchir à ses actes.

Elle emporta ensuite la sacoche pour la déposer à la scientifique avant de prendre la route pour l'hôpital.

Sa mission était loin d'être terminée. Le cerveau de cette affaire courait toujours et elle tenait à le neutraliser !

Chapitre 17

L'inspectrice Alyana Sora poussa la porte marquée du chiffre 203. C'était une chambre double, le premier lit était occupé par Maxence et le second par son frère. Claude était assis avec ce dernier et deux agents en uniforme questionnaient les garçons pendant que des infirmières soignaient leurs éraflures. Elle s'indigna du manque de tact de ses collègues qui n'avaient pas eu la décence de laisser les enfants se remettre de leurs émotions avant de les interroger. Avec beaucoup de professionnalisme, elle les rembarra gentiment en précisant qu'elle prenait le relais.

Elle s'installa près de la table accrochée au mur et attendit que les deux femmes en blanc terminent leur travail. Elle observa Claude, perdu dans ses pensées. Son regard passait d'un garçon à l'autre et sa main ne quittait pas celle de son cadet. Elle sentit le lien fort qui les unissait tous les trois, et eut l'intuition que l'épreuve de ces dernières vingt-quatre heures n'en était pas la seule origine.

— Je peux vous emprunter votre papa quelques minutes ? demanda-t-elle lorsqu'ils se retrouvèrent à quatre dans la pièce.

Claude alluma le téléviseur sur une chaîne qui diffusait des dessins animés en continu. Il porta Lucas jusqu'au lit de son frère et s'assura de leur confort en ajustant les coussins dans leurs dos. Il se plaça ensuite près de la fenêtre où l'attendait Sora.

Elle lui détailla les informations qu'elle avait tirées du grutier à voix feutrée. Pour elle, le kidnappeur voulait nuire au père de famille par tous les moyens. Ce n'était pas une question d'argent, mais peut-être de vengeance. Dans son ancien métier de garde du corps, il avait certainement eu affaire à des personnes peu fréquentables et elle lui demanda de préparer une liste de suspects potentiels sur lesquels elle pourrait enquêter.

— Et pour Delphine ? s'enquit-il brusquement.

— J'ai une dizaine d'hommes sur le coup, mais si votre fils a raison, je crains le pire, soupira-t-elle.

Un silence s'installa lorsqu'elle aperçut la grisaille qui se dessinait sur le visage de son interlocuteur. Elle posa sa main sur la sienne pour tenter de le soutenir.

— Essayez de vous concentrer sur vos fils pour l'instant. Ils ont besoin de vous ! Nous nous occupons du reste.

Elle lui laissa le temps de retrouver ses esprits, puis se retourna pour prendre congé d'eux. Les enfants étaient rivés sur l'écran, collés l'un à l'autre. Elle mit en garde Claude, le choc post-traumatique pouvait parfois se manifester plusieurs heures, voire plusieurs jours après les événements.

— J'ai une dernière question, hésita-t-elle en regardant le père de famille, qui l'avait suivie jusqu'à la porte. Je travaille avec quelqu'un qui vous a connu plus jeune et il m'a parlé d'un surnom qu'on vous donnait à l'époque : Claude La Poisse. D'où vient-il ?

Celui-ci glissa la main dans ses cheveux d'un air étonné. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait plus entendu ce surnom qui semblait revenir d'un passé oublié et faisait renaître en lui de drôles de souvenirs.

— Ça remonte à mes seize ans environ. Chaque fois que je sortais avec une fille, il lui arrivait des trucs étranges. Bras cassé, pneus dégonflés… L'information s'était répandue si vite qu'à la fin, plus aucune fille ne voulait de moi comme petit ami.

Avec ce qu'il venait de vivre, elle se dit que les choses n'avaient pas vraiment changé. Elle regretta même sa question en devinant les réflexions qui naissaient dans le regard de son interlocuteur.

— C'est du passé ! réagit-elle avec un léger sourire. Bon, je vous laisse avec les enfants et je vais tout faire pour retrouver leur mère saine et sauve, je vous le promets.

Elle comprit aussitôt qu'elle venait de faire une nouvelle gaffe en voyant le visage de l'homme se tordre d'étonnement et de tristesse à la fois.

— Vous savez… Delphine n'est pas leur mère, répondit-il avec des trémolos dans la voix.

Un lourd silence s'érigea entre eux, elle lâcha la porte et s'excusa du malentendu.

— Je ne suis pas certaine de bien avoir suivi, ajouta-t-elle après un bref instant.

— Alexandra, leur mère donc, nous a quittés il y a huit mois de ça, se désola-t-il.

— Je ne comprends pas bien. Vous voulez dire qu'elle est partie ?

— Non, elle est décédée.

Elle réalisa que son intuition était bonne, que c'était l'événement dont il venait de parler qui avait lié ce père et ses garçons à tout jamais. Le destin s'acharnait contre ses proches et lui.

— Mon surnom ne m'a finalement jamais déserté, conclut-il.

Chapitre 18

Claude se réveilla péniblement. Il avait veillé tard afin de terminer sa dissertation pour le cours de français. Il entendit l'agitation monter depuis la cuisine, qui se trouvait sous sa chambre. Il passa dans la salle de bains et s'habilla en prenant tout son temps, plus qu'à son habitude. Il savait que l'impatience grandissait à l'étage inférieur, mais personne ne crierait pour le faire descendre plus rapidement.

Il ne fut pas étonné de découvrir un salon vide en arrivant en bas des marches. Même Isis, le labrador de la maison, l'attendait sûrement dans la pièce voisine. Lorsqu'il poussa le battant, ses parents et sa jeune sœur entonnèrent le traditionnel *Joyeux anniversaire*. Il patienta, comme chaque année, jusqu'à ce que le chant soit terminé avant de recevoir les embrassades de chaque membre de la famille.

— Il y a dix-sept ans, tu n'étais pas encore là. On aurait dû attendre deux heures de plus avant de te le souhaiter, commenta sa mère en regardant l'horloge accrochée au mur.

— Maman, répondit Claude, tu ne comptais pas m'accompagner en classe pour me souhaiter mon anniversaire à la bonne heure, tout de même ?

Il lui fit un clin d'œil ; elle rougit comme si elle y avait pensé et qu'il venait de la démasquer.

Il eut droit à un petit déjeuner copieux, composé de ses mets favoris. Il reconnaissait bien là le côté attentionné de sa maman qui n'hésitait pas à gâter ses enfants, les jours spéciaux.

Juste avant de quitter le domicile familial pour se rendre en cours à vélo, le jeune homme reçut un pique-nique élaboré pour l'occasion. Il sourit en repensant à l'année précédente et au mot qu'il avait trouvé joint à son repas. La préparation débordait d'affection et même si ses camarades l'avaient charrié, la majorité aurait adoré bénéficier d'autant de gentillesse pour leur anniversaire.

Lorsqu'il arriva à l'entrée de son école, Claude fut sollicité de toute part. C'était un garçon populaire, aimé de tous. Il reçut des accolades, des cartes de vœux et quelques petits cadeaux de la part des élèves de sa classe.

Juste avant le début de la première heure de cours, Tonia l'attira dans un coin pour lui parler en privé, ce qui fit hurler sa bande d'amis tels des loups lors d'une nuit de pleine lune.

Embarrassé, le jeune homme sentit ses oreilles chauffer. Tonia était une ravissante adolescente qui avait débarqué à l'école quelques mois plus tôt à la suite du déménagement de ses parents. Très rapidement, elle avait gagné le cœur de tous les célibataires, mais elle avait gardé ses distances. Plusieurs fois, Claude et elle avaient échangé quelques timides sourires sans jamais oser engager une réelle conversation.

— Encore bon anniversaire, commença-t-elle d'une voix fluette.

Il hocha la tête en guise de remerciement et déglutit. Sa gorge se serrait, ses mains devenaient moites.

— J'aimerais mieux te connaître. Ça te dirait qu'on passe un peu de temps ensemble ?

Il sentit ses jambes flageoler et pria pour qu'elles ne le laissent pas tomber. Il n'entendait plus le brouhaha qui les entourait, la plus belle fille de l'école était en train de lui proposer un rendez-vous et plus rien n'avait d'importance.

— Tu… tu n'as pas peur ? bégaya-t-il.

— De quoi ? s'étonna-t-elle.

— On m'appelle Claude La Poisse, tu sais.

Il posa la main à l'arrière de sa tête, gêné.

— Chaque fois qu'une fille s'intéresse à moi, il lui arrive malheur, continua-t-il d'une voix frêle et peu sûre.

Il repensa à ses dernières années, au pneu de vélo dégonflé, aux vêtements disparus après les cours d'éducation physique ou à l'intoxication alimentaire. Toutes ses anciennes copines avaient fini par s'éloigner de lui et une drôle de réputation s'était répandue à propos d'une malédiction qui le touchait et l'empêchait d'avoir une amoureuse. Il avait beaucoup d'amis, mais sa vie sentimentale était au point mort.

— Ne t'inquiète pas pour ça, j'ai la solution.

Il la fixa, curieux de ce qu'elle allait lui annoncer.

— Je me suis renseignée. Les incidents arrivent dans l'enceinte de l'école. Nous n'avons qu'à rester en bons termes ici et nous rencontrer à l'extérieur. La malédiction ne saura même pas qu'on

se voit !

Il accepta avec joie. La situation était surréaliste, mais la façon dont Tonia abordait le problème lui plaisait. Il n'avait pas imaginé que les échanges de regards timides qu'ils se faisaient parfois aboutiraient à un tête-à-tête. Elle comptait passer du temps avec lui coûte que coûte et briser le cycle d'infortunes sentimentales !

Le rendez-vous fut fixé pour le week-end suivant. Une sortie au cinéma. Elle l'embrassa maladroitement sur la joue, ce qui le fit exploser de l'intérieur. Il retourna près de sa bande d'amis ; elle retrouva les filles avec lesquelles elle traînait régulièrement. Au moment où Claude sentit que les questions allaient fuser, il fut sauvé par la sonnerie qui annonçait la première heure de cours.

Le reste de la journée s'écoula trop lentement pour lui. La petite fête organisée par sa famille n'empêcha pas Tonia de demeurer dans ses pensées. La fin de la semaine fut la plus interminable de sa courte existence.

Lorsque le samedi arriva enfin, Claude passa un long moment à se préparer avant d'être conduit par son père à la gare, où l'attendait Tonia. L'adolescente aux cheveux fins plongeant dans son dos et aux lunettes rondes rayonna dans le fond des yeux du jeune homme complètement sous le charme. Il sentit des papillons battre des ailes dans son ventre et son esprit vagabonder sur un nuage de douceur.

— J'ai déjà pris les billets de train, sourit-elle en agitant les deux bouts de carton.

Il lui proposa de la rembourser, mais elle lui souffla que c'était cadeau, pour son anniversaire, tout en déposant un délicat baiser sur sa joue.

Durant le trajet, elle s'installa face à lui. Intimidé, il regarda défiler le paysage pendant de longues minutes sans prononcer le moindre mot. Elle l'interrogea sur le long-métrage qu'il souhaitait voir afin de le détendre.

— Le film n'a pas d'importance, du moment que je suis en ta compagnie…

Il avait lâché cette phrase sans réfléchir ; elle se sentit gênée à son tour. Ils échangèrent alors quelques banalités pour changer de sujet, et ils finirent par gagner un peu en confiance.

Lorsqu'ils arrivèrent au cinéma, Claude laissa Tonia choisir la séance. Il voulut payer, mais elle fut plus rapide à dégainer son argent.

Elle expliqua que l'occasion était exceptionnelle et que la prochaine fois, il pourrait sortir son portefeuille.

Ils s'installèrent dans un coin de la salle et, juste avant de s'asseoir, elle profita de leur rapprochement pour l'embrasser sur le bout des lèvres. Elle glissa ses doigts entre ceux de Claude quelques instants, comme pour prolonger ce moment magique.

— Ça, c'est le véritable cadeau. Joyeux anniversaire, murmura-t-elle tout en déposant sa veste sur l'un des sièges. Je reviens, besoin urgent !

Ils se lâchèrent, Claude prit place tout en la regardant cheminer vers la sortie.

Tonia longea le couloir qui menait aux toilettes. Elles se situaient à l'étage inférieur. Elle croisa quelques personnes sans y faire attention. Son esprit vagabondait dans le bonheur. Un escalier plongeait vers un espace tamisé où un panneau indiquait la direction pour les femmes et les hommes. L'endroit était désert, elle descendit quelques marches avant de sentir une présence dans son dos. Imaginant qu'il s'agissait de Claude, la jeune adolescente se retourna en affichant une immense gaieté, mais elle se retrouva face à une silhouette dont le visage était dissimulé par une capuche.

Tonia abandonna son sourire et vit les deux mains de l'inconnue se poser sur sa poitrine avant de la pousser violemment en proclamant :

— Il est à moi !

La poisse qui entourait Claude prenait soudainement des traits humains, et elle venait de faire une nouvelle victime qui passerait plusieurs mois plâtrée…

Chapitre 19

Claude regarda l'heure sur l'écran de son téléphone. Il avait encore le temps, ses garçons avaient réclamé de pouvoir rester à l'étude pour faire leurs devoirs, mais il connaissait la véritable raison, ceux-ci souhaitaient surtout jouer avec leurs amis.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'enlèvement. Le *coach* sportif avait adapté ses horaires pour offrir plus de disponibilité à ses fils. Il gardait contact avec l'inspectrice Sora, car le corps de Delphine n'avait pas été retrouvé.

Assez rapidement, Lucas et Maxence avaient demandé à retourner à l'école. La psychologue qu'ils consultaient n'y avait vu aucune contre-indication.

— Si c'est ce qu'ils veulent, il faut le leur permettre, avait-elle conseillé au père de famille. Ça leur changera les idées de côtoyer d'autres jeunes de leur âge, d'apprendre et de s'amuser. On pense souvent, à tort, qu'il est nécessaire de couper les traumatisés du monde durant un certain temps. Pour les protéger, dit-on. Mais chaque personne est différente et les enfants ont une faculté de se remettre en selle impressionnante.

Alors, Claude avait accepté et tout s'était très bien passé.

Les complications arrivaient plutôt lorsque le soleil se couchait. Des réveils en sursaut, des pleurs ou des crises d'angoisse morcelaient le sommeil de la famille. Les garçons finissaient régulièrement leurs nuits dans le lit de leur père.

Claude posa son téléphone sur le bureau et descendit à la cuisine pour s'hydrater. En passant devant le meuble où se trouvaient ses clés, il se souvint qu'il n'avait pas encore relevé le courrier du jour. Il attrapa le trousseau et, en ouvrant la porte, il fut surpris par la chaleur de l'extérieur qui s'engouffra dans sa demeure climatisée. Il s'avança jusqu'à la boîte aux lettres où il récupéra quelques enveloppes sans importance.

Au moment de rentrer, l'un de ses voisins l'interpella. C'était un homme âgé, à la retraite. Un ancien garagiste qui avait toujours l'amour des voitures au fond de lui.

— Alors, on a changé de véhicule sans me demander conseil ?

interrogea-t-il.

— Non, je n'ai pas changé, s'étonna Claude en montrant le sien, stationné devant l'entrée.

— Je parle de votre dame. Je l'ai aperçue l'autre jour monter avec les enfants dans une berline verte. Pour ce que j'en ai vu, je tiens à vous prévenir que ce choix n'est pas judicieux, la carrosserie est en mauvais état.

— Je ne comprends pas. Quand est-ce arrivé ?

— Il y a deux semaines environ… c'était dans la matinée. Elle avait l'air pressée. Je ne pense pas qu'elle m'ait remarqué.

Claude resta abasourdi un bref instant. Son cerveau avait besoin de faire le point, de relier les informations. Il voyait son voisin remuer les lèvres, mais il n'entendait plus rien.

— Je vous prie de m'excuser, lâcha-t-il brusquement, j'ai un coup de fil à passer !

Il salua le vieil homme de la main et rentra chez lui avec empressement. Il jeta les publicités sur le meuble de l'entrée et regagna son bureau pour récupérer son téléphone.

Julie regarda arriver la voiture sur le *parking* avec étonnement. La jeune femme travaillait dans l'établissement comme stagiaire depuis un mois et connaissait déjà la plupart des véhicules des parents des enfants qui restaient à la garderie le soir. La citadine blanche qui venait de débarquer à l'instant, elle ne l'avait jamais vue. Il demeurait une vingtaine d'écoliers qui jouaient dans la cour. Elle s'approcha de la grille alors qu'une dame à l'allure distinguée, lunettes de soleil sur le nez, marchait dans sa direction.

— Bonjour, vous êtes là pour qui ? s'enquit la surveillante.

— Je récupère Maxence et Lucas.

Julie balaya l'ensemble des élèves encore présents et repéra rapidement les deux frères. Ce jour-là, elle était seule, l'institutrice qu'elle aurait dû seconder avait été obligée de rentrer chez elle pour cause de vertiges.

— Ce n'est pas leur père qui vient les chercher, aujourd'hui ? s'étonna la stagiaire.

— Non, il est occupé. Je suis sa compagne.

— Vous m'excuserez, mais comme je ne vous ai jamais vue, je

vais devoir vérifier la liste.

L'inconnue, de l'autre côté de la grille, hocha la tête pour l'encourager à s'assurer qu'elle était mentionnée sur les documents d'autorisation de l'école. L'établissement était strict et ne laissait pas partir les enfants avec n'importe qui.

La surveillante se dirigea vers le bâtiment pendant que la compagne de Claude cherchait au loin le duo de garçons. Elle détourna le regard en entendant le battant grincer. Julie entrait dans son local. Quelques instants plus tard, elle sortit avec une poignée de feuilles qu'elle se mit à analyser.

Claude était atteint d'étourdissements. La vérité venait de lui sauter au visage tel un animal enragé sur sa proie. Il chercha dans la liste des numéros celui de l'école. Ses mains tremblaient, son cerveau ne parvenait pas à faire le point sur les informations qui se mélangeaient sans qu'il arrive à reconstituer le *puzzle* des événements ! Pourquoi ?

Il ouvrit le détail du contact et appuya sur le bouton « appeler » avant de porter l'appareil à son oreille. Il patienta, fébrile, puis les premières tonalités résonnèrent.

Alors que la stagiaire s'arrêtait sur la bonne page et allait demander son identité à la femme qui attendait toujours près de l'entrée, elle entendit le téléphone sonner. Elle stoppa net.

— Vous permettez trente secondes que je réponde ?

— Ça fait déjà un moment que je poireaute, je suis pressée ! Regardez sur votre document à Delphine Baché, c'est moi !

Pendant que le signal de l'appel continuait de résonner dans la cour, Julie fit glisser son doigt le long de la liste et tomba sur le nom qui se trouvait effectivement indiqué comme personne ayant l'autorisation de venir chercher Maxence et Lucas.

— J'arrive, lança-t-elle en opérant une volte-face.

Elle s'empressa de retourner jusqu'au téléphone, qui ne cessait d'émettre son agaçante sonnerie réglée sur le volume le plus haut.

Claude entendit la notification d'un double appel et regarda son écran. L'inspectrice Sora tentait de le joindre. Il mit la communication en attente et décrocha.

— Bonjour, monsieur Méar, il faut que je vous parle de toute urgence !

— Moi aussi, mais laissez-moi cinq minutes, je suis déjà en ligne.

À l'école, la stagiaire attrapa le combiné et tomba sur une musique d'ascenseur. À l'extérieur, la voix de Delphine l'interpellait avec impatience. Elle posa l'appareil sur le bureau, sortit et appela les deux frères.

— Allô ! Allô ! s'époumona Claude à l'autre bout de la ligne qu'il venait de reprendre.

Mais la jeune femme était déjà dehors et ne pouvait percevoir le faible son qui provenait du minuscule haut-parleur.

— Vous n'avez rien oublié ? demanda-t-elle à Maxence, qui arrivait.

— Nous avons tout, répondit le garçon en se retournant vers son petit frère.

Lorsqu'il fut assez proche de la grille, il s'arrêta en reconnaissant le visage de Delphine, qui venait d'ôter ses lunettes de soleil.

Claude gardait le téléphone à l'oreille. Il descendit les marches à toute vitesse et sortit de chez lui sans prendre le temps de verrouiller l'entrée. Il pénétra dans son véhicule et l'appel fut transféré sur les haut-parleurs de l'habitacle. Tout en mettant le contact, il désespérait. Le silence avec qui il était en communication depuis d'interminables secondes n'était pas bon signe. Pourquoi la personne qui avait décroché ne répondait-elle pas ? Jamais il n'avait démarré aussi vite. L'école était à un quart d'heure en voiture, s'il appuyait sur le champignon, il pourrait gagner une ou deux minutes, mais un drôle de pressentiment ne le lâchait pas.

— Que fais-tu là ? s'étonna Maxence. Tu n'es pas morte ?

— En voilà une façon de m'accueillir ! rétorqua Delphine sans perdre le sourire qu'elle avait posé sur son visage. Je voulais vous faire une surprise, ils m'ont retrouvée ce matin et votre père a pensé que ça vous ferait plaisir de me voir !

La surveillante ne comprenait pas tout à leur échange. Elle encouragea les enfants à s'avancer ; ils passèrent la grille. La compagne de Claude remit ses lunettes et attrapa leurs cartables.

— Merci et bonne fin de journée, conclut-elle tout en progressant avec les garçons sur les graviers du *parking.*

Alors qu'elle ouvrait le coffre de la citadine, la stagiaire retourna déposer les documents qu'elle tenait en main. Juste après les avoir rangés, elle s'empara du combiné et entendit le bruit d'un véhicule en mouvement.

— Allô ?

— Je suis le père de Maxence et Lucas ! Une certaine Delphine Baché pourrait venir les chercher, vous ne devez pas laisser partir mes enfants avec elle, c'est très important !

Prise de panique, la stagiaire lâcha le combiné et se retourna pour regarder à l'extérieur, mais la citadine blanche avait déjà disparu…

Chapitre 20

Sora s'arrêta au milieu du *parking.* Plusieurs voitures de police se trouvaient déjà sur place. En quittant la sienne, elle détailla la scène et localisa immédiatement Claude, dont l'énervement ne laissait aucun doute. Il faisait les cent pas en répondant à deux agents qui prenaient des notes dans un carnet.

Lorsque l'inspectrice s'approcha, elle n'eut pas besoin de parler. Le père de famille la regarda dans les yeux quelques secondes.

— Delphine ? lâcha-t-elle.

— Delphine ! explosa-t-il.

Alyana Sora demanda à ses collègues de leur accorder quelques minutes et ils s'éloignèrent de quelques mètres.

— Comment avez-vous compris ? interrogea-t-elle.

— L'un de nos voisins l'a aperçue au volant d'une berline verte, le jour de l'enlèvement… avec les enfants.

Il avait la voix tremblante, exaspérée. Il la sonda de son regard désemparé.

— J'ai mené une petite enquête parallèle en voyant que nous n'arrivions pas à retrouver le corps. J'ai appris qu'elle n'était pas domiciliée chez vous et je suis remontée jusqu'à un hôpital psychiatrique d'où elle s'est enfuie il y a quelques mois.

— Attendez, l'interrompit-il. Je ne comprends rien de ce que vous me racontez.

— Votre compagne suivait une thérapie, dans une clinique réputée pour traiter des dossiers difficiles. J'ai eu l'occasion de discuter avec l'un des infirmiers il y a quelques heures et ce qu'il m'a dévoilé n'est pas beau du tout.

L'inspectrice avait rencontré l'homme en blouse blanche lors d'une première visite où elle avait cherché à en savoir plus sur le cas de Delphine. Celui-ci n'avait pas été loquace, mais avait fini par la recontacter ce matin-là. Il lui avait expliqué que l'évasion de la jeune femme avait fait grand bruit en interne, mais n'avait pas été signalée.

— Pour une question de budget, avait-il révélé à Alyana au téléphone.

Il avait justifié que les entrées et sorties étaient surveillées et que pour garder un nombre de lits important et des subsides en conséquence, l'établissement n'avait le droit à aucune erreur. Lorsque Delphine s'était enfuie, le directeur l'avait officiellement diagnostiquée comme étant mentalement apte à réintégrer la société.

— Mais moi, je sais, j'en ai déjà vu des dizaines comme elle. Cette patiente souffre de plusieurs troubles très graves ! C'est une psychopathe capable de tout pour arriver à ses fins ! s'était énervé l'infirmier face au comportement de ses supérieurs. Ils croient qu'avec une thérapie et quelques médicaments, ils peuvent soigner tous les maux de l'esprit, mais je suis persuadé que certains de nos hospitalisés leur laissent entendre ce qu'ils souhaitent. Et à ce petit jeu-là, Delphine est peut-être l'un des pires cas que j'aie connus.

Il expliqua qu'il avait tenté d'alerter ses collègues, mais personne ne l'avait pris au sérieux. Delphine possédait des capacités étonnantes. Elle cachait sa véritable identité, mettait un masque de la normalité sur ses pensées dérangées. Elle manipulait son entourage comme personne.

— Delphine est un danger pour ses proches, avait-il conclu avant de raccrocher. La savoir dans la nature est inquiétant ! Méfiez-vous, elle aura toujours un coup d'avance sur vous.

Claude s'était accroupi et se tenait la tête. Il n'arrivait pas à imaginer que la femme pour qui il avait des sentiments avait pu le trahir. Elle qui s'occupait si bien de ses deux garçons, il ne comprenait pas pourquoi elle désirait absolument s'en débarrasser. Cela n'avait aucun sens, et pourtant, elle avait manipulé les kidnappeurs d'enfants et l'employé de la casse de voitures. Elle avait sans aucun doute élaboré son plan longtemps à l'avance, peut-être même depuis qu'ils s'étaient retrouvés. Et alors qu'il réfléchissait à tous les incidents de cette dernière quinzaine, il se demanda quel pouvait bien être son mobile. Claude pensa qu'il lui manquait la pièce la plus importante du *puzzle* pour comprendre cette histoire invraisemblable.

— Ils sont en danger ? s'inquiéta-t-il en relevant la tête.

— Oui, il ne fait plus aucun doute qu'elle est derrière le *kidnapping* et tous les événements qui ont suivi. Elle a brouillé les pistes, elle s'est moquée de nous et l'intelligence dont elle a fait preuve montre qu'il ne faut pas prendre ce nouvel enlèvement à la légère. Nous avons déjà établi plusieurs barrages sur les axes

principaux et avons averti les aéroports et les gares. Mais je ne pense pas qu'elle essaie de fuir le pays, et certainement pas par des moyens aussi peu discrets !

Chapitre 21

Dans la voiture, Lucas était silencieux ; Maxence ne tarissait pas de questions.

— Où as-tu été retenue ? Comment as-tu fait pour manger ? Comment la police t'a-t-elle retrouvée ? Pourquoi nous ont-ils séparés ?

— Je ne me souviens plus, répétait sans cesse Delphine.

Ou alors elle disait qu'elle ne savait tout simplement pas.

— La seule chose qui compte, c'est que je sois à nouveau près de vous, non ? lâcha-t-elle au bout d'un moment en fixant l'aîné dans son rétroviseur principal.

L'enfant acquiesça avant de tourner la tête vers la route qui défilait.

— Nous allons retrouver votre père, le rassura-t-elle en voyant sa mine contrariée. Mais avant, nous allons devoir changer de voiture. Celle-ci est une location.

Ils pénétrèrent dans le *parking* d'un centre commercial. La jeune femme se gara au premier niveau, tout au fond, près d'une camionnette noire. Elle invita les frères à descendre, déverrouilla le véhicule voisin et fit coulisser la porte. Les garçons aperçurent quelques bagages. Delphine en transféra d'autres qui se trouvaient dans le coffre de la voiture.

— C'est avec celui-là que nous allons continuer la route ? s'étonna Maxence.

— Ça te plaît ? On pourra se placer à trois à l'avant. J'avais besoin d'espace pour tout emporter. Nous partons pour plusieurs jours.

Elle ferma les deux véhicules et mit les clés dans son sac. Elle attrapa les garçons par la main, un de chaque côté, et les entraîna vers le grand bâtiment où se trouvaient une multitude de petits magasins et un hypermarché.

Ils se rendirent dans ce dernier et parcoururent les rayonnages à la recherche de nourriture.

— Vous pouvez prendre un bonbon chacun pour manger pendant que je roule, leur annonça-t-elle.

Ça les occupera pendant le trajet.

Elle paya leurs achats et, alors qu'ils progressaient dans les allées pour rejoindre leur moyen de transport, Maxence eut l'impression que sa belle-mère faisait un signe de la tête dans le vent. Tout de suite après, elle lui lança un clin d'œil, il sourit et oublia ce qu'il venait de remarquer.

Arrivés à la camionnette, les enfants s'installèrent à l'avant. Elle leur demanda de patienter et entra dans la partie arrière en refermant derrière elle. Lucas et Maxence attendirent sagement. Ils étaient heureux d'avoir une vue aussi dégagée de la route. Delphine avait même prévu le réhausseur pour le cadet, qui se trouvait au centre. Quelques minutes plus tard, la ravisseuse prenait la place du conducteur et leur distribua les friandises choisies pour le trajet. Elle avait changé ses vêtements et portait à présent une casquette dans laquelle elle avait remonté ses cheveux pour que l'on n'en distingue plus la longueur ni la couleur.

— En route, mauvaise troupe ! sourit-elle aux deux passagers assis confortablement à ses côtés.

Ils lui rendirent son sourire.

Delphine emprunta l'ancienne sortie qui existait avant même que le centre commercial ne soit construit. Elle donnait sur une ruelle déserte, aux murs tagués. Dans sa tête, le chemin était tout tracé : ils circuleraient par les axes les moins fréquentés jusqu'à l'extérieur de la ville. Les enfants impatients de retrouver leur père pour des vacances improvisées ; Delphine consciente que cette escapade serait la dernière des deux frères…

Chapitre 22

Chaque soir, dans le couloir, les protestations de quelques patients bien décidés à ne pas se coucher se faisaient entendre dans un rituel immuable. Les infirmiers de garde devaient ruser pour que les récalcitrants acceptent l'extinction des feux.

Delphine regarda sa montre. D'ici une quinzaine de minutes, le silence regagnerait l'étage et les rondes commenceraient enfin. Grâce à son comportement exemplaire, la jeune femme avait déménagé dans une chambre individuelle un mois auparavant. Depuis quelques jours, elle s'était liée d'amitié avec un gardien nouvellement engagé. Il sortait tout juste de l'école quand ils avaient échangé quelques mots pour la première fois. Elle avait *flirté* avec lui pendant qu'ils discutaient, un peu plus longtemps à chaque conversation.

Et ce soir-là, Delphine guettait avec impatience son arrivée. Elle avait prévu une surprise pour lui. Elle s'abaissa près de son lit et glissa la main en dessous pour vérifier la présence du sac préparé dans la matinée.

L'hospitalisée regarda l'heure, les gardiens commenceraient leur surveillance très bientôt. Dans la pénombre de sa chambre, elle se dirigea vers la salle de bains, retira sa blouse de nuit et enfila un jean, un tee-shirt et de petits souliers qui l'attendaient. Elle entendit le battant s'ouvrir alors qu'elle venait de plonger son pied dans sa seconde chaussure.

— C'est Maxime, chuchota une voix de jeune homme.

Delphine l'interpella pour le guider dans la pièce adjacente. Il fut surpris de la voir en tenue de jour.

— Mais que fais-tu ? Il est l'heure de dormir, s'étonna-t-il.

Elle ne répondit pas et s'approcha. Il recula, se cogna contre l'évier et déglutit, acculé. Le nouveau gardien avait tout de suite été séduit par le visage angélique de Delphine et appréciait leurs conversations. Il en avait oublié l'une des premières règles de son métier : ne pas se lier, d'aucune façon, avec une patiente, surtout dans le bloc de haute surveillance. La femme semblait si normale qu'il ne pouvait imaginer qu'elle puisse être un danger pour quiconque.

— Tu ne m'aimes pas comme ça ? demanda-t-elle avec une

moue boudeuse.

— Tu sais très bien que je te trouve mignonne, concéda-t-il.

Mais il avait du mal à opter pour l'attitude adéquate envers elle. Delphine s'était collée tout près de lui, il pouvait sentir son souffle. Il posa la main sur le meuble au moment où leurs lèvres se rapprochaient. Elle sortit un mouchoir et l'appuya sur la bouche de l'homme en s'excusant pour ce qu'elle faisait. Il s'écroula immédiatement, sans avoir le temps de réagir. Elle retint le corps ayant perdu toute tonicité. Elle le ficela et le bâillonna avant de fermer le battant de la salle de bains.

Delphine empoigna son baluchon sous le lit, puis s'assura par le hublot que le couloir était désert. Elle se précipita jusqu'à la porte située à quelques mètres et qui donnait sur l'escalier de secours. Elle descendit au premier sous-sol et ouvrit à l'aide du trousseau récupéré sur sa victime. Une multitude de véhicules étaient alignés face à elle. Elle appuya sur le déverrouillage d'une seconde clé et les clignotants d'une petite citadine lui signalèrent son moyen de transport.

Elle s'installa derrière le volant et démarra à une vitesse contenue. Le portail de sécurité se souleva à son approche. Elle s'était assuré qu'aucun contrôle ne l'empêcherait de sortir de l'établissement en questionnant discrètement le jeune gardien. Sous le charme du regard de Delphine, il avait répondu sans réfléchir aux indications qu'il fournissait.

Elle s'engagea sur la route, fière de la réussite de son plan. Elle venait de s'évader de la prison où de prétendus proches l'avaient enfermée quelques mois auparavant, pour son bien.

Quelques jours plus tard, Delphine contacta le directeur de l'établissement pour lui expliquer qu'elle était en possession d'informations qu'il préférerait certainement garder sous silence.

— Vous avez une maîtresse, avait-elle dévoilé. Si je suis à nouveau enfermée, je n'hésiterai pas à envoyer une jolie petite enveloppe à votre femme !

L'évasion fut étouffée et la jeune femme retrouva sa liberté.

Chapitre 23

Claude savait que le temps était compté. Delphine l'avait berné, il s'en voulait d'avoir baissé la garde, de lui avoir permis d'entrer dans sa vie, dans celle de ses enfants. Il repensa à leur première rencontre, peu après avoir perdu Alexandra, sa femme. Il s'était laissé charmer par le surplus d'affection que Delphine lui offrait. Rapidement, elle avait trouvé ses marques, s'était installée chez eux, avait établi une amitié forte avec les garçons. Pourquoi, à présent, voulait-elle s'en débarrasser ? Le *coach* sportif se demanda s'il n'était pas le suivant sur la liste des victimes de cette psychopathe. Le plan de celle-ci était-il de l'affaiblir en s'attaquant à ce qu'il avait de plus cher au monde ? Il regrettait la disparition d'Alexandra, et avec elle le cocon qu'il avait créé.

Un *beep* provenant de la radio du véhicule le fit revenir au présent. Alyana Sora répondit à l'appel reçu. Ils se dirigeaient vers le commissariat, on leur annonça qu'on avait retrouvé la trace de la fugitive. L'inspectrice ouvrit sa fenêtre et claqua son gyrophare aimanté sur le toit de sa voiture avant d'actionner les sirènes. Devant elle, tous la laissaient passer, lui offraient une voie royale vers, elle l'espérait, la résolution de cette affaire qui venait de regagner en puissance et l'avait frappée tel l'*uppercut* d'un boxeur.

Quelques minutes plus tard, ils déboulèrent dans les locaux de la vidéosurveillance.

— Qu'avez-vous trouvé ? s'impatienta Alyana alors que son collègue cherchait le bon *time code.*

Il présenta les images de plusieurs caméras de contrôle des rues de la ville. On y voyait clairement Delphine circuler dans sa citadine blanche, avec les enfants à l'arrière. Un gros plan, pris à un feu rouge, montrait les garçons sereins, presque souriants. Claude soupira de soulagement, ses fils étaient en bonne santé et ne semblaient pas effrayés par leur belle-mère.

L'inspectrice regarda son *smartphone*. Un nouveau message venait d'arriver. Elle resta silencieuse quelques secondes, puis releva la tête.

— Ils ont trouvé la voiture qu'elle a utilisée. Vous pouvez m'accompagner, proposa-t-elle à Claude.

— Faites une sauvegarde de ces vidéos et mettez-les sur le serveur de notre équipe, enjoignit-elle à son collègue juste avant de sortir. J'aimerais les revisionner quand je reviendrai.

Le duo repartit sur la route, roulant à toute allure pour rejoindre le *parking* du centre commercial. Le soleil commençait à disparaître à l'horizon. Cela faisait plusieurs heures que Delphine avait enlevé les enfants, elle pouvait être n'importe où, et le seul indice qu'ils avaient était cette voiture abandonnée.

Lorsqu'ils arrivèrent près de la citadine blanche, un civil était présent et une équipe de la scientifique inspectait l'habitacle.

— Qu'avons-nous ? demanda Alyana en s'approchant de ses collègues.

— La société de location nous a envoyé l'un de ses employés pour ouvrir le véhicule, expliqua un agent en uniforme tout en désignant le civil qui demeurait un peu à l'écart. Nous n'avons rien trouvé à l'intérieur à part ce cliché.

Il tendit le papier glacé qu'il tenait avec des gants en direction d'Alyana et de Claude. On y voyait ce dernier en compagnie de Delphine, en mode *selfie*. L'homme se rappela qu'ils avaient pris cette photo pendant un week-end en amoureux. Lorsqu'elle l'avait convaincu de laisser Maxence et Lucas chez ses parents pour qu'ils puissent bénéficier d'une certaine intimité.

— Nous sommes en train de relever les empreintes, continua l'agent. Mais avec cette image, il ne fait aucun doute que nous sommes devant la voiture qu'elle a utilisée pour se rendre à l'école. La description donnée par l'institutrice correspond.

— Je suppose qu'elle n'est plus dans le centre commercial ? tenta l'inspectrice.

— Non, nous avons déjà visionné les caméras de surveillance interne et on la voit partir avec quelques courses. Nous pensons qu'elle a changé de moyen de locomotion à cet emplacement. Elle avait certainement repéré les lieux. Figurez-vous que c'est le seul endroit du *parking* qui n'est pas filmé. Nous sommes ici, en réalité, dans une zone qui prolonge le centre commercial et qui appartient à la ville.

Sora les laissa continuer leurs analyses et se rendit au poste de contrôle de la galerie marchande en compagnie du père de famille de plus en plus sur les nerfs.

Le responsable de la sécurité les accueillit et ne tarda pas à leur montrer les diverses vidéos qu'il avait sauvegardées à la demande des agents présents sur les lieux les premiers.

Claude observait attentivement les différentes prises de vue. Il avait le regard sombre, rempli de haine envers cette femme qui mettait la chair de sa chair en danger. L'apercevoir se pavaner, comme si de rien n'était, le dégoûtait. Comment pouvait-elle garder ainsi son sang-froid ? Comment pouvait-elle s'exposer de la sorte alors qu'elle était recherchée ?

— Vous pouvez revenir en arrière de quelques secondes ? bondit-il soudainement.

Le garde s'exécuta, puis repassa les images au ralenti.

— Regardez, elle savait que nous allions la trouver. Elle nous fait un signe de la tête, avec un léger sourire.

Claude leva les yeux au plafond en soupirant, énervé par la situation. Elle les narguait, cela ne faisait aucun doute.

— Elle avait tout programmé, ajouta-t-il. Il s'agit de son plan B. On a retrouvé les garçons avant qu'elle ne s'en débarrasse ! Elle savait que ça pouvait se produire et elle avait anticipé cette éventualité. Cette garce avait déjà prévu l'étape suivante au cas où. Elle continue à jouer avec nous !

L'inspectrice et le responsable furent surpris en observant le comportement de la jeune femme. Claude avait vu juste, elle avait escompté qu'ils la traceraient dans cette galerie marchande. Elle voulait qu'ils découvrent la voiture, et c'était la raison pour laquelle elle avait laissé traîner la photo. Ce n'était pas une erreur de sa part, mais un geste prémédité. Elle jouait avec les nerfs de ses poursuivants, et pour l'instant, elle avait chaque fois une longueur d'avance. À présent, ils ne savaient plus dans quel véhicule les garçons et elle se trouvaient, ce qui allait rendre les recherches à travers les caméras bien plus compliquées. L'inspectrice prit une photo d'un arrêt sur image où l'on voyait clairement les habits portés par Delphine.

— Avec les objectifs intelligents installés un peu partout, nous pourrons peut-être la repérer grâce à sa tenue vestimentaire, expliqua Alyana juste avant d'envoyer le cliché aux agents de surveillance de la ville.

Le responsable remit en route la compilation d'enregistrements qui montraient le parcours du trio recherché. Sur la dernière vidéo, Delphine sortait par la porte principale du centre commercial,

triomphante.

Chapitre 24

Le lendemain, Claude se sentit assommé au réveil. La nuit n'avait pas été reposante. Sora avait fini par le convaincre de rentrer chez lui, et elle en avait fait autant. Continuer les recherches en état de fatigue n'était pas une bonne idée.

— On réfléchit moins bien lorsque l'on manque de sommeil, avait-elle argumenté. Et tout ne va pas s'arrêter. Une partie de mes hommes vont bosser de nuit et la scientifique a une équipe de garde. Elle m'a promis de traiter les relevés pris sur la voiture retrouvée dans le *parking* en urgence.

Ils s'étaient séparés sur ces derniers mots. Le père de famille désabusé avait regardé la dépanneuse emporter la citadine blanche où ses enfants s'étaient assis quelques heures plus tôt, la gorge serrée.

En rentrant chez lui, il était monté directement dans sa chambre et s'était laissé tomber sur son lit, sans se déshabiller, sans se nourrir. Dans sa tête, d'innombrables souvenirs s'étaient entrechoqués. Il avait revu les visages de Maxence et de Lucas redevenus souriants. Les garçons s'étaient battus pour reprendre le cours de leur vie en tentant de fuir les angoisses qui les accompagnaient depuis le premier enlèvement. Il avait ressassé les longues heures passées à se morfondre pour Delphine portée disparue. Avec les événements de la journée, il s'était dit qu'il aurait préféré ne plus jamais avoir de ses nouvelles.

Il avait laissé son téléphone près du lit, le volume au maximum pour être certain de ne rater aucune notification. Mais la nuit était restée silencieuse dans cette maison désemplie.

En se levant, il eut l'impression d'avoir fait un saut dans le passé, au moment du premier enlèvement de ses enfants. Mais cette fois, il connaissait l'identité de la ravisseuse. Il ignorait juste de quoi elle était capable.

Il devait à présent attendre l'appel de l'inspectrice qui lui avait promis de l'informer en temps réel des progrès des recherches. Il pourrait peut-être se rendre à nouveau au commissariat afin de demeurer au centre des investigations.

Alors qu'il avalait un fruit pour ne pas rester l'estomac vide, son *smartphone* se mit à sonner. Un numéro inconnu s'affichait au milieu de l'écran. Il hésita quelques secondes, puis décrocha avec nervosité. Il faillit tomber à la renverse en entendant la voix féminine qui se manifesta avant qu'il n'ouvre la bouche.

— Bonjour, mon chéri, commença Delphine avec de la douceur dans le timbre.

Il resta figé un bref instant, ne sachant pas comment réagir. Il percevait une respiration lente à l'autre bout de la communication. Elle venait de lui parler avec beaucoup de naturel et semblait détendue. Comment pouvait-elle l'être tout en ayant deux innocentes victimes à ses côtés.

— Qu'as-tu fait de Maxence et de Lucas ? demanda-t-il, des trémolos dans la voix. Où sont-ils ?

— Ne t'inquiète pas, ils se reposent tous les deux. Nous avons eu une longue route, nous avons roulé une bonne partie de la soirée et de la nuit. Nous sommes bientôt arrivés. Je les laisse se détendre et puis nous terminerons le trajet.

Un nouveau silence s'installa. Il avait envie de crier, mais il se retenait, ne sachant pas quelle serait sa réaction si elle se sentait agressée.

— Que veux-tu, à la fin ? De l'argent ?

— Mais que tu es bête… c'est toi que je veux, et tu es bien au courant. Je suis amoureuse de toi depuis si longtemps… Pour que notre bonheur soit parfait, il faut que nous ne soyons que tous les deux, tu comprends ?

Ces mots ne le rassuraient pas. Il sentait son cœur battre plus fort à chaque seconde. Lui qui avait appris, lorsqu'il était garde du corps, à conserver son calme en toute circonstance, il dérapait vers l'angoisse, vers la peur de ce qui allait arriver. Il perdait le contrôle de la situation.

— Ce sera bientôt fini, reprit-elle. Je dois te laisser, Maxence se réveille. Je t'embrasse.

— Qu'est-ce qui sera bientôt fini ?

Il n'y eut pas de réponse. Elle raccrocha sur ces derniers mots. Claude jeta son téléphone contre le mur, de rage, avant de se rendre compte qu'il venait de se priver d'un éventuel appel de Sora. Il se baissa pour récupérer les morceaux de l'appareil qui n'avait pas

survécu à la violence du choc et qui se retrouvait éparpillé au sol. Il ôta la carte SIM, heureusement toujours intacte, en se disant qu'il ne lui restait plus qu'à aller acheter un nouveau *smartphone.*

Au moment de se redresser, il nota qu'il se trouvait dans son garage. Pendant la conversation, il s'était déplacé dans la maison sans même y faire attention, complètement absorbé par son échange avec Delphine. Il avait l'impression de perdre la tête.

Sur sa droite, l'un des tiroirs du meuble où il rangeait ses outils était entrouvert. Il s'approcha pour le refermer, mais aperçut le coin de la chemise cartonné découvert quelques semaines plus tôt. Il s'agissait de la publicité pour les chalets en location. Instinctivement, il feuilleta à nouveau l'ensemble. Sur la dernière page, l'une des maisons de bois était marquée d'une croix. Il n'y avait pas fait attention la première fois. Soudain, tout devint limpide pour lui. Au téléphone, elle venait de lui avouer avoir roulé une bonne partie de la nuit. Cela pouvait correspondre au temps de trajet pour se rendre à l'endroit affiché sur la photo qu'il avait devant les yeux. Il parcourut le reste des feuilles à la recherche de l'adresse et un sentiment de victoire s'empara de lui.

Je sais où tu te caches !

Chapitre 25

Les deux agents roulaient sur la nationale presque déserte en cette heure matinale. Ils retournaient au commissariat, leur garde était terminée depuis dix minutes, la nuit avait été longue.

— Nous avons perdu le réseau, observa le passager, les yeux rivés sur l'écran de la tablette, qui indiquait qu'aucune connexion n'était possible.

— Dans quelques minutes, ce sera revenu, répondit le conducteur.

Ils se rapprochaient d'une camionnette sombre qui roulait à une allure modérée.

— Je pense qu'on ferait bien de la contrôler, lâcha l'homme au volant.

Son coéquipier opina de la tête. La sirène se mit à hurler et les feux bleus s'allumèrent. Aussitôt, le véhicule noir se gara sur le bas-côté et la voiture de police se plaça devant. Les deux agents descendirent et, pendant que le premier continuait jusqu'à l'arrière de la camionnette, le second s'arrêta au niveau de la porte de gauche et fit signe à la conductrice de baisser la vitre, ce qu'elle fit après avoir coupé son moteur. L'homme en uniforme jeta un coup d'œil et regarda les deux garçons qui étaient assis près d'elle.

— C'est très bien, ils ont tous les deux leur ceinture, félicita-t-il. Pourrais-je avoir vos papiers, s'il vous plaît ?

Tout en gardant son calme, la jeune femme récupéra les documents dans le vide-poche et les tendit à l'individu qui patientait en souriant aux enfants.

— Puis-je voir votre permis ? compléta ce dernier tout en vérifiant les informations.

Elle lui donna sa carte.

— C'est une location, précisa-t-elle.

Il fit un signe de la tête.

— Ne bougez pas, madame Baché, ajouta-t-il.

— Vous pouvez m’appeler Delphine, sourit-elle.

Il ne réagit pas et partit vers l’arrière de la camionnette tout en gardant les documents en sa possession.

Elle l’observait dans son rétroviseur, la main sur les clés, prête à redémarrer s'il agissait de manière suspecte et à filer à toute vitesse.

À l’intérieur du véhicule de police, l’écran de la tablette s’alluma et stipula que le réseau était revenu. Une mise à jour de la liste des personnes recherchées se téléchargea automatiquement et les visages de Delphine, Maxence et Lucas apparurent. Sous les clichés, il était indiqué que la femme était en cavale et avait enlevé les deux enfants. Elle devait être absolument neutralisée et pouvait être dangereuse.

Les deux agents remontèrent au niveau de la portière.

— Il y a un problème ? demanda la conductrice, intriguée par le manège des deux officiers.

— Votre feu arrière droit ne fonctionne plus lorsque vous freinez ! Nous allons envoyer un procès-verbal à la société qui vous a loué le véhicule. Si vous comptez faire de la route, je vous conseille de vous rendre dans un garage pour faire changer l’ampoule. Sans ça, vous risquez d'être arrêtés à nouveau.

— Très bien, merci beaucoup.

— Ça va, les enfants, s’informa le second policier, positionné un peu en retrait.

— Oui, très bien, nous partons en vacances rejoindre papa, s’exclama le plus petit avec un énorme sourire sur le visage.

Les deux agents saluèrent le trio et leur souhaitèrent une bonne route. Ils regagnèrent leur voiture ; l’écran de la tablette s’était mis en veille. Ils démarrèrent et la camionnette les suivit quelques centaines de mètres avant de tourner à droite pendant qu’eux continuaient sur la voie principale.

— Et voilà, avec ton excès de zèle, on est en heures supplémentaires, plaisanta le passager en observant, dans le rétroviseur de droite, le véhicule noir qui bifurquait.

Chapitre 26

Claude traversait une artère bordée d'innombrables magasins. Il regarda l'heure sur l'écran du *GPS* embarqué de son véhicule. Il roulait depuis plus de deux heures et se dit qu'il devrait profiter de l'occasion pour acquérir un *smartphone.* Sans cet outil moderne, il avait l'impression d'être coupé de la civilisation, et surtout il ne pouvait pas contacter l'inspectrice Sora. Il ralentit à la recherche d'une enseigne spécialisée dans la téléphonie ou dans la *tech* et ne tarda pas à trouver son bonheur. Il s'arrêta sur le *parking* encore désert à cette heure matinale et marcha vers l'entrée.

Aussitôt à l'intérieur, un vendeur s'approcha et entama un discours qu'il déroulait certainement à chaque client. Alors que le commercial s'efforçait de diriger l'acheteur vers le nouveau modèle à la mode, bourré d'options inutiles, mais tendance, le consommateur choisit un appareil classique qui ne proposait même pas de caméra *selfie*.

— Vous savez, celui-ci est pliable, ce qui le rend bien plus agréable à garder dans la poche, tenta l'employé comme dernier argument qui ne fit pas mouche.

Les deux hommes s'arrêtèrent à la caisse. Claude ajouta à la note un câble de rechargement compatible avec sa voiture, paya avec sa carte de crédit et sortit avant que son interlocuteur n'essaie de lui vendre d'autres accessoires superflus.

De retour dans le véhicule, il déballa sa nouvelle acquisition et y glissa sa carte SIM. Il brancha ensuite l'appareil au port USB et attendit d'être invité à entrer son code PIN. Il configura la fonction mains libres avant de reprendre la route.

Plusieurs notifications le prévinrent qu'un numéro inconnu avait tenté de le joindre et lui avait envoyé plusieurs messages lui demandant de rappeler. Même s'il se doutait de l'identité de l'expéditeur, il patienta quelques minutes, le temps de la synchronisation de son compte, avant de voir apparaître le nom d'Alyana Sora. Visiblement, ce qu'elle avait à lui annoncé était urgent. Cela tombait bien, car lui aussi avait une information capitale à partager.

Tout en conduisant, il composa le numéro. L'inspectrice

décrocha aussitôt, comme si elle était restée pendue à son téléphone en attendant son appel.

Elle lui expliqua que Delphine s'était fait arrêter. Malheureusement, les agents l'avaient laissé filer, mais ils savaient à présent qu'elle roulait dans une camionnette noire et ils avaient même sa plaque.

— L'avis de recherche a été mis à jour, précisa-t-elle. Si elle est à nouveau arrêtée, elle ne repartira pas. J'ai pu avoir mes collègues en ligne et ils m'ont assuré que les enfants étaient en parfaite santé. Ils étaient souriants.

— C'est génial, mais je ne vais pas attendre une hypothétique capture. Elle est passée trop souvent entre les mailles du filet. J'ai moi aussi découvert quelque chose.

Il s'arrêta de parler ; Alyana discerna le son de sirènes à l'autre bout de la conversation.

— Que vous arrive-t-il ? s'inquiéta-t-elle.

Mais plus personne ne répondait. Elle pouvait entendre une discussion entre deux personnes, ou peut-être trois. Elle ne percevait plus le bruit du moteur. Claude s'était arrêté et avait coupé le contact. Elle attendit de longues minutes, se demanda si elle devait interrompre la conversation ou patienter. Une porte claqua dans le haut-parleur placé contre son oreille. Cela n'avait aucun sens, pourquoi sortait-il de son véhicule alors qu'il allait lui dévoiler une information cruciale ! Un collègue s'approcha, elle lui fit un signe de la main pour le faire partir. Elle ne voulait pas être dérangée, elle se concentrait sur les moindres sons pour essayer de saisir la situation.

— Je suis là, émergea la voix de Claude au bout de quelques minutes.

— Que vous est-il arrivé ?

— Vous n'allez pas me croire. Je viens de me faire arrêter par la police ! Ils m'ont vu prendre mon téléphone pendant que je roulais.

Elle sourit en silence, la situation était cocasse.

— Vous n'avez pas de kit mains libres ?

— Si, mais j'ai dû changer d'appareil… Je vous expliquerai plus tard. Je n'ai pas encore configuré l'assistant et c'est pour ça que j'ai dû composer votre numéro manuellement. Je m'en sors avec quatre-vingt-cinq euros d'amende.

Décidément, la poisse ne veut pas le lâcher ! remarqua-t-elle.

— Revenons à nos moutons. Je pense savoir où se rend Delphine et je suis déjà sur la route pour la rejoindre. J'ai trouvé des documents chez moi. Ils montrent un chalet à louer.

— Donnez-moi l'adresse, je vais y dépêcher une patrouille !

— Non, je crains qu'en voyant des uniformes, elle panique et fasse du mal aux garçons. On va le faire à ma manière. Je vous envoie la photo de la page à une condition, que ce soit vous qui veniez, et en toute discrétion. Je ne veux pas que ça tourne au drame !

— Vous avez ma parole. Mais qu'allez-vous faire en attendant mon arrivée ?

— Je vais lui parler. Tenter de la raisonner. J'ai vécu plusieurs mois avec elle, je la connais bien, je peux y parvenir. Si je déchiffre ses motivations en tout cas…

— Oui, mais elle a déjà essayé de les tuer, l'interrompit-elle. C'est bien trop risqué.

— Je serai prudent, ne vous inquiétez pas. Je vous envoie le cliché et on se rejoint sur place.

— Très bien. Mais arrêtez-vous sur le bas-côté, il ne faudrait pas que vous vous fassiez de nouveau verbaliser !

Chapitre 27

Le soleil touchait à présent la cime des arbres. Claude s'était arrêté uniquement pour acheter de quoi manger sur l'heure de midi. Il avait passé la frontière depuis un peu plus d'une heure et suivait les courbes sinueuses du bitume. Les maisons s'étaient raréfiées et la nature avait gagné du terrain. Il n'avait pas trouvé le temps d'apprécier les paysages montagneux qui se dessinaient sur son itinéraire, trop occupé à imaginer les différents embranchements que lui réservait son futur proche, lorsqu'il serait en face de Delphine et des enfants. Il ne devrait pas faire paniquer ces derniers et surtout il devrait reprendre le contrôle de la situation.

Son *GPS* lui indiqua de tourner à gauche. Il s'enfonça sur un petit chemin de campagne au cœur d'une forêt dense. Il alluma ses phares pour pallier le manque de luminosité causé par l'ombre des arbres qui régnaient en maître sur ces lieux. Il ralentit l'allure, le trajet devenait de plus en plus chaotique, les trous plus nombreux. Il se dit que peu de gens passaient par ici et que les traces de pneus qu'il pouvait apercevoir dans la terre étaient peut-être celles de la camionnette. Chaque tour de roue le rapprochait de sa destination et il sentait l'angoisse monter. Peut-être que l'inspectrice avait raison, que c'était trop dangereux de s'y rendre seul. Risquait-il sa vie ? Il n'y croyait pas un instant, Delphine aurait tenté de se débarrasser de lui plus tôt, en même temps que Maxence et Lucas.

La voix virtuelle le sortit de ses pensées. Il était arrivé à destination. À quelques mètres, il apercevait le chalet, identique à la photo du catalogue. La camionnette était stationnée sur le côté. Elle était là… ils étaient là !

Il quitta le sentier pour s'arrêter sur une petite étendue d'herbe et jaillit du véhicule. Son palpitant battait avec intensité et énergie. Il toussa pour s'éclaircir la voix. Il ne fallait pas flancher quand le moment serait venu de parler. Il marcha lentement, le regard attentif. Il observait son environnement, si paisible. La nature dans ce qu'elle avait de plus beau à proposer l'entourait. Il frissonna lorsqu'une bise lui hérissa le poil. Il entendit quelques bruits d'animaux curieux cachés derrière les buissons ou dissimulés dans les hautes branches. Il aurait pu se sentir merveilleusement bien dans cet environnement, mais ses enfants étaient en danger, à quelques mètres, dans la construction en bois qui se dressait devant lui. Son enfer se trouvait dans ce petit coin

de paradis.

Claude s'arrêta devant la porte, leva le bras et hésita à frapper. Il n'eut pas à réfléchir longtemps, le battant s'ouvrit dans un grincement dissonant.

— Entre, lui intima Delphine, avec un naturel déconcertant. Je t'attendais.

Il s'exécuta.

Quelques bougies illuminaient l'endroit. Il remarqua la présence d'une paire de chaussures d'homme entreposée dans un coin. N'avait-elle pas agi seule ? Delphine s'approcha de la table en chêne qui trônait au centre de la pièce et y attrapa un verre de vin. Elle but une gorgée sous le regard ahuri de son hôte qui trouvait la scène irréelle.

— La route a été longue ! Tu as soif ? demanda-t-elle en pointant du doigt une bouteille à moitié vide et un second verre posé juste à côté.

Il refusa la proposition d'un signe de la tête. Il n'arrivait pas à assimiler ce qu'il était en train de vivre. Pourquoi agissait-elle de la sorte ? Pensait-elle qu'il n'était au courant de rien ? Il devait remettre les choses dans leur contexte, il était là pour récupérer ses fils et laisser la justice s'occuper d'elle.

— Je connais toute la vérité Delphine. Je sais que c'est toi qui as enlevé les garçons ! Où sont-ils ?

— Serais-tu pressé ? Tu n'as pas envie qu'on profite de ce moment à deux ? Cet endroit est tellement romantique !

Elle le fixait d'un air coquin, il cligna des yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Il balaya ensuite la pièce du regard et repéra deux portes sur la gauche. Sans réfléchir, il se précipita dessus et les ouvrit. Il fut déçu de découvrir une chambre inoccupée et une sale de douche vide.

— Ça ne sert à rien de chercher, ils ne sont pas ici. Je voulais qu'on passe un moment ensemble, ça fait si longtemps… Tu sais, je m'en souviens comme si c'était hier. Quand je t'ai vu avec Alexandra, j'ai cru que tu m'avais oubliée… abandonnée. J'ai même été triste en apprenant que tu avais eu des enfants avec elle. Mais heureusement, j'ai tout arrangé pour nous et nous voilà enfin réunis, mon amour, sans personne pour mettre des bâtons dans les roues de notre union !

Chapitre 28

Alexandra embrassa Maxence et Lucas avant de se tourner vers Claude. Elle passa ses bras autour de son cou et échangea un long baiser avec lui, sous le regard gêné des enfants.

— On dirait que c'est la dernière fois que tu nous vois, plaisanta son mari.

— Tu sais très bien que je n'aime pas vous laisser plus de vingt-quatre heures. Si ce n'était pas pour signer un très gros contrat, je n'aurais pas accepté de partir pendant deux jours. Vous allez tellement me manquer !

Dehors, une voiture venait de se garer en face de leur domicile. Alexandra tourna la tête.

— Mon taxi est arrivé ! Soyez sages avec votre père, lança-t-elle aux garçons.

Elle lâcha son mari, attrapa sa valisette et gagna le véhicule qui attendait. Son collègue sortit pour ouvrir le coffre, où elle glissa son bagage. Juste avant de prendre la place du passager, elle fit signe aux trois hommes de sa vie, qui l'observaient à travers la fenêtre. La voiture démarra et elle statua que c'était la dernière fois qu'elle acceptait ces petits périples de quelques jours. Plus jeune, elle avait gravi les échelons de sa société sans s'imposer de limite, mais depuis qu'elle était devenue maman, elle ne souhaitait plus concéder de son temps privé pour le travail.

Durant tout le trajet, elle resta silencieuse, pensive. Comment son supérieur accueillerait-il sa décision ? Elle conclut qu'il n'y avait aucune raison que cela se passe mal. Elle avait donné énormément pour la boîte et avait signé de très beaux contrats qui avaient fait sa renommée. Ses patrons avaient toujours été satisfaits et ils lui trouveraient certainement un autre poste qui lui demanderait moins de voyager.

Ils arrivèrent en début d'après-midi, Alexandra prit possession de sa chambre d'hôtel, où elle se reposa avant la rencontre avec les potentiels clients. Elle en profita pour envoyer un message à Claude, pour lui faire part de son intention de lever le pied et de s'éloigner moins souvent de leurs fils et de lui. Lui avait abandonné son métier

de garde du corps pour être plus présent pour sa famille. La décision qu'elle prenait coulait donc de source.

Elle se doucha et se vêtit de sa plus belle robe de soirée. Elle savait que l'apparence constituait un élément important dans la quête de la signature du partenariat. C'était le prix à payer pour une femme travaillant dans un milieu d'hommes aisés. Elle endossait un rôle pour quelques heures, elle enfilait le costume d'une personne glamour, pour obtenir ce que ses patrons souhaitaient. Elle rêvait de changer cette mentalité patriarcale et jouait des coudes pour que sa voix soit entendue.

La fin de journée se passa comme prévu. Elle présenta ses arguments devant un diaporama qui s'affichait sur un écran géant et termina au restaurant en compagnie de son collègue et des dirigeants de la société dont elle convoitait la collaboration.

Elle fut heureuse de regagner sa chambre après de longues heures de discussions. Dans son sac à main, elle possédait les documents signés, le Graal qu'elle était venue chercher. C'était son plus gros contrat, et grâce à lui, elle pourrait faire entendre ses revendications afin de pouvoir consacrer bien plus de temps à sa famille.

Le lendemain, elle rencontra à nouveau brièvement ses nouveaux associés qui étaient à présent dans son portefeuille de clients pour un petit déjeuner rapide, puis elle reprit la route en compagnie de son collègue.

Alexandra demeura muette durant le trajet. Elle ne pensait qu'à rentrer chez elle et écoutait d'une oreille distraite son chauffeur qui se félicitait de la réussite de leur mission. En arrivant en ville, la jeune femme lui demanda de s'arrêter dans une supérette comme elle le faisait à chaque retour de voyage d'affaires. Elle désirait acheter quelques articles qui lui serviraient à concocter un délicieux repas pour sa tribu. Elle n'en avait pas pour longtemps, il attendrait dans la voiture.

Après avoir fait le tour des rayonnages, Alexandra se dirigea vers la seule caisse ouverte. Elle alignait ses emplettes sur le tapis roulant quand deux hommes entrèrent l'arme au poing et enjoignirent au personnel et aux clients de se coucher sur le sol, qui parut glacial à Alexandra.

Pendant qu'ils s'emparaient de l'argent liquide et dérobaient quelques paquets de cigarettes, la mère de famille garda les yeux rivés sur le carreau blanc à taches noires sur lequel son visage

reposait. Elle énonçait le nom de ses deux garçons et de son mari sans arrêt, en attendant que cette mauvaise expérience se termine. Elle savait que dans de telles circonstances, le mieux était de ne surtout rien tenter et de laisser les malfrats détaler avec leur maigre butin. C'était le rôle de la police de les intercepter, pas celui des citoyens. Elle n'était pas une super héroïne, même si pour Maxence et Lucas, elle en était assurément une.

— Que fixes-tu comme ça ? s'énerva l'un des deux voleurs.

Alexandra ne comprit pas tout de suite qu'il s'adressait à elle. Elle se demanda pourquoi ils n'étaient pas encore partis, mais l'homme insista et posa à nouveau la même question. Elle releva légèrement la tête et croisa le regard haineux d'un adolescent en panique qui tenait une arme pointée sur elle.

— Pitié, murmura la jeune femme.

Mais un coup de feu couvrit les mots tremblants de la victime qui ressentit une douleur dans le dos avant de voir son propre sang fuir son corps. Les deux gangsters quittèrent le magasin et tout le monde se leva pour venir porter assistance à la blessée.

— Ça va aller, la rassura la caissière, qui composait le numéro des secours sur son téléphone. Ne bougez pas.

— Maxence, Lucas, Claude, laissa échapper Alexandra dans un souffle âpre.

Dehors, son collègue vit les deux jeunes sortir en courant et tourner dans une ruelle voisine. Il se demanda pourquoi ils étaient pressés sans imaginer que l'une de ses collaboratrices inspirait ses dernières bouffées d'air à quelques mètres de là.

Lorsque la police et les secours arrivèrent, Alexandra n'était plus, et le faucheur de sa vie était déjà loin. Celui-ci se rendait, avec son comparse, à la rencontre organisée par le commanditaire du braquage. Ils ne l'avaient jamais vu et avaient simplement suivi les instructions reçues par message depuis un numéro anonyme. Trente minutes avant l'attaque, ils avaient récupéré le pistolet automatique et l'acompte à l'endroit spécifié, puis avaient commis leur méfait.

Les deux adolescents parvinrent à l'adresse indiquée trois heures après le meurtre. C'était une vieille demeure abandonnée en dehors de la ville. Une silhouette les attendait. Son visage était masqué et sa voix trafiquée au point qu'il était difficile d'identifier s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

— Vos informations étaient correctes et précises, félicita celui qui avait exécuté Alexandra.

— Bien sûr ! J'ai eu le temps de vérifier, vous ne vous êtes pas trompés de cible… Tenez et partez en me rendant mon bien !

Elle leur tendit le reste de l'argent qui clôturait le contrat. Le tueur posa l'arme sur la table pendant que son comparse récupérait les billets. Ils se retournèrent pour quitter les lieux, mais alors qu'ils venaient à peine d'avancer, ils entendirent le bruit de la glissière, suivi de deux déflagrations. Les deux corps chutèrent lourdement.

— Bande d'amateurs ! déclara Delphine tout en ôtant son masque.

Elle sortit en prenant soin de récupérer l'ensemble du butin. La police conclurait à un règlement de compte entre complices avec un troisième larron bien trop gourmand pour partager.

Chapitre 29

Claude s'embourbait dans l'impensable. Quelques semaines plus tôt, il vivait heureux, entouré de sa compagne et de ses enfants. À présent, il se tenait face à Delphine, avec comme seule idée en tête de sauver ses garçons. Elle dégageait une grande sérénité, dans ses paroles, dans ses gestes lents et précis. Elle lui servit un verre. Il s'avança et le prit d'une main tremblante.

— Trinquons à nous, lâcha-t-elle.

Elle but une gorgée sans le quitter des yeux. Il l'imita pour ne pas la contrarier. Il avait l'esprit embrouillé et n'arrivait pas à analyser la situation. Il avait devant lui une personne abjecte, prête à tout pour son propre bonheur.

— J'ai une question, lança-t-il. Maxence m'a dit que le ravisseur avait un accent… style italien. Qu'il roulait les « r ». Travailles-tu avec un complice ?

— Bien sûr que non ! Je suis assez intelligente pour tout organiser seule. Cet accent servait à brouiller les pistes, expliqua-t-elle, en appuyant le « r » du mot brouiller. Depuis le début, j'avais prévu que vous puissiez sauver les garçons. Qu'ils risquaient d'expliquer ce qu'ils avaient vécu. Qu'ils meurent ou pas, toutes les pistes devaient se diriger vers un mystérieux agresseur.

— Qu'attends-tu de moi, maintenant ? l'interrogea-t-il.

— Tu n'as pas encore saisi ? Je souhaite simplement que nous vivions heureux… rien que tous les deux.

— Je ne comprends pas. Nous étions bien tous les quatre. Pourquoi vouloir absolument mettre les enfants de côté ?

— Je ne désire pas te partager ! s'énerva-t-elle. Nous sommes liés jusqu'à la mort ! Depuis le jour où tu m'as tendu la main, j'ai su que c'était toi que j'attendais depuis toujours. Tes prétendantes ne te méritaient pas. Tu étais trop jeune pour t'en apercevoir, mais je suis restée près de toi, dans l'obscurité, pour te protéger. Je les ai toutes écartées de ton chemin, pour que tu puisses enfin te diriger vers moi !

— Tu veux dire que… tous ces accidents, c'était toi ?

Elle demeura silencieuse, la tête droite, fière de remarquer qu'il comprenait, au bout du compte. Toutes ces années dans l'ombre, et ce destin qui les avait fait se rencontrer à nouveau. Elle ne doutait pas qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Claude était son amour, avec un grand A, et personne ne devait venir entacher les sentiments qui les unissaient.

— Et Alexandra ? reprit-il après quelques secondes de réflexion.

— Elle, j'ai eu plus de mal. Je ne pouvais pas me contenter d'un simple accident pour la faire fuir. J'ai dû utiliser une méthode plus radicale ! Elle ne t'aimait pas comme je t'aime. Elle t'a donné des enfants pour t'enchaîner, pour s'assurer que tu ne pourrais pas la laisser. Elle craignait mon retour, et tu n'as rien vu.

Il se sentait assommé par ces révélations, complètement hébété. Les médecins avaient raison, cette femme souffrait de troubles très graves et était un danger pour son entourage.

— Ils sont vivants ? demanda-t-il dans un sursaut de lucidité.

Il appréhendait la réponse, mais il avait besoin de savoir. Si les garçons ne se trouvaient pas dans le chalet, où pouvaient-ils bien être ?

— Bien sûr ! Pour qui me prends-tu ?

Elle regarda sa montre avant d'ajouter

— Enfin, normalement ils respirent encore.

Il fit quelques pas dans le salon, des allers-retours, un air pensif figé sur son visage. Il termina son verre et le posa sur la table. Elle l'observait, silencieuse.

— Tu as raison ! s'exclama-t-il en s'arrêtant.

— J'ai raison sur quoi ?

— Nous serons plus heureux tous les deux. Il faut que nous nous en débarrassions ! Amène-moi près d'eux et je t'aiderai à faire en sorte qu'ils ne fassent plus partie de notre vie. Nous pourrons expliquer qu'ils ont eu un accident, qu'en penses-tu ?

Elle sourit et posa la main sur sa poitrine. Elle semblait ravie, confiante. Il lui renvoya son sourire, songeant qu'il employait la bonne méthode pour l'amadouer, pour la faire parler. Mais il découvrit brusquement sur son visage une expression qu'il n'avait encore jamais

vue. En une fraction de seconde, elle venait de se métamorphoser, comme si le diable s'était emparé de son âme. Il n'avait plus devant lui la Delphine qu'il connaissait, mais bien une personne sombre aux traits durs et froids.

— Tu me crois incapable de gérer ça ! cria-t-elle en projetant son verre contre le mur, sur sa droite. Je t'ai expliqué que je m'étais occupée de tout !

Elle glissa la main dans son dos et sortit une arme qu'elle pointa vers Claude.

— Je comprends ton petit jeu. Tu me prends pour une folle, mais je suis très intelligente ! Tu essaies de me flatter pour que je te dise où ils sont, mais ça ne marchera pas.

Il recula de quelques pas, les paumes dirigées dans la direction de cette femme menaçante pour l'inciter à se calmer. Mais elle le gardait en joue et ne tremblait pas. Il comprit qu'elle était déterminée et que rien ne pourrait la faire dévier.

— Et puisque je ne peux pas t'avoir, personne ne t'aura !

À l'extérieur, le soleil avait totalement disparu. Deux voitures arrivèrent du bois et s'arrêtèrent à la hauteur du véhicule de Claude. L'inspectrice Sora sortit de la première et ses deux collègues de la seconde. Elle regarda un bref instant les fenêtres illuminées du chalet et aperçut la camionnette garée à côté.

— N'allumez pas vos lampes, murmura-t-elle pour leur éviter de se faire repérer.

D'un hochement de tête, elle enjoignit aux agents de la suivre. Ils progressaient en observant l'environnement, qui semblait figé dans le temps. Ils n'entendaient aucun bruit, les animaux s'étaient retirés ou restaient tapis dans la pénombre, pressentant un danger imminent. Le vent s'était essoufflé depuis quelques instants et avait cédé sa place à une lourde moiteur qui accablait les policiers. L'un des agents posa le pied sur une brindille qui se brisa dans un craquement plaintif. Alyana se retourna, l'homme haussa les épaules, comme pour s'excuser. Elle fixa à nouveau leur destination, dont la faible lueur qui s'en échappait représentait leur seul point de repère. Soudain, elle vit un éclair jaillir de l'autre côté des vitres et déchirer l'obscurité de la nuit. Elle entendit une détonation qui brisa le silence de la nature. Elle perçut des bruissements dans les cimes de la forêt et leva la tête. Elle repéra les ondulations d'une cohue d'oiseaux apeurés qui s'envolait dans le bleu marine du ciel pour échapper au spectre de la mort qui venait de se

manifester.

Chapitre 30

Delphine ne connut pas ses géniteurs, elle fut abandonnée à la naissance. Elle passa ses premières années ballottée de foyer en famille d'accueil. Toute sa jeunesse, elle fut privée de la possibilité de se construire un environnement aimant et chaleureux. Elle comprit très tôt que la vie ne lui ferait pas de cadeau et qu'elle devrait se battre pour trouver son bonheur.

Elle se sentait différente et s'isolait de plus en plus, sans s'en apercevoir. Elle devint ainsi la cible parfaite des moqueries et des méchancetés gratuites. À l'école, elle fut mise à l'écart, considérée comme étrange. Dans les familles, où elle ne restait que peu de temps, elle se retrouvait esseulée et n'arrivait pas à faire sa place dans le cœur des parents de substitution qui croisaient sa route. Elle se fit à l'idée qu'elle n'avait pas le droit au bonheur, que ses géniteurs l'avaient poussée dans cette direction en la laissant tomber dès ses premiers jours.

Sa sensibilité s'enfouissait à chaque coup rude pour permettre à sa carapace de s'endurcir. Elle termina son adolescence dans un internat, après avoir fugué à plusieurs reprises. Son dossier s'alourdissait et les éducateurs ne parvenaient plus à lui trouver une maison qui aurait pu lui apporter un certain équilibre. Son visage d'ange cachait une personnalité rebelle, incontrôlable. Delphine traînait avec des bandes peu recommandables et s'adonnait au vol à l'étalage d'articles qu'elle revendait pour se faire un peu d'argent. Elle n'avait qu'une obsession : défier la société qu'elle considérait comme coupable de l'avoir délaissée.

Mais sa vision des choses évolua brusquement alors qu'elle était âgée de seize ans. À cette époque, elle teignait ses cheveux en rose et portait des *tee-shirts* aux slogans provocateurs. Un soir, après les cours, elle se rendit au supermarché du coin pour y chaparder un nouveau rouge à lèvres. Elle connaissait bien les rayons du magasin et savait où se situaient les angles morts des caméras de surveillance. Elle s'y arrêta pour dissimuler son butin avant de se diriger vers les caisses. La tête haute, elle avançait, confiante, quand elle sentit une main l'attraper par le bras. Elle se retourna et découvrit le visage d'un garçon de son âge.

— Tu me fais quoi, là ? Lâche-moi tout de suite ! s'énerva-t-

elle.

Sans dire un mot, il l'attira dans l'allée des pâtes. Elle ne se débattit pas et se laissa même entraîner par cet inconnu qu'elle trouvait mignon.

— Tu es repérée ! Si tu passes à la caisse maintenant, ils vont t'arrêter.

Elle prit un air étonné ; il pointa du doigt sa poitrine.

— Ne fais pas l'innocente, je t'ai vue cacher quelque chose dans ton soutif !

Il sortit son portefeuille de sa poche et lui tendit un billet. Elle le regarda, méfiante.

— Tiens, c'est pour toi… pour payer ton achat. Tu as l'air sympa, alors je n'ai pas envie qu'il t'arrive des misères.

Comme elle ne réagissait pas, il lui prit la main et y déposa l'argent avant de s'en aller.

— Au fait, je m'appelle Claude, précisa-t-il, juste avant de tourner vers la zone des boissons.

Elle resta interloquée un court instant, mais lorsqu'elle désira le remercier, elle ne le trouva plus. Son bienfaiteur venait de s'évaporer.

Quelques jours plus tard, Delphine croisa Claude dans les couloirs de l'école. Elle voulut lui faire signe, mais ce dernier ne la reconnut pas et passa près d'elle sans la regarder.

Cela ne la découragea pas, elle commença à se renseigner sur ses habitudes. Elle désirait connaître les personnes qu'il fréquentait, les sports qu'il pratiquait ou encore récupérer l'horaire de ses cours. Elle adapta ses propres routines pour pouvoir l'épier avec plus d'aisance. Il était le seul à lui avoir tendu la main, elle était persuadée qu'ils étaient faits pour finir heureux, en couple.

Mais si Delphine resta dans l'ombre plusieurs semaines, tout s'accéléra le jour où elle apprit qu'une autre fille avait gagné le cœur de Claude. Comment pouvait-il la trahir de la sorte après l'avoir aidée ? Elle fit courir le bruit que le garçon portait la poisse à ses conquêtes et se débarrassa de sa première concurrente en dégonflant les pneus de son vélo, puis en trafiquant les freins. Celle-ci en fut quitte pour une grosse frayeur, mais lorsque son pneu éclata, elle décida de mettre un terme à son couple. Les suivantes subirent aussi divers désagréments. Plus le temps passait, plus il était facile pour

Delphine d'écarter ses rivales. Au bout de quelques accidents, plus aucune fille n'osa s'intéresser à Claude durant sa scolarité. La dernière à tenter le diable chuta dans l'escalier du cinéma où elle avait organisé son rendez-vous amoureux en espérant échapper à l'infortune de la petite amie.

Delphine fut ravie de garder le contrôle et imagina qu'un jour, il la remarquerait à nouveau et qu'ils pourraient enfin vivre la vie qui leur était destinée.

Chapitre 31

L’inspectrice Sora se précipita en tentant de ne pas trébucher sur les aspérités du sol éclairées par les faisceaux affolés des lampes des deux agents qui la suivaient. Elle inspirait à pleins poumons, la bouche grande ouverte, pour garder la cadence de sa course effrénée. Jamais une si courte distance ne lui avait paru aussi longue. Elle dégaina et enfonça la porte qui ne résista pas à son coup d’épaule. Elle détailla l'endroit, sa torche logée contre son arme qu’elle tenait devant elle. Elle fut surprise par le silence, les bougies avaient été soufflées par le déplacement d'air et la pièce était plongée dans l’obscurité. Ses collègues entrèrent à leur tour et multiplièrent les sources de lumière. Lors de sa course, elle avait entendu le bruit d’une vitre brisée et son regard s’arrêta sur celle du fond qui avait servi d’échappatoire. Sur le sol, elle remarqua une mare d’hémoglobine grandissante. Elle s’approcha et découvrit le corps de Claude. Il gisait sur le dos, les yeux fermés. Elle attrapa son poignet et sentit un faible pouls. Il ouvrit les paupières et cracha quelques gouttes de sang.

— Elle a sauté par la fenêtre, balbutia-t-il.

Il souleva l’autre main avec difficulté pour indiquer la direction.

— Ne bougez pas, les secours arrivent.

— Mes enfants… Elle est partie terminer ce qu’elle a commencé !

Elle sentit le bras de l’homme se relâcher, sa tête retomba sur le côté.

— Ça va aller, bredouilla-t-il. Occupez-vous d’elle.

L’inspectrice lui fit un bandage de fortune pour stopper l’hémorragie. Elle regarda le visage de Claude, marqué par la peur de ce qui pourrait arriver à ses garçons. Elle hésita un instant, le blessé paraissait stable, elle prit la décision de partir à la recherche de Delphine. Elle demanda aux deux agents de l'accompagner, convaincue qu’ils ne seraient pas trop de trois pour arrêter cette psychopathe qui n’avait eu de cesse de lui mener la vie dure. Ils firent le tour du chalet et elle repéra aussitôt une tache de sang laissée par la fugitive. En éclairant la vitre, elle en déduisit que celle-ci s’était entaillée sur un morceau de verre resté accroché au châssis. Elle

illumina les environs à la recherche d'une piste qui leur donnerait la direction à emprunter. Elle comprit rapidement que la tâche s'annonçait compliquée, mais elle ne devait pas lâcher prise, la fin de la traque approchait, et elle ne voulait absolument pas d'une issue tragique.

— Par ici, murmura l'un de ses deux collègues.

Il venait de trouver une autre trace de sang et des branches cassées. Ils s'engouffrèrent dans la nature sombre et inquiétante. Ils se déplaçaient lentement, les sens aux aguets, à la recherche de la suite de la piste. Ils chassaient cette femme déjantée et devaient l'attraper avant qu'elle ne commette l'irréparable. L'inspectrice supposa que Delphine avait une belle avance, ce qui les empêchait de repérer sa source de lumière.

Le terrain était très endommagé et les traces de sang de plus en plus grandes. La blessure s'empirait certainement. Ils accéléraient la cadence et réduisaient leur retard. Au détour d'un arbre, Alyana Sora entendit deux déflagrations. Elle se jeta au sol en éteignant sa lampe, mais elle remarqua qu'un faisceau l'éclairait toujours.

— Coupe ça ! ordonna-t-elle.

Mais la lumière continuait à l'aveugler. Elle rampa alors qu'un nouveau tir résonnait. La balle siffla dans les buissons non loin d'elle. Alyana réussit à éteindre la torche et entendit un gémissement qui la glaça. Elle sentit une main frôler la sienne et une goutte coula sur sa peau. Elle comprit qu'il s'agissait de sang. Delphine avait fait mouche. Elle murmura le nom du second agent, mais il ne répondit pas. La psychopathe était une tireuse hors pair, elle avait mis les deux hommes hors-jeu. L'inspectrice se retrouvait seule, coincée entre l'idée d'attendre d'éventuels renforts et celle d'avancer pour appréhender sa cible, qui risquait de mourir de sa blessure et d'emporter avec elle l'information de l'endroit où étaient retenus Maxence et Lucas.

Alyana tendit l'oreille, mais ne perçut aucun son. Pour viser avec une telle précision à travers la végétation, Delphine devait forcément se trouver dans les parages. Pourquoi n'avaient-ils pas repéré sa source de lumière ? Leur avait-elle préparé une embuscade ?

Les questions se bousculaient et Alyana se sentait acculée. Elle roula sur le dos, une branche craqua et elle éprouva une atroce souffrance dans la jambe droite. Elle alluma sa lampe et découvrit Delphine qui la surplombait, tenant fermement une lame de chasseur

et des lunettes de vision nocturne sur la tête. L'inspectrice arrêta de respirer et alors qu'elle levait la main qui serrait son arme de service, le tranchant de son ennemie glissa le long de son bras, qui retomba. Elle hurla de douleur, son membre la brûlait et laissait échapper son sang. Elle jaugea son assaillante, qui souriait, puis elle ferma les yeux, résignée. Plusieurs détonations résonnèrent dans la nuit et un poids s'abattit sur son corps. Elle souleva les paupières et illumina la masse qui l'oppressait. Le visage de Delphine se trouvait tout près du sien et son regard livide, transpirant la mort, la fixait. Elle n'eut pas le temps de réaliser, elle vit le cadavre rouler sur le côté, poussé par un individu qui s'agenouilla près d'elle.

— Ne craignez plus rien, c'est fini !

Elle reconnut la voix de Claude, qui tenait une arme dans la main.

— C'est celle de Florent, expliqua-t-il pour chasser l'interrogation de la jeune femme. Je l'ai empruntée le jour où j'ai récupéré les images de ses caméras de surveillance.

Elle se crispa, les douleurs au niveau de la cuisse et du bras lui lançaient. Son sauveur illumina les deux plaies, qui saignaient abondamment.

— Elle ne vous a pas ratée, observa-t-il.

L'ancien garde du corps déchira sa chemise et réalisa des garrots. Une pluie de larmes incontrôlables roula sur les joues de l'inspectrice. Elle comprenait que ses chances de retrouver les garçons sains et saufs venaient de s'amoindrir. Elle ne pouvait pas bouger, la blessure était trop douloureuse. Elle finit par fermer les yeux, au cœur de ce bois glacial, entourée par la mort, l'échec de sa mission submergeant ses pensées.

Chapitre 32

Delphine avait enfin réussi. Elle habitait avec l'homme que le destin avait mis sur sa route lorsqu'elle était adolescente. Elle vivait avec Claude, mais son bonheur n'était pas parfait. Il avait deux garçons, et elle ne souhaitait pas partager leur père avec qui que ce soit.

La jeune femme ouvrit les yeux à l'heure prévue, comme si son inconscient avait mis en route un compte à rebours en s'endormant pour ne pas rater son plan si minutieusement préparé. Elle regarda Claude ronfler, il était si paisible, il paraissait si vulnérable ! Elle glissa le bout de son doigt sur la joue de l'homme qu'elle aimait à la folie.

Bientôt, nous ne serons plus que deux !

Elle se leva en douceur pour ne pas interrompre son sommeil, contourna le lit et modifia l'heure du réveil. Elle passa dans la salle de bains pour s'habiller à la hâte, puis descendit en prenant soin de vérifier que Maxence et Lucas étaient toujours dans leurs chambres.

Dans le salon, la jeune femme saisit son sac à main avant de se rendre dans la cuisine, où elle en sortit une seringue. Elle récupéra la boîte de lait entamée dans le réfrigérateur. Elle y planta l'aiguille et fit couler lentement le liquide transparent. La quantité de drogue avait minutieusement été calculée pour ne pas endormir les garçons trop tôt.

Elle ferma la porte et sursauta en se retournant. Maxence se tenait debout face à elle.

— Tu m'as fait peur, mon chéri !

— Tu faisais quoi ? questionna-t-il tout en se frottant les yeux.

— J'ai bu un peu de lait, répondit-elle en cachant la seringue dans son dos. Si tu veux, tu peux aller regarder un peu la télévision.

Sans dire un mot, le jeune garçon retourna dans le salon et Delphine entendit le générique d'un dessin animé débuter. Elle ouvrit la porte d'une armoire fixée au mur. Elle se mit sur la pointe des pieds pour chercher du bout des doigts un téléphone portable qui se nichait sur l'étagère supérieure. Ce second *smartphone,* acquis sur le *dark web*, lui servait afin de contacter ses complices tout en restant

anonyme.

Elle plaça le tout dans son sac à main et regagna le salon. Elle fut surprise d'y trouver Maxence, Lucas et Claude. Elle les embrassa et quitta la maison après avoir remémoré à l'homme de sa vie qu'elle avait un rendez-vous.

Elle roula jusqu'à un *parking* souterrain où l'attendait un véhicule acheté d'occasion pour une modique somme auprès de contacts qui revendaient des voitures dont le numéro de série était limé.

Delphine enfila une autre tenue, une casquette et des lunettes de soleil avant de faire le trajet inverse pour retourner chez elle. Elle regarda sa montre et sourit. Claude devait avoir terminé de manger. Elle se gara face à la maison et l'ombre des enfants, qu'elle observa par la fenêtre, lui confirma que ses calculs étaient bons.

Elle prit des habits à l'arrière du véhicule et entra en prenant soin de vérifier que la rue était déserte. Les garçons furent surpris de la voir débarquer.

— Pourquoi tu es déguisée ? demanda le cadet.

— Nous allons faire une surprise à papa. Enfilez ça ! Il ne faut pas faire de bruit !

Elle leur donna les vêtements. Sans se poser de questions, Maxence et Lucas se changèrent, légèrement excités à l'idée de surprendre leur père.

Elle récupéra les pyjamas, qu'elle plaça dans un sac pour les emporter, puis échangea les deux bols des garçons, ainsi que la boîte de lait qu'elle remplaça par une autre vidée aux trois quarts. Personne ne devait trouver la moindre trace de la drogue utilisée. Là encore, les deux frères la regardèrent avec curiosité, mais leur confiance était trop forte pour les faire douter des intentions de Delphine. Cette dernière ne s'inquiétait pas, elle connaissait par cœur les effets du produit utilisé, les enfants ne se souviendraient même pas de son retour.

Juste avant de sortir, la jeune femme tendit l'oreille et entendit le bruit de la douche. Elle ouvrit la porte et quitta les lieux, suivie des garçons. Maxence claqua le battant ; elle n'avait pas prévu cela et les pressa, de peur de voir débarquer Claude avec une serviette de bain autour de la taille.

Dans la précipitation, elle ne remarqua pas son voisin qui était allé vérifier le courrier arrivé la veille dans sa boîte aux lettres.

Elle roula jusqu'au *parking* souterrain. Le temps de s'y rendre, Maxence et Lucas s'étaient profondément endormis. Elle ouvrit le coffre et y plaça les frères avant de le refermer. Elle agissait avec aplomb, elle s'était assurée qu'aucune caméra ne pourrait la trahir dans cet endroit.

Elle brisa la vitre arrière de sa propre voiture qu'elle avait stationné un peu plus loin et poussa du pied les morceaux pour qu'ils soient facilement repérables par les propriétaires de véhicules stationnés au même niveau.

Son téléphone lui indiqua un appel entrant. Elle regarda l'écran, Claude tentait de la joindre. Il venait de découvrir la disparition des enfants, le temps pressait. Elle laissa la sonnerie s'arrêter. Quelques secondes après, une autre tonalité l'avertissait que le *coach* sportif lui avait laissé un premier message. Ce n'était que le début d'une longue série.

À l'arrière du véhicule, Delphine attrapa un sac contenant une paire de chaussures pointure 46, un couteau et des pansements. Elle s'entailla le bras gauche et fit couler le sang sur les semelles. Elle les appuya ensuite plusieurs fois sur le béton, près des morceaux de verre. Les empreintes étaient nettes, les forces de l'ordre ne rencontreraient aucune difficulté pour en déduire la pointure. Elle marqua le sol de quelques gouttes avant de se désinfecter et d'appliquer un bandage. Elle rangea le tout à l'arrière de la berline, fière de sa mise en scène.

Elle se saisit de son *smartphone* et composa le début d'un message d'appel à l'aide sans l'envoyer. Elle déposa ensuite le masque qu'elle utiliserait si elle devait se montrer face aux enfants. La psychopathe prit une photo d'elle à contre-jour, avec la qualité la plus faible possible.

Ça occupera un peu les informaticiens.

Elle claqua enfin l'appareil contre le mur et s'assura qu'il était brisé. Elle retira son déguisement et sortit sa propre voiture du sous-sol pour la laisser le long de la chaussée. À cette heure matinale, quelques véhicules passaient déjà sur cette importante artère, mais personne ne remarquerait une jeune femme d'apparence paisible qui stationnait le plus naturellement du monde près du trottoir.

Delphine retourna ensuite jusqu'à la berline verte. Elle ouvrit le coffre afin de vérifier que Maxence et Lucas dormaient profondément, puis démarra pour poursuivre sa route.

Elle roulait depuis plusieurs heures lorsqu'elle entendit les premiers cris provenir de l'arrière. L'effet du produit qui coulait dans les veines des frères s'atténuait, ils se réveillaient et l'ouvrier de la casse de voiture n'avait pas encore confirmé le rendez-vous. Heureusement, elle avait prévu un électrochoc qui leur ferait passer l'envie de se manifester.

Elle s'immobilisa dans une zone déserte, au beau milieu de champs et de prairies. Elle ouvrit la porte arrière et sortit un sac de sable. Les garçons continuaient leur tapage en espérant être découverts.

— Arrêtez, les enfants !

Mais les questions venant de Maxence et de Lucas inondèrent le silence. Delphine comprit qu'elle ne pourrait pas simplement leur intimer de se taire. Elle prit son arme et tira vers le ciel. Le calme revint. Elle mit son masque et activa le modulateur vocal pour expliquer, à travers la tôle, qu'ils avaient condamné leur belle-mère. Elle traîna ensuite son sac de sable comme on traîne un cadavre.

En se rapprochant du véhicule, elle remarqua que le message était bien passé. Ses victimes se taisaient enfin !

Elle reprit le volant, enchantée de maîtriser le déroulement de son plan. Elle savait comment Claude réfléchissait. Pendant des jours, elle avait glissé insidieusement dans son esprit l'idée que leur voisin filmait tout ce qui se passait dans la rue. Ce message subliminal était imprimé dans son cerveau tel un filigrane à l'arrière d'un document. Elle était certaine qu'il mènerait la police sur la piste des ravisseurs d'enfants. Maxence et Lucas étaient à présent dociles, la peur de la mort était prévisible. Il ne restait plus à la jeune femme qu'à tout détruire. Lorsque cette dernière étape serait franchie, elle serait enfin libérée de cette famille trop lourde à supporter. Elle reviendrait en traumatisée et prétendrait s'être sauvée des griffes du mystérieux kidnappeur.

Bientôt, nous vivrons heureux tous les deux. Attends-moi, mon amour !

Et elle sourit en revoyant le visage de Claude, adolescent, qui avait été l'unique personne à lui tendre la main dans un geste totalement désintéressé…

Chapitre 33

Maintenant que l'adrénaline retombait, Claude sentit la douleur de sa blessure par balle revenir. L'inspectrice éclaira son bandage, qui avait viré au rouge. L'homme se laissa sombrer près d'elle.

— Tenez bon, les secours arrivent, expira-t-elle dans un souffle déchirant de souffrance.

Ils regardaient le ciel étoilé au travers des feuilles des arbres bercées par le vent, qui reprenait de la vigueur. Ils attendirent en silence de longues minutes. Claude se repassa les événements de ces dernières semaines, le *puzzle* était presque terminé, il devait à présent retrouver les garçons pour clore ce chapitre, en espérant qu'ils soient toujours en vie. Plus le temps s'écoulait, plus ses paupières devenaient lourdes.

— Surtout, restez avec moi, lui enjoignit l'inspectrice. Il ne faut pas qu'on s'endorme !

— Vous savez, ce qui est dingue, raconta alors le père de famille pour demeurer alerte, c'est que tout a commencé parce que je lui ai évité des ennuis dans un magasin !

— Qui ça ?

— Delphine, lorsqu'on était plus jeunes. Un geste naturel pour moi… Jamais je n'aurais imaginé, ce jour-là, que ce geste engendrerait une telle folie meurtrière.

Il interrompit ses confidences en percevant le son des sirènes au loin. Ils étaient à cinq cents mètres du chalet tout au plus, les secours repéreraient rapidement la lumière de la lampe d'Alyana et leur viendraient en aide. Les cris de plusieurs personnes s'élevèrent dans la végétation. Ils avaient certainement trouvé les véhicules abandonnés, le sang sur le plancher, puis la vitre brisée. Ils s'avançaient à présent entre les arbres et les buissons à la recherche des policiers et des potentiels agresseurs.

— Non, non, non ! s'énerva l'inspectrice avec une voix de plus en plus faible, en remarquant que le faisceau perdait en intensité.

Elle savait que c'était leur seule chance d'être retrouvés rapidement. Cette lampe les reliait à leur sauvetage. Chaque minute

comptait, ils devaient être secourus avant de perdre connaissance. Elle était paralysée par le froid qui pétrifiait ses membres. Dans un effort ultime, elle claqua sa lampe torche contre le sol. Une première fois, une seconde fois, sans résultat. L'obscurité gagnait du terrain, l'énergie des piles faiblissait inlassablement, l'optimisme s'assombrissait.

— Criez pour qu'on soit repérés, implora-t-elle.

Mais l'homme blessé ne répondait plus, il s'était laissé envahir par la fatigue causée par son état de choc.

Il ne faut pas que vous mouriez ! pensa-t-elle.

L'inspectrice ne voulut pas se résigner et frappa une dernière fois au sol sa source lumineuse, avec la vivacité du désespoir. Par miracle, la lampe se remit en route quelques secondes, et ce fut assez pour que l'un des agents les remarque et interpelle le groupe tout en s'orientant dans leur direction.

Très vite, les deux rescapés furent entourés de policiers et d'ambulanciers. Alyana Sora fit un rapide topo à ses collègues, qui organisèrent une battue avec le peu d'hommes présents. Les deux blessés furent transportés jusqu'aux véhicules de secours, où ils reçurent les premiers soins.

— Il faut retrouver Maxence et Lucas, répétait inlassablement l'inspectrice.

— Vous nous l'avez déjà dit, répondait patiemment le médecin qui s'occupait d'elle. On quadrille la zone pour les trouver, mais il fait encore nuit, ça ne va pas faciliter le ratissage des environs ! D'autres personnes sont en route pour renforcer l'équipe de recherche. En attendant, nous allons vous transporter jusqu'à l'hôpital, l'état de votre ami est préoccupant.

— Et les deux policiers qui étaient avec moi ? demanda-t-elle soudain.

— Malheureusement, ils n'ont pas survécu. Nous avons aussi retrouvé le corps d'une femme.

— C'est elle, la meurtrière ! Et c'est elle qui a enlevé les enfants.

— Vous nous l'avez déjà expliqué. On vous emmène !

Elle avait perdu énormément de sang, son discours était décousu, son cerveau n'assimilait plus les informations. Elle entendit

deux portes se refermer brusquement, puis elle ressentit les premiers mouvements du véhicule, qui opéra un demi-tour et quitta les lieux à toute allure. Elle perdit connaissance avant d'être sortie du bois.

Chapitre 34

L'inspectrice reprit connaissance dans l'une des salles des urgences. Allongée sur un lit, elle observait ses compagnons d'infortune, tous relégués dans cette pièce, dans l'expectative de l'arrivée d'une personne du service médical.

— Nous avons dû vous installer ici en attendant que votre chambre soit prête, l'informa une jeune infirmière qui s'approchait.

— Qu'avez-vous fait ?

— Vos blessures ont été refermées. La lame est passée à quelques millimètres de l'artère fémorale, vous avez eu beaucoup de chance, vous auriez pu vous vider de votre sang sur place en quelques minutes !

— Des nouvelles des garçons ?

Alyana avait posé la question sans réfléchir, tel un réflexe. L'infirmière resta silencieuse tout en faisant défiler une liste sur l'écran de sa tablette.

— Vous êtes de la famille ? demanda-t-elle en relevant la tête.

— Non, mais je suis inspectrice de police et j'ai enquêté sur cette affaire.

La soignante eut l'air étonnée, puis prit une mine grave. Elle se rapprocha d'Alyana, telle une enfant sur le point de trahir un secret.

— Normalement, nous ne pouvons le dire qu'aux parents, murmura-t-elle. Ils ne s'en sont pas sortis, je suis vraiment désolée.

L'inspectrice eut l'impression d'avoir mal compris, mais la tête dépitée de la jeune infirmière ne laissait aucune place au doute. Elle aurait dû pouvoir se détacher de cette nouvelle, cela faisait partie du boulot, c'est ce qu'on lui avait appris à l'école. Mais rien qu'à imaginer la tristesse de Claude, son cœur hurlait tout au fond de son corps.

Elle resta sidérée un bref instant, les yeux dans le vague, le cerveau comme éteint. Elle observait les lèvres de son interlocutrice remuer, mais elle n'entendait plus rien.

En voyant deux nouvelles personnes entrer dans la pièce,

l'inspectrice refit surface, sortit la tête hors de l'eau, et respira à nouveau. Elles venaient pour la déplacer, sa chambre était enfin prête et elle pouvait quitter les urgences.

— Vous allez rester en observation quelques jours, expliqua celle qui poussait son lit.

Alyana releva la tête et observa, depuis sa position allongée, le menton de celle-ci. À l'avant, son binôme guidait la couchette à travers les allées de l'hôpital.

— Pensez-vous que je pourrai voir Claude ? J'aimerais lui adresser mes condoléances.

— Je vais me renseigner, répondit le menton, avant de baisser les yeux et d'afficher un visage compatissant.

Le convoi prit l'ascenseur jusqu'au troisième étage, traversa la moitié du couloir avant d'entrer dans la chambre 347. Après une dernière manœuvre pour positionner le lit, les deux brancardières laissèrent l'inspectrice seule en promettant de revenir vite.

Alyana repensa à l'enquête, à ce temps perdu à chercher des renseignements sur Delphine, au fait qu'elle n'avait pas anticipé, que son flair l'avait trahie, qu'elle n'avait pas découvert plus rapidement l'identité du véritable kidnappeur. Elle se remémora la photo de famille que Claude lui avait prêtée lors de leur première rencontre. L'innocence des enfants qu'elle n'avait pas réussi à protéger et le sourire de cette psychopathe qui ressemblait à un ange.

Quelques minutes plus tard, l'infirmière en chef revint après avoir récolté les informations sur Claude à la demande des brancardières. L'embarras se lisait sur son visage, ce qui ne rassura pas l'inspectrice.

— Je suis sincèrement navrée et confuse de ce qui est arrivé, mais…

Elle hésita un instant ; Alyana était pendue à ses lèvres.

— Vous savez, ma collègue est une étudiante de première année, elle vient de commencer, il ne faut pas lui en vouloir.

L'inspectrice s'appuya sur son bras valide pour se redresser légèrement. Si elle n'avait pas été blessée à la jambe, elle se serait levée du lit pour mieux entendre.

L'infirmière se mit à tout déballer, rapidement, comme si les mots lui brûlaient la langue. Elle expliqua que l'annonce du décès des

garçons était une erreur. Dans l'anarchie qui régnait aux urgences, l'étudiante s'était emmêlé les pinceaux et avait cru que l'inspectrice faisait partie du groupe de personnes qui avait été amenées à la suite d'une bagarre dans la rue dans laquelle deux enfants avaient, malheureusement, perdu la vie quelques minutes après être arrivés à l'hôpital. Maxence et Lucas avaient été retrouvés sains et saufs, ils étaient soignés dans le même bâtiment, près de leur père.

Alyana eut un rire nerveux. Ses douleurs se ravivèrent, mais elle ne s'en souciait pas, elle était euphorique.

— Ne vous inquiétez pas, finit-elle par dire après avoir récupéré son souffle. Je ne lui en veux pas, seuls ceux qui ne font rien ne commettent jamais d'erreurs !

L'inspectrice termina sa nuit rassérénée.

On vérifia ses plaies, prit ses constantes plusieurs fois. Elle s'endormait par intermittence, impatiente de se retrouver en face de Claude.

— Vous pourrez le voir demain ! lui promit-on.

Le père de famille avait été opéré et se trouvait dans une chambre à l'étage inférieur. Ses jours n'étaient pas en danger.

Après quelques heures de repos, l'inspectrice ouvrit les yeux sur un soleil timide. Elle observa son lever durant un long moment. Le va-et-vient recommença, lui indiquant que l'hôpital se réveillait lui aussi. On l'aida pour faire sa toilette, un médecin vérifia ses blessures et deux collègues vinrent lui rendre visite.

Ils lui expliquèrent que Maxence et Lucas étaient retenus dans la camionnette, drogués. Delphine avait certainement prévu de s'en débarrasser plus tard. Leurs vies n'étaient pas en danger, ils étaient simplement choqués, mais les retrouvailles avec leur père les avaient réconfortés.

L'inspectrice demeura à nouveau seule, ressassant ce qu'elle venait d'apprendre. En arrivant, elle avait aperçu le véhicule stationné près du chalet, mais jamais l'idée que les garçons s'y trouvaient ne l'avait effleurée.

Les cachettes les plus évidentes sont souvent les meilleures !

Elle quitta ses pensées en voyant la porte s'ouvrir.

— Devinez qui veut vous rendre visite ! s'extasia l'une des brancardières qui avait poussé son lit.

Celle-ci avait fini sa garde, mais elle avait tenu à rester encore un peu pour amener elle-même Claude jusqu'à sa patiente. Elle tira sur le fauteuil roulant et Alyana eut l'impression de rêver en apercevant le père comblé accompagné de Maxence et de Lucas. Une larme glissa sur sa joue.

— C'est comme ça qu'on est accueillis ? sourit le père. J'aurais espéré vous voir plus joyeuse !

— Mais je le suis, vous ne pouvez pas savoir à quel point !

L'inspectrice sentit une chaleur l'envahir en découvrant la petite famille au complet. Elle profita de cet instant qui clôturait son enquête. Delphine était morte, Claude avait retrouvé ses fils.

Alyana repensa à sa fille, à qui elle avait promis de sauver les garçons. Son mari lui avait envoyé un message, ils terminaient leur petit déjeuner avant de prendre la route pour venir lui rendre visite. Elle sourit à l'idée d'annoncer à sa petite puce la merveilleuse nouvelle !

Épilogue

L'inspectrice Sora sortit les derniers dossiers de son tiroir pour les placer dans le carton de déménagement. Elle avait reçu sa nouvelle affectation, une promotion qui l'obligeait à descendre de quatre étages. Dans deux jours, tout le monde l'appellerait commissaire Sora !

Elle vérifiait que tout était vide quand elle tomba sur une coupure de presse pliée en deux qui avait dû glisser d'une chemise cartonnée. Elle l'ouvrit et découvrit un article vieux de deux ans, rédigé par une certaine Maude Houx. Alyana observa la photo en médaillon, où elle se reconnut en compagnie de Claude et du chef de la police. À l'époque, elle avait les cheveux plus longs, cela la fit sourire. Le sauvetage de Maxence et de Lucas avait fait grand bruit et avait été très médiatisé. Une toute nouvelle section spécialisée dans les affaires d'homicide venait d'être mise en place et c'était dans ce contexte que Sora recevait sa promotion. Elle serait bientôt la responsable d'une équipe d'élite.

Alyana attrapa son téléphone et composa un message qu'elle envoya à Claude pour prendre de ses nouvelles. Ils s'étaient revus quelquefois, mais la course folle de la vie avait fini par les éloigner.

Le *coach* sportif regarda ses garçons entrer sous le préau de l'école. C'était son petit rituel, il devait s'assurer que ses fils étaient en sécurité et que la surveillante du matin fermait bien la porte derrière eux avant de regagner son véhicule. Il avait adapté son horaire pour pouvoir venir les chercher en fin de journée. Depuis l'histoire de Delphine, il ne s'autorisait plus à laisser une autre personne récupérer Maxence et Lucas. Les angoisses diminuaient avec le temps, mais elles restaient bien présentes.

Juste avant de prendre la route, il regarda l'écran de son téléphone et consulta le message d'Alyana accompagné du cliché de la coupure de presse. Il répondit en la félicitant pour sa promotion qu'il avait découverte le matin même en feuilletant un site d'actualités locales.

Il roula jusqu'à la salle de sport où il travaillait en repensant aux événements qui n'avaient jamais vraiment quitté son esprit. Il en gardait aussi une séquelle physique au niveau du ventre, celle de la

balle qui aurait pu lui coûter la vie.

Un an plus tôt, il avait rencontré Laura, une adorable traductrice qui avait, par hasard, ouvert la porte de sa salle pour une remise en forme.

— Je suis venue pour me reprendre en main, avait-elle expliqué en payant son abonnement.

Mais il n'y a rien à reprendre, avait-il songé.

— C'est ma bonne résolution de cette année, avait-elle ajouté.

Elle avait alors demandé s'ils proposaient le suivi d'un *coach* et Claude s'était montré du doigt.

— Pour vous servir, avait-il répliqué maladroitement.

Ces deux-là s'étaient assez rapidement plu et les entraînements s'étaient prolongés avec un verre, puis un restaurant. Les échanges de messages s'étaient faits plus nombreux, Claude avait demandé à ses parents de garder les garçons pour se libérer quelques soirées et, depuis peu, Laura avait fait la connaissance de Maxence et de Lucas.

Claude avait été échaudé par l'histoire de Delphine. Il ne se pressait pas, mais c'était dans ses projets de demander un jour à Laura d'apporter sa brosse à dents chez lui et, pourquoi pas, le reste aussi. Il attendait juste le bon moment, quand il se sentirait prêt. Il lui avait raconté son passé, elle l'avait rassuré, elle patienterait le temps qu'il faudrait.

La matinée ressembla à toutes les autres. Le *coach* sportif s'occupa de prodiguer des conseils aux nouveaux clients et entraîna les deux habitués qui prenaient régulièrement des heures avec lui pour un suivi personnalisé.

Lors de sa pause de midi, il récupéra son téléphone dans son casier et découvrit un appel en absence. Il s'agissait d'un numéro masqué. Il écouta son répondeur et une voix inconnue l'invita à la recontacter dans les plus brefs délais. Claude nota les chiffres sur une feuille de papier et composa le résultat aussitôt.

Il tomba au secrétariat de l'hôpital de la ville qui l'informa que Laura avait été admise en urgence. Cette dernière avait donné ses coordonnées comme personne à joindre en cas de souci. Il fut honoré de comprendre qu'il était passé avant la famille de la jeune femme. Cela lui montrait à quel point elle était attachée à lui.

— Ne vous inquiétez pas, ses jours ne sont pas en danger, avait précisé son interlocutrice. Venez quand vous le pourrez.

Elle raccrocha sur ces mots et Claude se démena pour faire venir l'un de ses employés afin de tenir la salle.

— Si tu ne parviens pas à avoir au bout du fil mes rendez-vous de l'après-midi et qu'ils débarquent ici, explique-leur que je suis désolé et que je suis parti à cause d'une urgence. Offre-leur un mois gratuit si tu vois qu'ils ronchonnent trop !

Claude se précipita à l'hôpital, inquiet de ce que pouvait avoir Laura. Au téléphone, la standardiste ne lui avait fourni aucune précision, c'était le protocole. Il savait juste qu'elle avait été retrouvée inconsciente.

En arrivant, il se présenta à l'accueil et fut rapidement pris en charge par la responsable du service où se trouvait la jeune femme.

— Que s'est-il passé ? se soucia Claude.

— Votre compagne a fait une lourde chute dans l'escalier sur son lieu de travail.

Tout en marchant, elle remarqua que le visage de l'homme trahissait l'angoisse qui le gagnait.

— C'est moins grave qu'il n'y paraît, ajouta-t-elle. Laura a rapidement retrouvé ses esprits en arrivant ici. Nous avons fait un scanner et elle n'a rien à la tête.

Elle s'arrêta devant la porte de la chambre où se trouvait la jeune blessée.

— Je vous préviens, elle a quelques contusions sur la figure et nous avons dû plâtrer son bras droit. C'est plus impressionnant qu'autre chose.

Ils entrèrent et Claude eut les larmes aux yeux en découvrant l'état de Laura. Il s'approcha et l'embrassa timidement du bout des lèvres pour ne pas risquer de lui faire mal. Il passa délicatement la main dans le dos de la jeune femme, elle lui sourit.

— Je suis désolée de t'avoir fait peur, soupira-t-elle avec beaucoup d'émotion dans la voix.

Il aurait aimé lui dire qu'il n'avait pas paniqué, mais ce n'était pas la vérité. Dès qu'il avait appris, il avait pensé à son vécu, à son surnom : *Claude La Poisse.* Delphine était morte, la malchance qui

frappait ses compagnes aurait dû disparaître avec elle.

— Tu as perdu l'équilibre ? questionna-t-il.

Elle répondit par la négative d'un signe de tête, puis resta quelques secondes silencieuse, hésitante. La responsable du service prit congé d'eux.

— Tu vas me prendre pour une folle, lâcha-t-elle à peine le battant refermé.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Elle hésita de longues secondes, détourna la tête. Il s'approcha et posa sa paume réconfortante sur son épaule avant de l'embrasser sur les cheveux d'un baiser qui voulait dire *je suis là !* Leurs regards se croisèrent à nouveau.

— Juste avant de tomber, j'ai eu l'impression de sentir deux mains dans mon dos !

Claude éprouva de l'effroi. Ses pensées s'égarèrent en entendant ces mots. Il n'était pas allé reconnaître le corps de Delphine et une idée effroyable le traversa.

Ce n'est pas possible ! Je lui ai tiré dessus ! Reviendrait-elle me hanter après deux ans ? Je deviens fou ma parole…

Claude sentit la tête lui tourner et s'assit sur le bord du lit en se demandant s'il en aurait un jour terminé avec cette psychopathe…

Remerciements

À Nathalie Brunal, qui continue de supporter mes interrogations. Merci pour ta patience et tes conseils.

À Sandrine Marcelly, ma correctrice. Pour son œil de lynx et ses remarques qui m'aident chaque fois à vous fournir une meilleure version de mes textes.

À mes lectrices et mes lecteurs. Chaque photo, chaque message, chaque échange en salon avec vous est un cadeau qui me va droit au cœur.

Contacter l’auteur

Sur Facebook

(https://www.facebook.com/coeuretameroman) – Recherchez « Jean-Philippe Lux – Auteur »

Sur Instagra : @jphlux

Table des matières

Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Interlude
Chapitre 4
Interlude
Chapitre 5
Interlude
Chapitre 6
Interlude
Chapitre 7
Interlude
Chapitre 8
Interlude
Chapitre 9
Interlude
Chapitre 10
Interlude
Chapitre 11
Interlude
Chapitre 12
Interlude
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18

Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Épilogue
Remerciements
Contacter l’auteur

---

[1] En Belgique, zone industrielle.